

Décrocher son diplôme durant la vie professionnelle

Décrocher son diplôme durant la vie professionnelle

LIC  *Un livre collaboratif*



Avec le
soutien de



 cfafg
compétences & formations



 ie BUSINESS SCHOOL

 ISC PARIS
BUSINESS SCHOOL

Décrocher son diplôme durant la vie professionnelle

LICO, un livre collaboratif

Une oeuvre collaborative Association Amicale Energies

*Association Amicale Energies
Paris*

Contents

PROPOS SUR L'OUVRAGE COLLABORATIF	i
Dario Cham	2
Parcours	3
De la VAE à la startup	4
Frédéric Lopes	7
Parcours	8
Une première tentative	9
9 ans plus tard, c'est la bonne !	11
La rédaction du mémoire	13
Le passage devant le jury	15
Conclusion	16
Chystelle Descat	17
Parcours	18
Oser traverser son miroir	19
Oser exister à partir de soi	20
Oser tout balancer	23
Oser créer	25
Oser tout recommencer	27
Laurence Pinet	28
Parcours	29
La PO	30
La VAE	32
Le Bilan de compétences	34
Mireille Landrot	35
Parcours	36
Pourquoi avoir accepté d'écrire sur LICO ?	37
Un parcours très classique	38
Labor omnia vincit improbus	39
Le master .. malgré la reprise du travail	41
La formation continue: une expérience de vie	43
Ma revanche par Marie-Emilie Douat	44
Parcours	45
Vies passées	46
Embauche à EDF GDF SERVICES suivie de la formation qualifiante	47
Pascale Fernandez	51
Parcours	52
J'arrive à la fin de quelque chose.	53
Mais alors si tu ne continues pas, tu fais quoi ?	54

Ce que j'aimerais faire	55
Oui, oui, très bien. Mais alors c'est quoi ce métier ?	56
Oui, oui. Donc, quel métier ?	57
Quelle formation ?	58
Le moment du choix	59
Le choc	60
L'aventure de la formation	61
L'aventure, la suite.	62
Alain Centofanti	63
Parcours	64
Le concours externe des Ecoles de Métiers EDF	65
La prise de marques et la décision	66
La Promotion Ouvrière Administrative (POA)	67
La vie professionnelle après une formation longue... et après ?	70
Un nouveau métier et un projet de Master 2	72
Formation non diplômante mais certifiée : Contract Manager, vers un nouveau métier... ..	73
Conclusion : et après ?	74
Pascal Lecoq	75
Parcours	76
De Gurcy au doctorat	77
Entre désirs, injonctions et opportunités, résister, combattre ou rebondir ?	78
Les paradoxes de l'environnement à gérer - satisfactions et désagréments	81
Véronique Serve	83
Parcours	84
Préambule	85
L'aventure CNAM	86
Adieu le CNAM, Bonjour le CELSA !	87
« L'approche démocratique du développement durable dans les territoires »	88
Tout ça pour quoi ?	89
Philippe Péjo	90
Parcours	91
Le doctorat entre vie professionnelle et cheminement personnel	92
A ceux qui pensent que c'était plus facile avant	94
La formation et l'ascenseur social	95
Claude Benard	96
Parcours	97
Prendre l'ascenseur social dans les années 60	98
Michel Salan	100
Parcours	101
SOISSONS-CUFFIES ÉCOLE DE LA VIE	102
François Chédin	104
Parcours	105
Petit préambule pour éclairer la suite	106
Parcours professionnel et Formation « Une cohabitation de Progrès »	110

Avril 1989	119
1993 - 2016	120
Mes années Versailles par Pierre Lepage	121
Note à l'attention du lecteur	122
Avant-propos	123
Mes débuts	124
Première année	126
Les ruptures	131
Deuxième année	134
Une troisième année cruciale	136
Quatrième et ultime année	138
« Versailles, ville d'art et d'histoire, résidence idéale » ...et irremplaçable	141
De si belles années	142
Comprendre pour apprendre	144
Identités, reconnaissance et engagement : les fondements de l'action	145
Conclusion	148
Un livre vivant et authentique	149

PROPOS SUR L'OUVRAGE COLLABORATIF

C'est un projet ambitieux que d'inviter tout un chacun de participer à un ouvrage commun pour raconter un fragment de sa vie. Faire un récit de sa vie n'est pas neutre ! C'est prendre le risque de dévoiler une part de soi au croisement de ses doutes et de ses incertitudes quant à l'usage de ses réussites et de ses échecs. C'est s'exposer au regard d'autrui qui gratifie les réussites et juge les échecs. Prendre le chemin d'un autre sens de sa vie c'est oser découvrir une autre image de soi. Il faut être courageux pour aller à contre-courant d'un destin qui peut sembler par avance prédéterminé. Vaincre ses appréhensions à la réussite, dépasser ses angoisses au temps obsédant des obstacles à surmonter, s'extraire de la gangue aliénante de son passé, n'est pas évident. Nul ne peut être jugé sur les cicatrices de sa vie, aussi douloureuses soient-elles !

Faire le récit d'un cheminement personnel qui ouvre au plaisir de pouvoir dire : «C'est ma vie et j'en suis fier », ainsi que le sentiment de penser que tout est possible, est un bonheur qui se partage avec modestie. Faut-il encore oser en prendre le chemin ! Entreprendre sa vie est l'essence même d'une liberté à l'existence, jamais acquise a priori.

Les textes offerts témoignent, avec des écritures contrastées, des parcours jalonnés par des opportunités, des rencontres, des intuitions, des doutes, des renoncements, qui engagent à se confronter aux enjeux d'un processus diplômant. Avec l'appréhension de l'échec toujours possible. Même si l'échec n'est jamais que ce que l'on donne d'importance au jugement d'autrui, la réussite demeure une expérience de satisfaction qui conjugue le bonheur à la reconnaissance de soi, pour soi et son entourage.

L'ouvrage «transdisciplinaire » a l'ambition d'être partagé et lu pour encourager chaque lecteur à s'autoriser de franchir les barrières de ses appréhensions. Et pour celui, ou celle, qui hésiterait par crainte de s'ouvrir à la vie, de se confronter au savoir intimidant de ceux qui en imposent.

Bonne lecture.

Jean-Marc Hugué

Dario Cham

Mettre en oeuvre tous les ressorts de la formation, de la négociation et de l'effort personnel pour atteindre le but choisi.

Parcours

Formation en informatique

Cursus : Validation des Acquis de l'expérience (VAE)

Ecole : IPI-INSTITUT DE POLY-INFORMATIQUE - GROUPE IGS

Année : 2014

De la VAE à la startup

Mon évolution au sein de la société Wings

Je suis arrivé dans la société Wings lors de sa création en 1998 en tant qu'administrateur de base de données. J'ai été impliqué dans l'étude du projet de développement de l'application de souscription d'assurances voyage connectée au système de réservation d'Amadeus.

Ce projet a été géré suivant le modèle du cycle en V où Monsieur Pablo Iglesias (chef de projet de la société Wings à cette période) agissait en tant que MOA (Maître d'Ouvrage) et la SSII Coplanet était le MOE (Maître d'Oeuvre).

A cette occasion, j'ai participé à l'élaboration du MCD (Modèle Conceptuel des Données) en collaboration avec Coplanet, ainsi qu'à l'installation et à la configuration de la base de données Oracle.

Mes responsabilités et mon champ d'activités se sont accrus six ans plus tard. Par conséquent, je suis devenu « Responsable système réseau et base de données ». J'ai participé par exemple à la mise en place d'une nouvelle architecture réseau ainsi qu'à la migration de l'infrastructure du système informatique de la société dans un datacenter.

A partir de 2010, j'ai rempli une fonction de chef de projet, responsable informatique et j'ai dirigé de nombreux projets tels que la virtualisation des serveurs, la mise en place d'un Plan de Reprise d'Activités (PRA), le développement d'un web service XML connecté à l'application de souscription d'assurances voyage et un projet d'encryptage des données et des e-mails.

En termes de gestion de projet, la méthode AGILE s'appliquait plus à notre mode de fonctionnement car nous privilégions davantage les individus et les interactions plutôt que les processus et les outils.

Raisons et motivation de la VAE

En Mars 2014, j'ai décidé de prendre rendez-vous avec une conseillère de l'APEC afin d'effectuer un bilan de compétences.

A l'issue de ce rendez-vous, elle a constaté que mon expérience professionnelle était très riche dans les différents domaines de l'informatique et par conséquent, elle m'a conseillé de faire une VAE afin de valider mes compétences par un diplôme.

Déjà en possession d'un BTS Informatique et d'une licence, la VAE m'offrait l'opportunité d'obtenir un diplôme de niveau I (>Bac + 4) qui était plus en adéquation avec mon profil de Responsable informatique et Chef de projet acquis pendant toutes mes années d'expérience.

Après avoir fait diverses recherches sur internet, j'ai finalement choisi la VAE CPRO - Chef de Projet Opérationnel (Options Ingénierie des logiciels - Infrastructure réseaux, sécurité Open source - Cloud Virtualisation - Bases de données) dispensée à l'IPI - INSTITUT DE POLY-INFORMATIQUE - GROUPE IGS situé à Paris.

Suite à un entretien avec l'un des responsables VAE, j'ai constitué un portefeuille de preuves afin de recenser les diverses missions et tâches que j'ai réalisées dans le cadre de mon activité professionnelle durant les 5 dernières années.

L'IPI m'avait remis en amont un kit VAE avec une classification des tâches par groupe d'activités tels que : (Gérer les processus et la qualité, Gérer les ressources du projet, Gérer le budget du projet, Manager le projet, Communiquer et enfin Techniques métier spécifiques), ce qui m'a permis de choisir assez rapidement les différentes preuves qui allaient constituer mon

portefeuille.

Ensuite j'ai présenté mon portefeuille de preuves devant un jury local pour une étude de recevabilité qui a admis mon dossier sous forme de VAE partielle. Ce qui signifiait que j'étais directement admis à l'étape finale, à savoir la soutenance de mon mémoire devant un jury national.

L'IPI a donc établi par la suite un devis à l'attention de mon employeur (la Société Wings) qui a accepté de prendre en charge ma VAE. Il m'a également établi un planning personnalisé pour une durée de 5 mois (de Juillet à Novembre 2014) et nommé un référent expert qualifié pour m'accompagner jusqu'à l'épreuve finale.

J'ai validé avec succès ma VAE à l'issue de l'épreuve de soutenance de mon mémoire au mois de novembre 2014. Cette épreuve s'est déroulée devant un jury composé de deux professionnels du métier et un professeur de l'IPI. En plus du support papier, j'ai également présenté mon mémoire sous forme de document powerpoint à l'ensemble du jury.

A l'issue de l'épreuve, les membres du jury m'ont encouragé à m'orienter vers la création d'entreprise étant donné mon profil, mes compétences et l'expérience que j'avais acquise durant toutes ces années au sein de la société Wings.

La création de la startup INBSYS International en Février 2015

Le Groupe américain AIG, propriétaire de Wings depuis l'année 2010, nous a annoncé au mois de février 2014 leur intention de cesser l'activité de la société au mois de décembre 2015 en proposant aux salariés un reclassement au sein du groupe.

Après concertation avec 2 de mes collègues, nous avons décidé de leur proposer de racheter le code source de l'application afin de relancer l'activité de la société sous la forme d'une SCOP (Société COopérative de Production).

Malheureusement ce projet de création de SCOP n'a pas abouti car entre temps une des mes collègues a accepté une proposition de classement dans une des filiales du groupe AIG à Paris.

Mon envie d'entreprendre était la plus forte et m'a poussé à poursuivre seul le projet.

J'ai réussi à faire l'acquisition du code source de l'application WINGS en contre partie de ma démission après 17 ans d'ancienneté.

J'ai donc pu créer la société INBSYS (SARL à associé unique) en février 2015 et par conséquent, j'ai pu atteindre mon objectif en démarrant une nouvelle aventure en tant qu'entrepreneur.

Conclusion

Mon parcours professionnel a été en constante évolution dès mon arrivée au sein de la société Wings en 1998 jusqu'à mon départ en septembre 2015. En effet, j'ai eu la chance de pouvoir piloter de nombreux projets informatiques (développement d'applications, migration d'infrastructure, sécurité des données, etc.) ce qui m'a donné la possibilité d'acquérir de nouvelles compétences.

J'ai pu également me perfectionner en participant à des stages de formation, financés par la société Wings auprès d'organismes spécialisés, qui m'ont permis d'améliorer mes connaissances techniques.

Pendant mon parcours, j'ai dû faire face à de nombreux problèmes aussi bien techniques que relationnels lors de ma collaboration avec les prestataires et intervenants avec lesquels j'ai travaillé sur les différents projets. A cette occasion, j'ai pu développer des aptitudes à pouvoir gérer des conflits et à trouver des solutions dans le but de terminer les projets avec succès.

La VAE m'a permis de valider un diplôme de niveau I qui est un vrai gage de compétence. J'ai pu mieux me projeter vers le futur avec l'objectif de réaliser mon projet professionnel à savoir créer ma propre entreprise.

Frédéric Lopes

L'art de rebondir.

Parcours

Formation : Master 2 en Cultures et Métiers du Web

Cursus : Validation des Acquis de l'expérience (VAE)

Ecole : Université de Marne-la-Vallée

Années : 2012 - 2014

Une première tentative

Nous sommes fin 2003 et je suis “gonflé à bloc” après une mission qui vient de se terminer. Avant de commencer ma prochaine expérience professionnelle, je m’intéresse de près aux diplômes comme le DESS Communication et Multimédia d’une Université parisienne. Une nouvelle aventure commence et elle prendra une tournure plus aventureuse que ce que j’imagine à ce moment-là.

Je rencontre un des responsables de cette formation. Il me présente le cursus en question tout en s’intéressant à ma démarche. Qui suis-je ? Quel est mon parcours ? Cet entretien se déroule assez bien et je pense être dans le profil requis pour faire un dossier de Validation des Acquis pour accéder à ce DESS qui semble correspondre parfaitement à mon profil mi-technique, mi-fonctionnel.

Cependant, j’ai dû mener des recherches un peu dans toutes les directions sur Internet car, à cette époque comme aujourd’hui encore, les informations n’étaient pas tout à fait disponibles. Ma recherche a porté sur la méthode pour constituer un dossier regroupant toute mon expérience avec une synthèse des compétences-clés pour prétendre à l’accès à cette formation diplômante, sans avoir le sésame traditionnel requis.

C’est ainsi que pour atteindre cet objectif, j’ai dû me lancer dans une tâche intermédiaire qui prendra plusieurs mois. Pour réussir à structurer la présentation de mon profil, j’ai commencé par un Bilan de Compétences. La structure est à taille humaine et la personne qui s’occupera de me guider durant ce processus est directement issue du milieu de la publicité. En étant passée par l’annonceur et en agence, elle comprenait très bien mon parcours.

Il aura fallu plusieurs mois de rencontres régulières et de production pour faire un point global et finalement apprendre à me connaître moi-même. Je crois que cela peut assez bien résumer ce processus qui, bien que professionnel à la base, se concentre d’abord sur l’individu.

Cette étape a été assez longue et je dois dire que j’étais tout de même assez impatient d’en finir. Toutefois, le regard d’un tiers, qui plus est du monde de la communication, était d’une grande aide. Il est vrai que de parler avec des personnes qui vous connaissent permet d’avoir un regard extérieur. Mais il faut reconnaître qu’un professionnel est tout de suite plus exigeant et impartial dans son avis. Autrement dit, il est bien plus objectif et c’est ce qui me fait avoir un avis très positif sur cette démarche du bilan de compétences.

Une fois ce bilan terminé, j’ai repris les conclusions pour en extraire un document “intelligent” qui permette au recruteur de la formation de bien comprendre mes acquis et mes forces personnelles. Cette étape a duré encore plusieurs mois. En tout, entre la première rencontre et la candidature effective, il a dû s’écouler près d’une année.

Mon dossier décrivait mes méthodes les plus efficaces. J’accordais aussi une part importante à mon mode de fonctionnement et de raisonnement. L’objectif était de montrer ma méthode de travail et les compétences, que j’espérais au niveau, pour accéder à une formation de niveau BAC+5 dont certains (consultants concurrents) me critiquaient de ne pas l’avoir suivie. Cela aura été une motivation certaine pour achever ce rapport sur mes expériences des 5 dernières années.

J’avais regroupé ce que je trouvais de plus pertinent et innovant dans mon parcours et, me semble-t-il, j’avais du choix, car j’ai commencé comme autodidacte dans le web et les nouvelles technologies. Au gré des rencontres, j’ai eu la possibilité d’intervenir sur des projets innovants dans le développement Web (notamment la technologie XML), mais aussi dans des opérations d’animation et de conduite du changement avec quelques projets qui me semblaient de très bon niveau.

En allant un peu plus loin dans le processus de décortiquer une autre réalisation (la numérisation du livre *Un songe d’une nuit d’été*), je me suis aperçu que je tenais le bon bout.

Il était définitivement acquis que je devais avoir le niveau pour prétendre à ouvrir la porte de cette formation qui allait finir mon apprentissage en me donnant des connaissances théoriques qui me faisaient cruellement défaut. Les concepts et les termes “in” que certains aiment à sortir en réunion n’étaient absolument pas ma force. La mienne était de comprendre l’économie, les technologies émergentes et l’innovation ainsi que leur impact sur l’entreprise.



Nous sommes désormais le 23 mai 2004. Il s’est écoulé de nombreux mois pour préparer cette candidature. Je vais porter mon dossier de candidature avec une certaine assurance. Le dépôt a eu un bien fou sur mon moral. Je viens de terminer un travail structurant qui m’a permis de prendre du recul sur mes expériences et de me rappeler aussi de bons souvenirs (comme les moins bons). C’est dans cet esprit d’accomplissement que j’ai pris mon premier selfie. C’est peut-être le premier de l’Histoire avec un téléphone mobile. L’ambiance était encore bonne à ce moment-là.

Après quelques semaines sans réponse, j’ai recontacté mon interlocuteur. Sans cesse en réunion, son assistante ne savait plus trop quoi me répondre. Une décision avait-elle été prise ou non ? Un silence radio qui a duré un peu trop longtemps. Après avoir accompagné mon dossier d’un chèque de règlement pour les frais de traitement de ma demande, d’un montant non négligeable compte-tenu de mon budget, je m’attendais à un processus bordé et organisé. En réalité, il semblait y avoir du flottement.

Finalement, cela se confirme. C’est la secrétaire qui m’annonce que la réponse est négative. Il n’y a pas non plus de feedback qui m’aurait permis de comprendre cette décision et les manques de ma candidature. Définitivement, le moral n’est pas au beau fixe. Autodidacte j’ai été, autodidacte je vais continuer à être.

Un peu comme pour essayer la défaite d’un guerrier Viking, je me suis lancé dans la création de ma propre entreprise. Tant pis. Le Bac+5 attendra.

C’est la raison pour laquelle il est préférable de taire le nom de cette université, tant l’expérience ne s’avère pas glorieuse. 11 ans plus tard, j’en garde un souvenir un peu amer. Malgré cela, je ne me suis pas laissé abattre. Au final, cette expérience aura été un mal pour un bien, car je me suis finalement réalisé autrement et j’ai pu renouveler cette démarche avec une autre issue. L’histoire sera belle. Pour ma part, connaissant la fin, je préfère cette évolution.

9 ans plus tard, c'est la bonne !

Nous sommes à l'été 2012. Il s'est passé 9 ans depuis ma première tentative. Pendant cette période, j'ai créé mon entreprise pour exercer en indépendant comme Consultant web. J'ai pu avoir de nombreuses expériences à la fois techniques et fonctionnelles. 8 années de projets pour des grands comptes, cela représente peut-être le niveau nécessaire pour accéder à une formation diplômante sur la base d'une équivalence en termes d'expérience (le dispositif VAP), ou pour faire valoir directement cette expérience pour acquérir le diplôme (la VAE).

Il s'est quand même écoulé quelques mois pendant lesquels j'ai pu souffler depuis la fermeture de mon entreprise. C'était un peu mon bébé et à ce stade je n'étais pas vraiment prêt pour me lancer un challenge de cette taille. Mais je suis désormais prêt à reprendre le défi de mon diplôme. Par-contre, par où commencer ?

J'ai consulté les sites internet des universités et écoles. Le premier souci a été que je trouvais uniquement des formations techniques sur le développement informatique ou, a contrario, des formations fonctionnelles axées sur la communication et le marketing. Or, une de mes forces est de bien m'entendre avec les deux "camps". En effet, mettre mon nez dans du code informatique ne me dérange pas, mais je ne peux pas occulter la partie plus fonctionnelle comme la conduite du changement, la gestion de projet ou le conseil.

En discutant avec mon entourage, c'est ainsi que j'ai pu avoir l'information-clé qui me manquait tant. Un contact m'informe qu'il connaît un Master à l'Université de Marne-la-Vallée qui semble toucher les deux aspects du métier. Il s'agit du Master 2 Cultures et Métiers du Web (CMW). A vrai dire, l'intitulé me paraît un peu généraliste. Qu'à cela ne tienne. Je cherche le site de cette formation et parviens à le trouver. La présentation est complètement cohérente avec mon double profil. C'est d'ailleurs assumé dans ce cursus.

Nous sommes en novembre 2012. En prenant contact avec le service de la Formation Continue, je m'inscris à une réunion d'information. Je dois dire que cette rencontre m'a profondément marqué. J'étais un peu intimidé par toutes ces personnes présentes et par le sujet même que nous devons aborder. Quand on m'a demandé quel diplôme je visais en VAE, j'ai répondu le Master CMW mais avec une timidité que moi-même je n'avais jamais soupçonnée.

Informations prises, le programme promet d'être chargé. Tout d'abord, il va falloir remplir un livret 1 (Dossier de Pré-Orientation ou DPO), puis un livret 2 (plus détaillé) de candidature et enfin un mémoire. Autant dire que chaque étape est importante, car éliminatoire. Allez hop ! C'est parti. Mais je vais avoir une bonne année jusqu'à la fin 2014, date estimée pour un éventuel passage devant un jury. Il ne faut pas chômer.

Ce livret 1 a été finalement plus long que ce que j'avais estimé. En gros, le but de cette opération était de faire la correspondance entre mes expériences professionnelles et les matières de ce Master. Dans la mesure où je n'ai pas du tout fait le même travail plus de 2 ou 3 mois de suite sur près de 10 ans, mon livret 1 a littéralement gonflé de jour en jour. Il faut dire aussi que j'avais une crainte de ne pas être exhaustif alors j'y suis allé au projet-près.

A partir de ce moment, je dois aussi me préparer financièrement. Par conséquent, je dois travailler pendant ce laps de temps. En juin, je me trouve un job pour relancer l'activité commerciale d'une filiale d'un groupe dans les supports CD, DVD, clés usb et tutti quanti. L'activité me plaît bien et je suis tout seul dans ma structure. Bon. On m'avait vendu que je serai le patron de cette filiale avec assistante, ordinateur (fixe), téléphone (fixe) et bonne rémunération. Même si la promesse a été un peu exagérée, cela reste une équipe sympa et je mène toujours la rédaction du livret 1 en parallèle, sur mon temps libre.

Le 31 janvier 2013, j'envoie mon dossier, non sans appréhension. Je pense avoir tout "donné" dans ce document. Je le fais même lire autour de moi pour être certain de ne rien oublier.

Le 18 mars 2013, je reçois un mail du service Formation Continue qui m'apprend la bonne nouvelle : mon dossier est recevable. Il n'y a strictement rien de gagné, mais là, le projet devient sérieux. Mon interlocutrice attire mon attention sur le financement de ma VAE, ainsi que sur le dossier administratif à remettre pour m'inscrire à l'université. M'INSCRIRE A L'UNIVERSITE !!! Je n'ai jamais eu l'occasion de lire cela.

Je prépare donc l'inscription très soigneusement et établis le calendrier du paiement. Je vais financer moi-même le coût des droits d'inscription ainsi que de l'accompagnement. Il est possible de régler en 3 fois avec la dernière échéance au plus tard quelques jours avant le jury final. De ce fait, je me lance, très positif, dans cette voie. Ensuite, on se cale un rendez-vous entre mon interlocutrice de la Formation Continue, sa chef et le directeur du Master. On aborde le processus et la prochaine étape qui ne sera finalement pas le livret 2 mais directement le mémoire à présenter devant un jury. Dans tous les propos, questions et réponses de cet entretien, je n'ai été marqué que par une phrase : il faut que le mémoire soit "intelligent".

Gloups ! Il va falloir aller un peu plus loin que ce qui était prévu. Quel thème choisir ? Quel sujet ? Comment couvrir quelques années dans un seul mémoire ?

La rédaction du mémoire

Les questions s'accumulent et je décide donc de réfléchir à une méthodologie constructive.

1 - Je relis l'ensemble des mails professionnels de 2002 à 2012 pour me ré-imprégner de tous mes projets. Cela me donne le calendrier des projets, les acteurs avec lesquels j'ai été en interaction et les résultats obtenus. Cela fait une lecture assez longue mais vraiment intéressante avec le recul.

2 - Je les liste, rubrique par rubrique, en pesant l'importance de chacun.

3 - Comme convenu avec le directeur du Master, je prépare un plan détaillé du mémoire que je compte proposer. Cela veut dire aussi lui donner un thème. Après avoir remué toutes les méninges possibles qu'il me restait encore, j'ai remis cette étape à la fin. C'est vraiment le mieux à faire, car il faut produire au lieu d'en rester à ce que sera le titre du mémoire pour lequel mon ambition était déjà de le publier et d'en faire bien plus encore...

Au final, je propose un sujet sur l'innovation au directeur. Il me propose de nous rencontrer. Il me fait part de son inquiétude quant au sujet et aux éléments choisis. Aborder l'innovation, il vaut mieux éviter de rentrer dans des généralités. Ce doit être un document étayé par mes expériences. Le doute m'envahit et il est peut-être vrai que j'ai surestimé mon parcours ou que j'ai réécrit l'histoire. Je ne sais pas. Je reprends mon sujet.

On arrive en octobre 2013. A ce stade, je patine un peu mais je cherche un bon moyen de valider mes éléments, quand je reçois un mail qui va profondément bouleverser ma situation. J'apprends que finalement la prochaine session du jury se tiendra en juin-juillet 2014 et que je dois remettre mon mémoire finalisé pour avril 2014, soit 2 mois avant la soutenance.

En parallèle dans mon job, j'ai eu le temps de me lier avec l'équipe et un certain nombre de clients. Je quitte mon travail pour me lancer à temps plein dans ce défi qui compte pour beaucoup dans mon accomplissement personnel. Cela me prendra juste 6 semaines environ, le temps de finir "proprement" ce qui a été commencé pour continuer, sans transition, dans un duo entre mon ordinateur et moi.

Je suis dans une phase assez personnelle qui me ré-interroge sur les expériences passées. L'objectif est de les croiser pour en tirer des enseignements. Il y a un ensemble d'unités de valeur (UV) dans ce Master qu'il s'agit de faire coïncider avec mon parcours. Il est donc utile d'examiner chaque projet à la loupe et de voir les similitudes, les réussites, les difficultés et les solutions qui s'en dégagent.

Je laisse de côté l'ambition de mon mémoire et me concentre sur le fond : quelle analyse "intelligente" puis-je porter sur mon propre parcours ? Cette notion d'intelligence m'a un peu perturbé, mais il a fallu rentrer dans une production active, en mettant aussi de côté cet objectif à atteindre qui semble caractériser la qualité d'un bon mémoire universitaire. Heureusement, ce réflexe m'a permis de voir un peu mieux dans quelle direction aller et cette dernière s'éloigne de mon idée première d'aborder mon parcours sous l'angle de l'innovation.

Il m'apparaît comme une sorte de schéma à exposer quant à l'accomplissement de mes missions en tant que consultant. Je suis engagé pour répondre à une commande. Puis, j'évolue vers un aspect plus global. Enfin, je travaille sur un projet dont le résultat est très apprécié. Je crois que je tiens mon sujet : "les 3 temps du Consultant". Je rédige mon mémoire, sans passer par la phase du plan détaillé, car j'ai désormais une idée très précise des projets que je vais aborder de façon à montrer cette évolution.

Pour en arriver à la rédaction de ce mémoire, j'ai eu la chance de pouvoir compter sur une assistance de l'équipe pédagogique, mais aussi sur mon interlocutrice au sein du service de la formation continue. Elle a pu lire mes différents jets. C'était une bonne idée de sa part, car il était hors de question de tout rédiger en une seule fois et de m'égarer si la qualité n'était pas

suffisante.

Elle a été une très bonne rencontre et je dois dire que sa présence constante dans mon parcours a été rassurante. Sur le fond, elle a pu apprécier mon écriture et le parti-pris de le rédiger sous la forme d'une histoire personnelle où chacun des acteurs des projets était comme un personnage. Il fallait bien cette "vulgarisation" pour un membre du jury, qui ne devait pas être du métier, mais qui devait comprendre les enjeux, les difficultés, les contraintes, mais aussi les succès techniques.

Pour être certain de l'accessibilité de mon mémoire, je l'ai fait lire à ma mère qui s'y connaît en mises à jour Windows, en antivirus et autres questions en informatique, mais beaucoup moins dans le web. Elle a parfaitement bien compris mon "histoire". Je l'ai fait lire aussi par des contacts professionnels avec qui j'ai travaillé, pour m'assurer de la véracité des faits. Mon mémoire est fin prêt. La dernière relecture par mon interlocutrice a été positive. Maintenant, il me reste à imprimer mon mémoire en plusieurs exemplaires et à l'envoyer par Courrier en Recommandé avec Accusé de réception. Maintenant, les dés sont lancés !

Le passage devant le jury

1er Juillet 2014 : c'est la date de la soutenance de mon mémoire devant un jury dont la composition me sera annoncée... le jour-même.

J'ai dû préparer une présentation Powerpoint pour expliquer mon sujet, les expériences que j'ai choisies pour le développer et une analyse sur son adéquation avec le diplôme. De ce fait, quand je suis arrivé sur place le jour J, mon attention portait sur mon ordinateur, pour qu'aucune interruption ne se produise (ne pas oublier de supprimer l'écran de veille pour ne pas perdre mon auditoire).

Une fois l'installation terminée, commence alors une attente de peut-être une dizaine de minutes jusqu'à ce que le jury se présente dans la salle. Je dois avouer que le niveau de stress commençait à monter sérieusement et que ce moment me semblait étrangement long. Jusqu'à maintenant, j'avais imaginé une fin heureuse mais certainement pas cette patience nécessaire et incontournable.

Le jury arrive et s'installe. Chaque personne se présente en précisant son nom, son activité professionnelle et son rôle académique au sein de l'université, le cas échéant. C'est à mon tour de me présenter. D'ailleurs, j'ai la parole et je commence ma présentation.

Le jury est studieux. Tout se passe bien. J'observe les regards, les mains de mes auditeurs pour détecter la moindre interrogation ou autre signe d'un égarement de ma part. Rien. Il semble que tout se passe bien.

Vient alors le temps des questions. C'est là que les débats deviennent plus énergiques. Chacun donne sa vision au sujet de mon mémoire et me pose des questions. Parfois, la réponse donne lieu à des débats dans lesquels je dois argumenter. A d'autres moments, les membres du jury débattent entre eux. J'ai été questionné et dans le détail.

Je dois maintenant quitter la salle pour que le jury délibère. C'est un moment de "solitude" qui n'aura duré que quelques secondes, car mon interlocutrice de la Formation Continue est venue à ma rencontre pour savoir comment s'était déroulée la soutenance. Décidément, elle aura participé à toutes les étapes et sa présence dans la toute dernière ligne droite a eu plus d'importance que je ne l'aurais imaginée.

Au bout de quelques minutes, on me demande de rentrer à nouveau dans la salle pour écouter la décision. Le jury est un peu moins discipliné. Tout le monde discute. Le Président du jury tente de se faire entendre et obtient un silence de quelques secondes ; juste une fenêtre de tir pour me dire "J'ai l'honneur de vous informer que vous êtes reçu !".

D'un coup, tout le stress accumulé s'est évaporé. C'était un peu comme une chape de plomb que l'on m'aurait retirée des épaules. Les discussions reprennent. La décision me convient bien et j'en suis content. Il reprend la parole et me dit qu'ils ont été impressionnés par ce travail réalisé dans le mémoire. Qu'il aurait peut-être fallu aborder un peu plus encore l'adéquation entre l'expérience et chaque matière du Master 2. Cependant, la qualité globale du mémoire a donné lieu à une mention Bien. Là, je suis définitivement comblé...

Conclusion

En conclusion, je pense que j'aurais eu mon diplôme plus rapidement si j'avais connu la marche à suivre pour y parvenir plus vite. Avec du recul, j'aurais pu suivre les cours directement et décrocher le Master 2 en moins de temps. Cela étant, je n'aurais pas pu vivre toutes ces expériences et faire ces rencontres qui m'ont permis de me réaliser et de participer à des enjeux qui ont pu, parfois, me donner le vertige.

Cependant, et toujours avec du recul, je pourrais très bien recommencer une nouvelle fois, car je sais désormais que c'est possible et comment le processus fonctionne :

d'abord chercher le diplôme qui correspond exactement à l'expérience à valider
ensuite, se renseigner sur le processus (livret 1 de candidature, livret 2 plus détaillé et soutenance devant le jury)

se préparer et analyser son parcours dans la rédaction du livret 2, car cette étape permet justement de prendre de l'avance sur les éléments qui seront abordés dans le mémoire; il n'y aura pas besoin de refaire une lecture de son parcours, surtout si les années à valider sont nombreuses; peut-être, ai-je été exonéré du livret 2 car mon livret 1 était déjà bien détaillé; je ne le saurai jamais.

peut-être privilégier une période professionnelle moins soutenue ou éviter de se lancer dans un nouveau challenge professionnel quand on doit se consacrer plus intensément à la VAE le soir et le week-end; facile à dire mais moins facile à faire...

Chystelle Descat

***Oser : la formation transforme une personne en profondeur et pas seulement
professionnellement.***

Parcours

Dispositif de formation promotionnelle : Procadre - Promotion n°3 de 2004 à 2007

- DU Management (Bac+2), avec Université Paris Ouest Nanterre La Défense. Lieu : Le site des Mureaux - Date : 2004 à 2005
- Master en Management, Option Entrepreneuriat et Internet (Bac+5). École : Toulouse Business School (TBS), anciennement *Groupe ESC Toulouse* - Date : 2005 à 2007

Oser traverser son miroir

Ma première chance a été de rentrer à EDF. Ma seconde de pouvoir intégrer un des dispositifs de la formation professionnelle des entreprises électriques et gazières, plus particulièrement d'EDF et Gaz De France sous la présidence de P. Gadonneix en 2004. Ce dispositif durera 4 années à l'issue duquel j'obtiendrai un Master en Management de l'école de Toulouse business School, fondée en 1903. Un cycle de transformation où il faudra tout oser.

Oser exister à partir de soi

Quelles ont été les motivations de mon projet de formation ?

Ma formation « PROCADRE » a débuté en 2002, conçue en deux cycles pour accompagner l'évolution des agents du collège exécution jusqu'au collège cadre.

Était-ce cette perspective d'évolution professionnelle fulgurante qui m'a alors donné envie de me lancer en 2003 ? Le prestige de faire partie de ces diplômés des grandes écoles ?

Le premier cycle de 18 mois est constitué à plein temps sur le campus des Mureaux dans les Yvelines. Site arboré et excentré au milieu du quartier des Musiciens, occupé par EDF depuis 1972 où des milliers de stagiaires se sont succédés. Nous vivions là à l'année, dans les mêmes conditions de vie que l'ex-dispositif historique de formation d'EDF dit la Promotion Ouvrière (PO). Quelques détails, et pas des moindres, marqueront notre différence avec la PO : le nombre d'années sur le site et l'obtention, au bout de nos petits 18 mois, d'un premier diplôme universitaire qui s'accompagnera d'une reconnaissance pécuniaire au milieu du parcours sur notre feuille de paye. En effet, la formation était intégralement délivrée par l'Université PARIS X- NANTERRE. J'ai ainsi obtenu ce DU en « Management et Gestion » nécessaire à l'intégration du second cycle en École Supérieure de Commerce. Me voici devenue agent de maîtrise en 2005.

Le deuxième cycle s'opérait en alternance sur une durée de deux ans. Selon les affectations que nous avons obtenues, nous alternions nos études en école et le travail sur un poste qui, si tout se passait bien, devenait la première affectation cadre à l'issue du parcours. Je crois avoir fait partie de la poignée d'agents qui a choisi d'intégrer l'École Supérieure de Commerce de Toulouse (Toulouse Business School), au milieu de jeunes étudiants sélectionnés après leur classe de PREPA. Ce choix d'école a été fait pour la qualité et le programme de ses enseignements et son corps professoral, le prestige de ses accréditations, puis pour sa proximité avec mon affectation professionnelle sur Bordeaux à ERDF Gironde. Nous avons le choix entre trois Écoles Supérieures de Commerce et elle n'était pas la plus facile. Comme pour toute formation, il y a la théorie et la réalité des choses. J'ai donc dû en accepter toutes les difficultés, même celle de savoir du jour au lendemain parler et comprendre l'anglais. De plus, je n'occuperai aucun poste dans l'organigramme durant les 4 années de cette affectation imposée à l'unité, mais je serai diligente pour l'accompagnement de projets de changement de l'entreprise EDF/GDF Distribution en Erdf. Il arrive donc que les conditions de réalisation ne soient pas exactement ce qu'il y avait d'écrit et de promis sur le papier. L'important est le chemin que l'on entreprend pour soi. Il était pour moi, de toute façon, plus important d'être dans des projets exaltants que d'avoir un poste figé ; et puis, à défaut de devenir un shakespearien anglais, je parlerai le « Globish* ». J'obtiens mon diplôme ESC Toulouse Grade de Master en Management - Entrepreneuriat - Option Internet - Programme Sup de Co. Six mois après l'obtention de ce diplôme, mon bulletin mentionnera enfin mon nouveau collège d'appartenance. Me voici devenue cadre en 2007.

(*Le globish : mot valise combinant global, « planétaire », et English, « anglais ». Cf WIKIPEDIA)

Comment en suis-je venue à ce long et difficile projet de formation?

J'avais quitté Bordeaux pour le premier CDI de ma vie à 29 ans. Je venais d'être embauchée avec mon baccalauréat à EDF GDF SERVICES Aveyron Lozère à deux mois de la tempête de 1999. J'étais chargée de clientèle particulière et professionnelle au plateau physique et téléphonique de Rodez. Je répondais aux besoins des clients, que ce soit en matière de demandes d'énergies ou pour encaisser les paiements des factures, encore en monnaie trébuchante au guichet. Je pouvais aussi faire face à leurs incompréhensions, voire mécontentement, parfois sur la qualité des services que nous rendions. En tout état de cause, je répondais afin qu'ils repartent satisfaits. L'approche client était loin d'être dématérialisée et digitale, surtout au passage à l'an 2000 avec les horloges des ordinateurs. Nous nous

demandions si nos ordinateurs n'allaient pas "bugger" à minuit (vont-ils résister ?); mais c'est la tempête qui nous aura par surprise.

A ce moment-là, à Rodez, l'entreprise désignait des agents référents (marraines ou parrains) pour les nouveaux arrivants. Ils nous étaient dédiés une année environ, tout du moins officiellement, car l'on conserve toujours un attachement avec la personne qui nous accompagne dans nos premiers pas. Ils avaient comme mission de nous accompagner dans la découverte de l'entreprise et de nous aider dans nos différentes problématiques d'intégration et d'installation dans nos unités de services. Ils veillaient sur nous et généralement nous facilitaient les chemins pour trouver les réponses aux questions que nous nous posions, hors du contexte de notre champ de métier où la hiérarchie jouait tout son rôle. Des " facilitateurs » pour notre curiosité et pour notre intégration tout en douceur. C'est à l'occasion d'un échange avec mon parrain que ce projet de formation est né. Quinze petites minutes qui allaient bouleverser les perspectives de ma vie.

J'étais encore une jeune embauchée à EDF. C'était à l'été 2002, je prenais ma pause, seule, devant une machine à café, quand mon « ex-parrain EDF » s'est arrêté pour me saluer et pour me demander comment j'allais, si je m'étais accommodée de ma vie aveyronnaise. Alors, je lui expliquai comment je m'étais adaptée à la région et ses habitants. Il me sembla si intéressé par mes activités externes que je lui fis un rapide résumé de tout ce que je pouvais lui dire : comment je découvrais avec mon chien Ramsès l'agility dans un club canin à la sortie de la ville, l'intérêt du lieu et l'ouverture sur les gens qu'offrait ce genre d'associations. Mais aussi que j'espérais reprendre des cours de droit par correspondance, car le peu que j'avais appris en dilettante pour des concours, cela m'avait plu. Et puis, que je suivais des cours d'anglais, juste comme ça, pour découvrir et discuter sur internet et me permettre d'aller plus loin dans les échanges. Car nous sommes au début des années 2000 et « Internet » rentrait à peine dans nos maisons, grâce à une offre commerciale sur l'achat d'ordinateur que nous offrait EDF. Qui des agents ne se souvient de l'offre commerciale Planetis d'EDF? Nous courrions vers une autre planète, celle du WEB tout connecté et nous ne le savions pas encore. Enfin comment le passage de diplôme du MOSIEG à EDF me permettait, avec l'association de la Protection Civile de l'Aveyron, de me sentir utile à la communauté.

Je ne sais alors quelle mouche le piqua d'un coup. Il se mit à chercher une affiche concernant la formation à EDF. Il ne la trouva pas, ce qui clairement l'agaça ; Elle sera accrochée quelques deux mois après. Alors, il me parla de ces nouvelles formules de formation :

-« Mais si vous voyez bien ? ! »

- « Non, non, je ne vois pas ? », mince le nom lui avait échappé. Ce qui l'énerma encore un peu plus.

- « C'est comme la PO que j'ai faite en 79. On rassemble, dans un centre de formation EDF basé aux Mureaux et un peu isolé, des agents durant des mois, voire quelques années à tout dire, quatre années entières ! » précisa-t-il.

-« Et bien » me disait-il, « cette nouvelle formule de formation, c'est quasiment pareil que ma PO-T279, mais pas pareil. C'est mieux. Bien mieux, car nous nous sommes tellement battus avec mes camarades pour que nos diplômes soient reconnus à l'externe que c'est le cas maintenant avecAvec cette nouvelle formation interne ! Car enfin ? Pourquoi s'investir autant dans l'apprentissage, si ce n'est pas pour et avec EDF ? Ça m'a plutôt bien réussi » m'assurait-il, enthousiaste, en partant.

..

Oui, c'est cela, pareil mais pas pareil, 4 ans dans un lieu isolé.....Un peu de la folie cette formation ? Bref, il fallait que je m'y intéresse et trouve l'affiche. Il faut dire que j'avais eu de la chance avec mon parrain. C'est vrai qu'il avait un sacré pédigrée, puisqu'il faisait partie de la direction tout de même! Donc, à l'évidence, cela devait certainement être intéressant. Allez, Allez, on y croit.

Voilà Il avait fait le buzz de la Procadre. Deux mois après, mon nez sur une affiche, je me disais mais c'est pour moi ce truc-là ! WOW Comment je me suis agacée d'un coup aussi.

A y réfléchir, je dois dire et surtout me l'avouer aujourd'hui, je n'ai jamais décidé d'un plan de vie et encore moins d'un plan de carrière, alors d'un projet de formation à l'époque ?

Est-ce qu'il suffit d'un projet de formation ou faut-il autre chose? Est-ce que j'avais identifié des besoins ? Fixé des objectifs ? Je voulais être qui et faire quoi dans les 15 - 20 ans à venir? Est-ce que je poursuivrai avec détermination un but précis ? Être reconnue ? Être plus performante ? M'assurer un avenir ? Prendre une revanche ? Avoir plus de moyens financiers, de pouvoir ? Devenir quelqu'un de bien ? Est-ce que j'avais vraiment l'idée des changements et des efforts que la formation pouvait entraîner ? Où avais-je seulement ce brin d'inconscience nécessaire pour me lancer dans l'aventure ? Avais-je envie de changement dans ma vie? Est-ce que j'avais conscience de mes véritables motivations ? Etait-ce du fait de mes peurs ou pour mon bonheur que je me lançais dans ce chemin de toutes les transformations ?

Ces questions font souvent écho pour certaines personnes, mais parfois pas.

Je ne savais pas que la première limite que nous rencontrons c'est bien souvent avec soi ! Les autres comptent finalement peu dans ces limites. Pourquoi, parfois, nous ne nous autorisons pas de faire certaines choses simplement ? La formation permet, au-delà des savoirs, d'apprendre surtout à mieux se connaître. C'est le premier des enseignements qu'elle nous apporte. Un cycle de transformation inévitable pour chacun.

Et bien cet homme issu de la PO - T279, ce jour-là, a fait une course relais. Cette rencontre m'a ouvert des opportunités en me montrant que c'était possible. Il m'a donné envie de transformer concrètement mes apprentissages en évolution professionnelle. D'un coup, ce que je n'avais jamais imaginé était possible aussi pour moi. Ma curiosité et mon goût d'apprendre ont fait le reste. Je me suis alors mise en mouvement sur le chemin des savoirs et de ma transformation.

Voilà, au tout début, comment en quatre mots, j'en suis venue très simplement à ce projet de formation : rencontre - opportunité - curiosité et le goût d'apprendre.

Oser tout balancer

Comment s'est passé le retour sur les bancs de l'école ?

J'avais profité de mes quelques jours de congés pour préparer mes évaluations. C'est le 1er de l'an 2003. Je suis seule chez moi avec Ramsès, mon extraordinaire bichon. Je finis, vers une heure du matin, le dernier exercice des tests de mon niveau scolaire qu'il me fallait rendre. Trop contente de moi. Enfin je suis en mouvement vers Procadre et je me souhaite une bonne année.

Quelques semaines plus tard, je recevrai deux gros cartons de cahiers de remise à niveau en mathématiques, physique, chimie, anglais, économie, droit... desquels je devrai faire les exercices d'évaluation de mes connaissances apprises et les remettre aux services de formation d'EDF en charge de l'organisation du concours Procadre, pour pouvoir m'y présenter.

Le premier concours est organisé courant 2003. Soit à peine 6 mois après la réception de mes cartons. Comme je ne veux pas manquer ce premier RDV, Je vais utiliser une balance pour créer mon planning d'action d'apprentissage. Je pèse ces cartons. Ils font 20kg. C'est alors simple, il me faut faire 3,3 kg de cahiers en un mois, soit 830g de leçons et d'exercices par semaine, soit un demi bon gros livre de 780 pages à visiter. En d'autres termes, vous vous mettez au lit avec comme objectif de ne pas dormir avant d'avoir lu, compris et appris vos 111 pages par jour. Si ce n'est pas un début de bonne année ça ? !! (sic)

Ce seront des nuits courtes, des week-end et congés sacrifiés à une remise à niveau qui aura donc un impact sur les rythmes et rites de ma vie. La formation, c'est indéniablement du temps régulier et souvent journalier. Que ce soit tôt le matin, tard le soir, aucune de mes connaissances n'ont pu y échapper ! Ce sont donc des efforts d'organisation entre un temps professionnel, un temps personnel ou familial et le temps nécessaire à la formation avec ses propres capacités et volontés.

Nous apprenons la gestion du temps malgré nous et le plaisir d'apprendre vaut bien ce sacrifice.

Et puis tout s'accélère, le jour du concours est là. Je donne tout et ça y est, j'apprends par courrier que je suis retenue pour la rentrée de janvier 2004 aux Mureaux, à 674 km de chez moi. J'ai 3 mois devant moi pour tout réorganiser dans ma vie. Je ne vais pas rester dans un appartement où je n'y serai pas de l'année. Il me faut caser mes meubles, mes objets personnels, mes papiers administratifs, mon chien, prévenir mon entourage... Pas simple quand vos parents n'ont pas la place non plus d'accueillir vos affaires. Il me faut tout "balancer" et conserver l'essentiel. Mais je suis seule et cela a ses avantages et ses inconvénients.

Dans tous les cas, nous apprenons alors ce qu'est vraiment l'important et l'essentiel dans notre vie.

Me voici en ce début de janvier 2004, au centre de formation des Mureaux, à pousser un chariot dans un grand bâtiment où je vais prendre possession de mes 10 m² de ma nouvelle habitation pour les 18 mois à venir, avec mes deux valises, mon ordinateur et à la main mon tout premier nouveau portable téléphonique qui fait déjà internet. Où que je sois, j'aurai des nouvelles de mes parents, de mon chien et de mes amis. Ce PC dans la chambre me laissera une ouverture sur le monde, où je pourrai mettre en pratique quelques-uns de mes acquis.

Vous apprenez à vivre différemment et vous vous ouvrez à d'autres modes de vie et de culture. Le premier jour, les professeurs en sociologie, psychanalyse et économie de l'université nous expliquent qu'ils vont nous changer. Ça rigole fort dans la classe. Il n'y a pas de doute, il y a des sacrés caractères. Pour nous en convaincre et nous permettre d'en ressentir les changements dans le temps, ils vont nous donner ce jour-là un texte à lire et à

analyser. Nous referons cet exercice en milieu d'année et en fin de cursus avec le même texte. Je n'y analyserai absolument pas les mêmes détails et j'en garderai une vision différente à chaque fois. Alors que nous sommes ce premier soir à faire connaissance autour d'un verre, nous voyons passer des élèves, de la promotion qui nous précède, remonter en salle informatique à 22 heures. Ils ont déjà 10 mois de formation aux Mureaux.

Nous apprenons à développer des capacités et des savoirs avec un effort prolongé de travail dans le temps. Nous développons alors des visions différentes du monde qui nous entoure et avec lequel nous interagissons. C'est au-delà des savoirs académiques. Ce qui change, ce n'est pas le monde autour de soi, mais bien la façon que l'on a de le regarder. Nous apprenons alors à distinguer savoir et opinion, au contact de nos enseignants chercheurs, qui testent aussi leurs théories ou recherches avec nous.

Nous balançons nos préjugés, nous changeons au fur et à mesure des cours et nous nous améliorons sans cesse.

C'est un chemin plein d'aventure. Je me souviens, avec mon gros, mais peu puissant ordinateur Planetis, avoir organisé à Paris, depuis des forums et chat que je côtoyais, des RDV à plusieurs dans des cafés. Aujourd'hui, ce sont les Datameeting qui fleurissent de partout, whatapp & amp, GPS de proximité, des mises en réseau organisées et orchestrées par des sociétés professionnelles. Facile me direz-vous ?! Oui facile de le dire, faire et vivre aujourd'hui quand tout existe. Mais croyez bien que ces changements n'étaient pas si évidents à ce moment-là et possibles pour moi seulement par l'ouverture d'esprit qu'entraîne la formation. J'organisais des rencontres sur différents thèmes et certaines personnes venaient de partout même de l'étranger. J'osais échanger, faire du lien. C'est ainsi par exemple qu'avec le bibliothécaire du site des Muraux, agent EDF de son état, nous organisons au sein de l'association des élèves une conférence sur la Salsa et les mouvances musicales latines, suivie d'une soirée sur la thématique pour bien en saisir les pas. Combien d'entre-nous sommes passés à côté de cet homme? Il nous aidait à constituer nos mémoires de recherche et nos dossiers scolaires de façon très humble. Beaucoup ne se sont jamais doutés qu'il est une sommité Française et Européenne de la Salsa. Il m'offrira même de participer avec lui à un festival sur le sujet, organisé à Cuba, où il était invité par Fidel Castro, alors qu'il était interdit dans ces années là, d'utiliser des dollars et que le gouvernement limitait les contacts avec les étrangers ... Mais la Procadre était mon moteur, duquel rien ni personne au monde ne m'aurait détourné. Aujourd'hui à la retraite, il nous régale encore avec ses livres, dont le dernier fait son vernissage en cette année 2016: "de la Salsa ...au reggaeton. Un phénomène social" . Merci monsieur Saül Escalona pour vos appuis dans nos mémoires et ce partage culturel dont vous nous faites profiter par votre ouverture d'esprit et vos ouvrages.

Le temps et le quotidien installent des habitudes et des pratiques de vie. Faire le choix de la formation, c'est partir vers un ailleurs, vers plus de création, de richesse dans sa vie. C'est oser explorer. Les cours se succéderont, les expériences aussi. Arrive le mémoire de fin d'étude du DU, plus le temps de relever la tête, ni de danser. Nous montons en salle informatique finir nos préparations et nous préparer à l'échéance de ce premier cycle. Ces 18 mois se terminent en fête, sauf pour un camarade en technique qui ne poursuivra pas. Il faudra revenir alors à la réalité du monde et pousser cette fois un charriot de courses alimentaires, chose que je n'avais pas faite depuis 18 mois, dont le prix, avec le passage à l'Euro, aura bien augmenté. Il avait donc raison mon professeur d'économie sur le futur prix en euro du panier moyen de la ménagère ... Oui, ils nous ont changés.

Oser créer

Comment se concrétisent les enseignements ?

Lorsque j'intègre ESC de Toulouse (Aujourd'hui Toulouse Business School - TBS), en Master Management stratégique d'entreprise en 2005, je m'oriente vers les options d'Internet et d'Entrepreneuriat. c'est certainement pour les rencontres que j'ai pu faire et le pressentiment de l'importance qu'offrira internet pour la lisibilité et donc le business des entreprises dans les années à venir. Pour rappel, à cette époque, aucune entreprise en France, qui a pignon sur rue comme EDF, n'a franchement un portail d'accueil pour ses clients. Elles ne sont pas encore présentes sur internet, alors que nous apprenons déjà à l'école, le web 2.0 qui verra le jour à EDF en 2016.

Les étudiants en apprentissage (comme moi) suivent l'ensemble des enseignements de l'école et passent les examens correspondants. Les options académiques se déroulent durant la période de stage en entreprise des étudiants en parcours classique.

C'est ainsi qu'au milieu d'une élite de jeunes étudiants triés sur le volet, venant de tous les horizons du monde, parlant anglais, je me retrouve tout d'abord au beau milieu d'une classe de jeunes, destinés au monde de la finance. J'obtiendrai même, lors d'une évaluation de finance faite en anglais, un 18/20, (pas peu fière de cette note), avant d'intégrer, au fur et à mesure du déroulé des cours et des options que nous choisissons, une classe où tous les élèves avaient choisi l'option Entrepreneur. C'est la Classe où je croise les élèves les plus créatifs de l'école, avec leur sens et ingéniosité des affaires qui font les véritables valeurs des entreprises.

Il y a d'abord l'ambiance et le plaisir de vivre à 100 à l'heure avec ces créatifs qui vous entraînent à collaborer à la réalisation de leurs rêves. J'avais 35 ans, ils en avaient 20, tout juste sortis des classes prépa. Et « After* » ? ... Et bien « After* » avoir travaillé, sur les trottoirs du boulevard Lascrosses de Toulouse tard le soir, le dernier business plan du Xieme projet à présenter le lendemain avec mes jeunes camarades entrepreneurs, c'était « l' After café du jeudi soir ». Le vendredi matin, les traits du visage de mes camarades étaient tirés du fait des affres de la veille, tandis que les miens avaient la même lassitude pour des raisons hélas moins nobles : mes 10 ans d'écart qui m'interdisaient d'être parfois de toutes les soirées.

(* Un after : c'est une soirée qui prolonge une première sortie (concert, restaurant, business plan de mes camarades...) jusque tard dans la nuit. C'est aussi un *mot anglais qui signifie « après »*)

Je retiendrai des moments forts, surtout avec ma classe des Entrepreneurs, où quelques projets de création d'entreprise ont fini par voir le jour. Je pense entre autres au premier bar à chicha de Toulouse, à la création de la vitrine de ESC dans « Second Life », de la création à deux du business plan de l'extension d'une marque de prêt à porter chic à l'étranger, que Leslie mettra en œuvre à sa sortie d'école en 2007, à partir d'une entreprise familiale déjà existante en France (Leslie - Monté Carlo). Tous nos principaux modules étaient abordés sous un angle stratégique d'entreprise. On y développe de vrais savoirs et savoir-faire.

Des savoir-faire que je mettrai au service de l'entreprise de mon compagnon de l'époque. Une expérience privée dans le monde de la mode. Il vient de racheter une entreprise de grossiste sur le marché français de la maille pour homme. Elle fait environ 1 million de CA. et comprend la création de modèles exclusifs, l'importation et la vente en gros et demi-gros de pulls, avec l'intention de développer sa ligne de chemises pour homme. Je participe en anglais, en Turquie, à la négociation de ses achats pour la fabrication des chemises. Alors que son entreprise est au plus près d'un marché sinistré par les Chinois, il a du mal à se faire entendre, par sa principale banque, qui lui supprimera ses lignes de crédits. Il vient de se faire « saborder » par la banque HSBC au moment le plus critique, nous le comprendrons ensuite, avec l'arrivée de la crise de 2007/2008. Sur les conseils de mes jeunes camarades de la

finance, je l'aide alors à la négociation des délais des crédits bancaires et à sa stratégie de sortie de l'entreprise et lui offrirai aussi un appui en conseil dans la gestion des conflits de son personnel.

L'option Entrepreneur peut surprendre quand on est un agent EDF. Mais, au-delà d'une solide formation supérieure, elle m'a permis d'être formée à la prise de risques et d'en assumer les responsabilités, d'agir et de décider dans un contexte pas toujours lisible et, surtout, de comprendre et animer les équipes susceptibles de m'entourer et de relever les challenges que l'on m'a confiés.

C'est ainsi que j'ai tout d'abord mené des projets transverses, en accompagnant les Hommes et la mise en place des outils à l'échelle d'un département, puis d'une région. J'ai ainsi participé activement pour l'Aquitaine à la mise en œuvre des processus ERDF. J'ai, entre autres, créé, animé, paramétré et déployé les cellules en charge des Pertes Non Techniques (PNT /fraudes) avec leur outil informatique, tout en harmonisant cela à la maille Aquitaine et Midi-Pyrénées. J'ai exercé par la suite mes premières responsabilités managériales significatives, comme adjointe au sein de l'Agence Entreprises et Recouvrements d'EDF Systèmes Energétiques Insulaires Corse. Durant 5 ans, avec bonheur, j'ai managé les équipes de techniciens PNT et ceux de l'Agence Comptages & Mesures, via la gestion des comptages et des interventions techniques clientèles des Tarifs Jaune et Vert (Haut de portefeuille, c'est à dire les professionnels, industriels et collectivités territoriales). Nous avons alors préparé le territoire Corse aux nouvelles technologies, en actualisant entre autres ce parc de gros comptages électromécaniques de haut de portefeuille, avec des tout nouveaux compteurs PME/PMI "communicants", dès 2013. J'ai ensuite occupé un poste de chef de pôle au Centre de Compétences "Patrimoine Fiscalité Assurances", dédié à la valorisation du patrimoine des Centrales hydrauliques du sud-ouest et travaillé à leur fiscalisation, ainsi que quelques autres ouvrages thermiques et nucléaires.

Aujourd'hui, j'occupe un poste de chef de projet confirmé, avec comme mission la mise en place de SharePoint. L'entreprise court enfin derrière sa digitalisation et j'ai ce sentiment de l'avoir attendue ...

Oser tout recommencer

Conclusion

Ne cherchez plus ce dispositif de formation PROCADRE à EDF, il était quasi mort-né. Nous savions déjà son arrêt programmé, dès la 3^{ème} promotion que j'ai intégrée. Il était pourtant issu de farouches combats qu'avaient menés nos prédécesseurs de la PO, pour une reconnaissance hors de l'entreprise de nos niveaux d'études. Le dispositif PROCADRE est donc celui qui a certainement permis de tourner une page, presque silencieusement, sur une épopée de la formation continue professionnelle dans l'histoire d'EDF. Pourtant, il persiste au travers des agents une résistance pour ne pas exactement clore ce chapitre de la formation.

J'ai croisé dans mes premiers mois de formation la dernière Promotion Ouvrière Technique. Ils étaient 7 agents à incarner ces valeurs humanistes qui nous unissent dans la formation. elles méritaient d'être transmises au travers de certaines coutumes, règles et rites, parfois des plus secrets, mais aussi des plus plaisants et chaleureux. Nous pensons, entre autres, à celui de la transmission de l'association des amis de la formation ouvrière d'EDF GDF « APOGEE ». La formation, c'est des rencontres, des ouvertures, des changements dans sa vie et de soi, mais aussi des à-côtés que l'on ne soupçonne pas quand on se lance dans l'aventure de la formation à l'âge adulte.

Quoi de plus normal alors, que de vouloir garder des traces de ce patrimoine, préserver et transmettre surtout ces valeurs dans un monde où l'individualisme et le mercantilisme prévalent. Me voici à écrire ce témoignage pour donner l'envie du tout possible, de la seconde chance et les ouvertures données par la formation continue professionnelle.

Qu'importe d'où nous partons ni quand, l'aventure est toujours là et au diable l'adversité des éléments. Il faut oser prendre sa chance et parfois sans en connaître les véritables motivations. Le cheminement de notre transformation nous les révélera...

Les difficultés des matières s'effacent, avec un peu d'effort et de la rigueur, pour finalement laisser le souvenir du plaisir que nous ressentons à découvrir et apprendre de nouvelles compétences. J'ai fait mienne cette citation :

« La capacité d'apprendre est un don - La faculté d'apprendre est un talent - La volonté d'apprendre est un choix » (Frank Herbert)

Mais enfin, si j'avais quelques conseils à donner: quand nous sommes jeunes, parfois nous n'avons pas encore décidé de ce que nous voudrions faire, d'être dans notre vie. La formation est un moyen de réalisation. Aussi, je m'adresse à tous ces jeunes et plus particulièrement ces jeunes femmes, à défaut de n'avoir pas décidé encore d'un plan de carrière, ne vous laissez pas enfermer dans ceux que l'on décide pour vous. On essaiera très souvent de vous y pousser de toute façon. Oser la voie de l'excellence et surtout celle que vous dicte votre cœur, malgré les opinions.

J'insiste pour vous mesdames. Devenez un ingénieur, un docteur, un boxeur.... Il sera alors temps et plus facile ensuite de faire une école de management, si vous le choisissez, car l'inverse est beaucoup moins vrai pour vous. De toute façon, même « accompagnée d'un collègue masculin moins expérimenté, c'est quand même à lui qu'on s'adressera toujours en premier ». Alors, osez vous imposer dans ce monde du digital naissant ! Il y a là quelques places stratégiques à prendre que les hommes se réservent déjà...

Quand aux moins jeunes, j'ai aujourd'hui 45 ans et je me demande si je ne vais pas recommencer... car il ne me faudrait pas oublier comment vivre :

“Vis comme si tu devais mourir demain. Apprends comme si tu devais vivre toujours” (Gandhi)

Laurence Pinet

Les objectifs et moyens de la formation évoluent, pas les bonnes pratiques de gestion des ressources humaines.

Parcours

Formations

1990-1992 : préparation du concours de la PO (Promotion Ouvrière, école des cadres EDF-GDF), par correspondance

1992-1996 : Promotion Ouvrière administrative

2009 : VAE. Diplôme obtenu : Master en management

2012 : utilisation du CIF et du DIF pour un bilan de compétences

2008-2012 : mission de maîtrise d'ouvrage de formation pour créer des formations dédiées aux interlocuteurs privilégiés des communes

La PO

Je suis entrée dans les IEG (Industries Électrique et Gazière) en 1987 comme releveur de compteurs, avec un bac littéraire en poche.

Au bout de deux ans, j'ai commencé à présenter ma candidature sur des postes correspondant plus à mon profil. C'est alors que je me suis rendue compte qu'un déroulement de carrière classique serait trop long à mon goût. J'ai eu la chance d'avoir un chef d'agence avec qui échanger sur mes souhaits d'évolution. Il m'a posé la question suivante : "Où souhaitez-vous être en fin de carrière ?". Je lui ai répondu, avec un peu de défi, "A votre niveau." Il m'a alors répondu "Dans ce cas, faites la Promotion Ouvrière". C'était le seul moyen d'arriver au collègue cadre, alors que j'étais à l'époque au plus bas de l'échelle.

Quand on est jeune, on ose tout et c'est sans ressentir de contraintes que j'ai entamé le long parcours de la PO. Cela a commencé, après avoir constitué un dossier d'inscription, en décembre 1989 avec le test d'orientation. Ce test avait pour but de nous orienter avant de passer le concours : en fonction des résultats, on pouvait passer le concours sans préparation et cela allait jusqu'à 3 ans de remise à niveau par correspondance. Ayant choisi la filière administrative, le test consistait en une épreuve sur table, comme au Bac, sur le français, les mathématiques, l'histoire et la géographie. Je me suis retrouvée à La Plaine Saint Denis, avec près de 200 candidats venant de plusieurs régions de France. D'autres tests étaient organisés dans le même temps dans d'autres régions. Le test durait deux jours. A l'ouverture, nous avons eu droit à un petit discours de bienvenue, vantant notre courage à nous engager dans cette démarche dans laquelle, parmi tous les présents, seul 1 sur 50 arriverait au bout. C'est encourageant, non ?

En recevant les résultats du test, je fus un peu déçue : je devais préparer le concours en deux ans. Je pensais faire mieux, ayant déjà un Bac et à peine trois ans d'ancienneté. Mais j'ai décidé de poursuivre. C'est ainsi que de septembre 1990 à mai 1992, j'ai suivi les cours par correspondance. Ils portaient sur les mêmes matières qu'aux test et concours. Dans chaque matière, il fallait rendre huit devoirs sur la période scolaire. En septembre, ma boîte aux lettres était submergée par les colis : livres, devoirs, copies et autres supports arrivaient tous en même temps. Maintenant, je réalise quel challenge c'était ! Fournir un travail personnel, sans aide, tout en travaillant la journée, en respectant les délais : il fallait être plus que motivée. Et encore, je n'avais pas d'enfants. Alors que certains se lançaient en étant plus âgés et avec une famille.

Heureusement, il y avait les stages de regroupements à Bort les Orgues en Corrèze. Nous étions rassemblés en petits groupes, tous au même niveau de progression dans la préparation. Nous passions ainsi une semaine à l'automne et une au printemps à travailler nos cours avec des professeurs de l'Education Nationale ou des universités. C'est ainsi que j'ai créé des liens d'amitié avec quatre d'entre eux. Les deux années ont passé assez vite et en juin 1992 vint le concours dans le gymnase du site de formation des Mureaux, là où se passait la formation. Le concours durait deux jours, toujours sur les mêmes matières et sous forme de devoir sur table. Nous occupions tout l'espace car le concours concernait aussi la filière technique. Nous étions environ 250, dont quatre-vingt pour la filière administrative. Il y avait 10 places à prendre dans ma filière, 20 pour les futurs ingénieurs. Je me rappelle qu'il faisait chaud et que mon regard était attiré par la forêt qui entoure le centre de formation. Cela m'a motivée encore plus pour rejoindre les promus précédents.

Il a fallu attendre une dizaine de jours avant d'avoir les résultats de l'écrit : j'étais 3e ! Et mes quatre compères étaient aussi en finale, du jamais vu pour un groupe de préparation. Il restait peu de temps pour préparer l'oral. Cela durait une journée et nous devions rencontrer trois jurys sur une épreuve de français, une de droit et une sur notre parcours professionnel et nos motivations. C'est là que je dois remercier mon chef d'agence qui m'avait lancé ce défi en 1989. Sans lui je n'aurais jamais tenté la Promotion Ouvrière, je n'en aurais peut-être même jamais entendu parler. Il a mis tous les moyens à ma disposition pour que je puisse réussir, y

compris l'appui des deux jeunes cadres de l'agence qui pouvaient m'aider pour les devoirs maison et jusqu'à son épouse qui a été mise à contribution pour m'aider à préparer l'épreuve orale de droit ! Je ne pense pas que l'on puisse retrouver cela désormais : un manager totalement impliqué dans la réussite d'une jeune pousse. Il n'a pas été déçu puisqu'à l'issue des épreuves orales, je suis arrivée 4e du concours. J'avais mon billet d'entrée pour la rentrée de septembre 1992. Trois de mes amis étaient également retenus, le quatrième réussira le concours l'année suivante.

C'est ainsi que j'ai intégré l'école des cadres d'EDF et Gaz de France. Cette formation donnant accès au collège cadres à des agents ayant au maximum un bac existait déjà avant la création d'EDF. Elle a pris fin en 2000, puisque les "cadres maison" n'intéressaient plus les recruteurs et que de moins en moins de candidats se présentaient. Et pourtant, ce dispositif exceptionnel amenait, chaque année, une trentaine d'agents motivés à se dépasser pour reprendre des études de haut niveau et à mener une vie à part, décalée puisque l'on nous mettait vraiment dans les mêmes conditions que les étudiants de grandes écoles ou d'université. Nos professeurs venaient d'ailleurs de HEC, de Polytechnique ou de Dauphine, entre autres. Avec les deux premières années consacrées aux études pures et dures : droit, finances, comptabilité, sciences sociales, management et j'en oublie. Puis les deux dernières années plus orientées vers nos entreprises avec des stages et des mémoires d'études se passant à EDF ou Gaz de France. Sans oublier les bons côtés de la vie d'étudiant : le sport universitaire du jeudi après-midi, les fêtes et toutes les activités sportives et culturelles que l'association des élèves nous proposait. Un vrai bain de jouvence pour nous tous. J'ai adoré cette période : j'ai eu la chance de pouvoir reprendre des études alors que j'en avait vraiment envie, dans un environnement privilégié et en restant salariée de mon entreprise.

Cette année, cela fait 20 ans que j'en suis sortie et je suis toujours en contact avec mes quatre compères et d'autres amis de ma promotion.

Aujourd'hui, lorsque je parle de la PO, mes collègues me regardent comme si j'avais surmonté des épreuves himalayennes, alors que pour moi, j'ai répondu à mon envie de reprendre des études et je me suis donnée les moyens d'y arriver. Il n'y a qu'une chose qui puisse rendre un rêve impossible
, c'est la peur d'échouer. (Paulo Coelho, <http://citation-celebre.leparisien.fr/citations/12188>)

La VAE

Pourquoi faire une VAE (Validation des Acquis de l'Expérience) même si cela n'amène rien d'un point de vue reclassement ou progression de salaire ? J'ai eu la chance de faire une VAE collective avec des amis issus de la Promotion Ouvrière comme moi, alors je pourrais dire que c'était pour le plaisir de reprendre des études avec eux. Mais c'était surtout pour trouver l'équivalence reconnue de mes quatre années d'études à l'école des cadres d'EDF - Gaz de France et de mon expérience professionnelle.

En 2008, un ami me demande si je suis partante pour cette nouvelle aventure, sur un dispositif totalement expérimental créé pour nous en partenariat avec l'ESCEM Tours-Poitiers. Ayant alors un peu plus de temps libre car mes filles allaient à l'école et que je venais de quitter un poste de management pour un poste en fonctions centrales, j'ai accepté très rapidement.

Il a fallu au préalable monter un dossier auprès de l'ESCEM, mais aussi auprès de ma direction des ressources humaines afin de faire financer cette VAE par l'AGECIF et utiliser mon DIF (Droit Individuel à la Formation), ainsi qu'un CIF (Congé Individuel de Formation) afin d'optimiser les différents droits auxquels je pouvais souscrire. C'est peut-être ce qui est compliqué dans une VAE : après avoir trouvé la formation que vous allez valider dans le maquis des formations proposées et choisi l'établissement ou l'organisme ouvert à votre démarche, il faut trouver les informations sur les dispositifs de financement et les droits qui vous sont ouverts, afin de réduire vos frais et optimiser au mieux toutes les solutions existantes, car certaines sont plafonnées en heures ou ne sont pas ouvertes à tous. Il faut également prendre en compte les délais d'instruction des demandes afin de ne pas rater le coche avec l'école. Le mieux est de se faire aider par quelqu'un travaillant dans les ressources humaines.

Merci aux collègues du site de formation des Mureaux qui avaient gardé les fiches pédagogiques de nos cours et stages : elles nous ont servi à valider notre cursus par comparaison avec les contenus de la formation que nous avons choisie : le Master en management. Elles ont également permis à l'équipe VAE de l'ESCEM de préparer les axes sur lesquels travailler. Nous étions cinq engagés dans la démarche. Elle a duré six mois, avec trois regroupements de trois jours à l'ESCEM pour nous aider à définir notre projet et surtout pour préparer notre mémoire final, conditionnant notre diplôme.

En effet, à l'étude de nos parcours et puisque c'était une VAE collective et expérimentale, nous devions, pour valider nos acquis, réaliser un mémoire sur un thème marquant de notre expérience professionnelle et le présenter devant un jury composé de professeurs de l'ESCEM. Mon choix s'est porté sur la gestion de crise, dont j'avais eu une expérience marquante lors des tempêtes de 1999, puisque j'étais en cellule de crise-communication pour EDF dans les Yvelines.

Le travail sur le mémoire a nécessité beaucoup de travaux de recherche à la maison et à la bibliothèque de l'ESCEM. Ayant également ma vie professionnelle et familiale à gérer, j'ai sacrifié quelques soirées à la rédaction du document. Et jusque tard dans la nuit à l'arrivée de l'échéance de remise du rapport. Heureusement, les regroupements à Tours étaient l'occasion de bons moments entre nous et avec les professeurs, que ce soit lors des périodes de travail ou autour d'une bonne table !

L'examen oral a eu lieu en juin 2009. Cela consistait en une présentation de notre mémoire d'une heure, suivie d'un échange de 30 minutes avec le jury. Je ne suis pas sûre d'avoir brillé par mon éloquence, mais les examinateurs ont fait preuve de bienveillance au vu du travail fourni par chacun et par le fait que nous n'étions pas des étudiants ordinaires mais des vétérans déjà bien pris par leur métier respectif. L'annonce des résultats dès la fin de la journée fut une vraie délivrance : je n'avais pas travaillé pour rien.

Tous les cinq, nous avons obtenu notre diplôme "Master II de management" et assisté à la

Décrocher son diplôme durant la vie professionnelle

remise des diplômes “à l’américaine” en même temps que les autres lauréats de l’ESCEM fin 2009. Ceci ne nous a rien amené sur notre fiche de paie, mais maintenant nous pouvons dire que nous avons un Master, ce qui parle beaucoup plus aux recruteurs que la Promotion Ouvrière.

Il ne faut donc pas hésiter à faire valider ses acquis de l’expérience lorsque l’envie ou l’occasion se présente. Ne serait-ce que pour avoir la satisfaction personnelle d’avoir “son” diplôme.

Le Bilan de compétences

Voici probablement mon expérience la plus décevante de la formation professionnelle. J'ai fait ce bilan alors que j'étais à mi-carrière et en plein doute quant à mes qualités et compétences professionnelles. J'attendais donc beaucoup de ce bilan afin de pouvoir me ré-orienter professionnellement et savoir si les choix que j'envisageais étaient les bons.

J'ai bien sûr demandé la validation de ma hiérarchie afin de faire financer ce bilan de compétences.

Ce bilan s'est décomposé en six rendez-vous avec un consultant psychologue. Ces rendez-vous alternaient phase de tests pour affiner mon profil, mes souhaits professionnels, mes qualités et points d'amélioration et des moments d'entretien avec le consultant pour commenter les résultats, affiner le projet professionnel et étudier les suites à donner. A la fin, j'ai obtenu un rapport de 12 pages faisant un bon résumé de ces échanges, de mes souhaits et des actions que j'envisageais de mener pour l'avenir.

Toutefois, ce bilan m'a paru manquer de certains éléments :

- j'avais déjà une idée de ce que je souhaitais faire, mais le consultant n'a pas cherché à ouvrir vers d'autres voies
- il n'y a aucun relais du centre de bilan de compétences vers la Direction des ressources humaines de mon employeur. Ce bilan pourrait servir pour alimenter un vivier de compétences au sein de l'entreprise
- les tests relevaient de l'auto-évaluation. Est-on vraiment objectif et n'a-t-on pas tendance à se sous-évaluer ?
- le bilan est souvent un copier-coller des résultats des tests.

Le bilan m'a confortée dans mon choix d'orientation... Mais celui-ci n'a jamais abouti, car pour cela il aurait fallu que je sois accompagnée par ma hiérarchie. Le principe de réalité a été plus fort que mon projet professionnel. Je pense que ma déception par rapport au bilan de compétences vient du fait que j'en attendais beaucoup, notamment pour accompagner mon changement d'orientation, mais que ce bilan ne peut pas tout faire. Il faut aussi que l'entreprise soit ouverte à ces changements d'emploi.

Toutefois, je recommande à ceux qui le souhaiteraient de faire un bilan de compétences car c'est un bon moyen de consacrer un temps d'observation sur son emploi, sa carrière, les compétences que l'on a pu développer dans des activités externes à l'entreprise et de valoriser tout cela. D'autres collègues sont ravis de leur bilan, alors il faut oser se lancer et surtout bien se renseigner sur le cabinet qui réalisera le bilan.

Mireille Landrot

“La victoire sur soi est la plus grande des victoires”.
Platon

Parcours

En 2008, à la naissance de notre 3e enfant, j'ai pris un congé parental de 3 ans et ai suivi sur cette période une licence en histoire à l'université Paris Ouest Nanterre la Défense.

Cette licence à distance s'inscrit dans le dispositif COMETE de la fac de Nanterre, qui permet à des étudiants, sur plusieurs disciplines, de suivre des études à distance.

J'ai suivi cette licence pendant 3 années scolaires (2008/2009 2009/2010 2010/2011), puis, à la rentrée 2011 j'ai repris mon travail à la Division Combustible Nucléaire, au sein de l'ex DPI, et ai alors poursuivi en master d'histoire à Nanterre, toujours à distance.

Pourquoi avoir accepté d'écrire sur LICO ?

L'exercice est difficile. Exercice de se livrer, de raconter une partie de son chemin, de l'exposer.

Pourquoi alors se raconter ? Le plus simple aurait été de refuser, d'argumenter le manque de temps, le peu d'intérêt que ma petite histoire représente ,ou alors laisser filer le temps, jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour envoyer mon papier.

Néanmoins, plusieurs éléments m'ont retenue jusqu'à ce projet LICO:

D'abord, on croit souvent qu'on est tout seul à ne pas se contenter de la vie métrou boulot dodo, on regrette cette routine, et puis on s'y complaît. Jusqu'à entendre, parfois par hasard, que quelqu'un a suivi ou souhaiterait suivre un chemin alternatif au travers d'une formation. Alors on se dit que c'est peut-être une occasion de montrer qu'il est possible de s'éloigner d'une vie professionnelle très cadrée, après une formation initiale classique, pour aller vers la formation-plaisir, certes chronophage mais choisie. LICO, c'est l'opportunité de découvrir la diversité de parcours différents, qui sont autant de choix de vie. C'était peut-être là l'occasion de traverser la crainte de l'orgueil de se montrer, et de prouver qu'il est possible de franchir le pas.

La deuxième motivation de ma contribution, est tout simplement la juste reconnaissance de donner un peu de ce que j'ai reçu. Lorsque j'ai commencé, en parallèle à mon "vrai travail" d'ingénieur, à travailler sur mon mémoire de Master 1 en histoire contemporaine, dont j'expliquerai le cheminement, je me suis trouvée dans le désert bien familier des historiens convaincus de détenir un sujet inexploré (donc une pépite!), mais ... sans matière première, car je ne disposais d'aucune source . Ce désert s'accompagne d'une grande solitude, car je n'avais pas de pairs (l'histoire de la formation est un sujet très peu étudié en histoire) et beaucoup de mes amis ne comprenaient pas que je me lance dans une telle entreprise.

Alors, l'association Amicale Energies m'a accueillie très favorablement dans mes recherches, et m'a aidée à nouer les premiers contacts qui m'ont été indispensables dans ma recherche. Mon caractère me pousse à rendre un peu de ce que j'ai reçu. C'est donc un juste retour que de contribuer à un tel projet.

Si quelques-unes des histoires racontées dans ce livre numérique LICO peuvent donner à penser, ne serait-ce que pour une seule personne, que dans la vie on a le choix, on a le droit de choisir un chemin parfois alternatif, alors ce projet sera une vraie réussite.

Je suis en tout cas très heureuse d'y apporter ma modeste contribution en y déposant mon "histoire".

Un parcours très classique

Comme la très grande majorité d'entre nous, j'ai suivi un parcours relativement classique. Au secondaire, des prédispositions sur des matières scientifiques m'ont naturellement conduite vers un bac scientifique, puis une prépa scientifique et une école d'ingénieurs. Ces études très intéressantes m'ont appris à structurer ma pensée, mes idées, à les construire et à les ordonner.

Par ailleurs, j'ai toujours eu la passion de la lecture et de la culture. Comme beaucoup, j'ai un temps caressé le rêve de faire Sciences-po, mais les études scientifiques me paraissaient ... finalement plus simples.

Quelques mois au service commercial d'une entreprise de travaux publics m'ont convaincue que là n'était pas ma voie et, dès que j'ai pu, j'ai démissionné pour entrer en 1998 à EDF, à l'Unité Technique Opérationnelle, alors basée à Noisy-le-Grand. Cette unité d'ingénierie assiste l'ensemble du parc nucléaire dans sa gestion des arrêts de tranche, et une de ses grandes missions est la commande, le suivi et la fourniture des plus grosses pièces de rechange du parc nucléaire.

Pendant cinq ans, j'y ai géré le parc de transformateurs Principaux (TP), transformateurs de soutirage (TS) et Transformateurs Auxiliaires (TA). À titre d'exemple, un transformateur principal permet d'élever la tension de 20 000 V fournie par l'alternateur à une tension de 400 000 V qui sera distribuée sur le réseau électrique.

Ces cinq années ont été passionnantes, car elles correspondaient à une période de gros enjeux sur ce matériel. En effet, une partie de ces transformateurs explosait alors de façon aléatoire, il s'agissait d'en connaître la cause et de remplacer au plus vite ce gros matériel indispensable à la fourniture d'électricité sur le réseau.

Après ces cinq années, qui auront vu la naissance de nos deux premières filles, Eloïse, née en 2001, et Andréa, née en 2003, je suis arrivée à la Division Combustible Nucléaire, basée à St Denis. Cette Unité contractualise et met en oeuvre les contrats d'achat d'assemblages de combustible nucléaire destinés à l'ensemble des réacteurs français, d'enrichissement d'uranium, de retraitement des déchets nucléaires à la Hague. Elle gère aussi les opérations de livraison et d'évacuation de combustibles à destination ou en provenance des centrales.

De 2003 à 2008, j'y ai exercé plusieurs fonctions techniques successives: le pilotage du projet de diversification des fournitures de combustible, incluant Westinghouse, sur un marché jusqu'alors complètement occupé par Areva. Il s'agissait de faciliter l'introduction de Westinghouse sur les sites et de les préparer à l'arrivée de ce combustible un peu différent. Ensuite, j'ai pu gérer les interventions de vérification du comportement en réacteur de l'ensemble des combustibles de fournitures Westinghouse et Areva. Ces deux postes passionnants de gestion de projet et de gestion en temps réel des opérations de maintenance des combustibles sur site m'ont permis de faire la rencontre de personnes rares et m'ont menée d'une manière très naturelle jusqu'au milieu de l'année 2008.

Là est la fin de ce parcours somme toute assez classique...

Labor omnia vincit improbus

Mon mari, qui travaillait alors en salle de marché à la Société Générale, a eu l'opportunité de contribuer à monter une filiale Asset Management à Singapour. Après bien des hésitations et un séjour tout frais payé par la Société Générale sur cette jolie petite île d'Asie qui avait achevé de nous convaincre, nous avons décidé d'accepter de partir tous les quatre au bout du monde pendant trois années.

J'ai alors signifié à la Division Combustible Nucléaire mon souhait de partir en congé parental pendant ces trois années. En scientifiques que nous sommes, nous avons tout planifié, jusqu'à la préparation de la naissance de notre troisième fille dans une clinique de Singapour et la réservation de l'école française pour nos deux aînées.

Nous préparions tranquillement ce départ, convaincus d'avoir à vivre là une grande aventure.

Puis, au printemps 2008, catastrophe. L'affaire Kerviel est venue déchirer tout ce beau projet. Du jour au lendemain, la Société Générale a stoppé tous les projets à l'étranger, et le nôtre évidemment aussi.

Je me suis retrouvée alors dans une position très instable, sans véritable poste, puisque j'avais signifié mon départ à mes supérieurs hiérarchiques qui avaient déjà un remplaçant. Celui-ci venait de la centrale de Paluel, y avait vendu sa maison pour s'installer en région parisienne. Il nous a fallu rapidement faire le deuil de cette aventure excitante au bout du monde.

C'est alors que j'ai commencé à mûrir le projet de partir effectivement pendant 3 ans, de quitter ma vie professionnelle dense, à laquelle je consacrais beaucoup de temps et d'énergie, pour me donner la possibilité de vivre une autre aventure, différente. Ce coup du sort était peut-être une occasion à saisir pour passer davantage de temps avec les enfants, pour calmer un peu cette vie frénétique, ces déplacements fréquents, ce temps toujours compté. Mais j'appréhendais l'idée de rester à la maison, les journées entièrement occupées à la gestion de la maison et des enfants et je savais, connaissant mon hyperactivité, que j'aurais du mal à supporter cette routine.

Après quelques recherches, j'ai trouvé que l'université Paris X de Nanterre était structurée pour enseigner des cours en licence à distance, dans plusieurs disciplines. Le principe est que les cours dispensés en amphi sont entièrement rédigés (une centaine de pages par cours); la bibliographie y est indiquée, et les étudiants travaillent seuls. A la fin de l'année scolaire, les étudiants à distance passent exactement les mêmes examens que ceux "en présentiel". Cette filière à distance, appelée COMETE (<http://service-comete.u-paris10.fr/>) est destinée aux adultes qui ne peuvent se déplacer régulièrement pour des cours en amphi (adultes actifs, en souhait de reconversion professionnelle, mais qui ne peuvent stopper leur activité pour étudier, mères au foyer qui souhaitent occuper leur temps, retraités, détenus, handicapés, ou étudiants de province qui ne peuvent supporter le coût d'un logement en région parisienne).

J'ai alors saisi cette occasion, une opportunité unique, qui me permettait de concilier à la fois une vie familiale plus proche de nos deux filles et de celle à naître et une ouverture vers les sciences humaines, que je désirais depuis longtemps sans jamais m'en donner la possibilité. Je me suis donc inscrite en licence d'histoire à distance, en première année, au même titre que si j'étais une bachelière récemment diplômée. Je pensais que cette année serait simple, ayant toujours eu le préjugé que les universitaires travaillaient peu, et que le niveau était peu exigeant. Grand mal m'en a pris. J'ai découvert à cette occasion que le niveau était, du moins à Nanterre, non seulement très élevé, mais que les études d'histoire étaient aussi exigeantes que passionnantes. En première année, c'est une quinzaine de matières qu'il nous fallait passer, chacune requérant la lecture de trois ou quatre livres. Ces études ne pouvaient donc être réussies qu'en y consacrant l'équivalent d'un plein temps.

Cette année 2008, cette fameuse année 2008, a décidément été l'année de transition. Au début de la grossesse, un banal incident m'a causé une hernie discale, somme toute assez classique. Mais étant enceinte, je n'ai pu, ni n'ai voulu, prendre de médicament qui m'aurait permis de soulager ma douleur. Progressivement, la mobilité a commencé à être freinée, je

marchais doucement, puis avec une canne, puis plus du tout. La douleur extrême causée par une très forte sciatique, a fini par me contraindre à rester allongée du matin jusqu'au soir, et du soir jusqu'au matin. J'ai voulu tenir bon, j'ai voulu endurer, je ne supportais pas l'idée de prendre un médicament dont on aurait peut-être trouvé, des dizaines d'années après, qu'il était néfaste pour l'enfant à naître. J'ai donc passé les derniers mois de la grossesse allongée, me tordant de douleur, mais convaincue que mon choix était le bon. La naissance de notre troisième fille Anouk, en novembre 2008, n'a pas réduit la douleur très forte, absolument insupportable, d'une sciatique très enflammée, jusqu'à me conduire dans une situation de dépendance totale.

J'ai vécu ainsi plusieurs mois, dans un cocon, au lit avec mon bébé à côté de moi, en autarcie totale. Nous vivions ainsi collées l'une à l'autre, moi qui étudiais, allongée, des matières aussi diverses que la démocratie athénienne au VI^{ème} siècle, la vie d'Alexandre le Grand, la question de la transmission de la mémoire des victimes de la Shoah, les problématiques de succession de Mahommed etc... et Anouk qui me regardait, souriait, puis s'endormait.

La dégradation de mon état a conduit, après un épisode sous morphine, à une opération d'urgence qui a précédé une longue convalescence. Malgré ces aléas de santé, je m'étais fixé 3 objectifs: travailler chaque jour et de pas éteindre la lumière tant que le programme de la journée n'était pas atteint; ne passer aucune des 15 matières au rattrapage, et ... avoir au moins la mention Bien chaque année. J'ai jeté dans ces trois années d'études une énergie, une persévérance, dont j'étais loin de me croire capable. Finalement, j'ai fait mienne cette citation de Virgile: "labor omnia vincit improbus" : le travail acharné vient à bout de tout.

Pourquoi un "travail acharné"? C'est qu'après des études scientifiques et presque 20 ans de travail d'ingénieur, il est assez difficile, à 40 ans, de se remettre à acheter une trousse, des feuilles de classeur, et un stylo plume ... Il s'est alors agit d'étudier des textes complexes, apprendre par coeur, rédiger des dissertations de 4 heures, se concentrer plusieurs heures consécutives sans "pause à la machine à café". Puis passer des oraux devant un jury bien plus jeune que moi, argumenter, justifier, construire une masse littéraire assez fournie et acquérir, en peu de temps, une culture générale assez vaste par des lectures très nombreuses et de plus en plus exigeantes. C'est une toute autre structuration de sa pensée, et une refonte totale des méthodes de travail, c'est apprendre à réorganiser la réflexion, synthétiser, et se concentrer pour travailler très efficacement.

Au final, malgré bien des sacrifices et tout en gérant les 3 enfants auprès de mon époux, j'ai pu remplir tous les objectifs que je m'étais fixés. J'ai donc achevé en 3 ans ma licence d'histoire assez brillamment.

Cette expérience, une expérience "ini-sciatique", a bouleversé mes priorités de vie en recentrant l'énergie sur la famille (et les études!), m'a donné une confiance incroyable dans mes capacités à sortir "des sentiers battus" et mis en évidence l'importance absolue de se réaliser.

Cette maladie, somme toute assez banale, mais qui m'a menée à de grandes extrémités, m'a permis aussi de rencontrer quelques personnes sans qui tout aurait été différent. En particulier, j'ai été bien suivie en rééducation par une kinésithérapeute, qui m'a convaincue que les chemins ne sont pas toujours tout tracés, et qu'il ne tient qu'à nous de "pousser les murs".

Le master .. malgré la reprise du travail

En septembre 2011, à la fin de mes 3 ans de congé parental et la licence en poche, me voici prête à retourner à la Division Combustible Nucléaire. Quelques mois avant la reprise, je me suis alors fait interpellé par le responsable des licences Comète à Paris X, qui attire mon attention sur le fait que la formation peut se poursuivre à distance, en Master. Ses arguments se veulent convaincants: il n'y a aucune limite dans le nombre d'années pour l'obtention du diplôme, certains étudiants ont fait leurs 2 ans de master en 10 ans, ce serait dommage de ne pas poursuivre etc..

Après quelques hésitations et un conseil de famille, me voici donc à m'inscrire, en parallèle à ma reprise du travail, en Master1 d'histoire contemporaine, toujours en Enseignement à distance, à Paris X.

Le rythme est alors très soutenu, car je ne peux désormais consacrer aux études qu'une ou deux heures chaque soir, après le travail. Les matières sont presque aussi nombreuses qu'en licence, mais plus exigeantes encore. Il nous faut aussi faire du latin, et (c'est la nouveauté du master), rédiger un mémoire de recherche.

Ne pouvant y consacrer que 4 à 5 fois moins de temps qu'auparavant, l'étude avance lentement: je ne peux passer que 2 à 3 examens par année et, très lentement, une à une, j'étudie puis passe l'examen de chacune des matières. Il ne s'agit plus du tout d'apprendre par cœur chaque matière, qui comporte certes un cours, mais requiert un vrai travail de recherche bibliographique, d'analyse et d'intercomparaison et aussi la lecture d'une dizaine de livres (soit plus de 100 !), de mise en perspective universitaire, puis de rédaction structurée et minutieuse. Il m'a au total fallu 5 années pour parvenir à passer toutes les matières du M1 et rédiger le fameux mémoire de Master.

Cette formation en master m'a par ailleurs conduite à une autre aventure passionnante: le mémoire.

La grande difficulté du mémoire est de trouver un "bon sujet". Soit le directeur de recherche impose un sujet, soit on soumet pour approbation un sujet de son choix. J'ai choisi cette 2e solution, car je souhaitais trouver un thème qui puisse permettre de relier mes deux "métiers": ingénieur à EDF et étudiante en histoire. Je me suis alors souvenue des anciens collègues, proches de la retraite, qui m'ont beaucoup entourée lors de mon embauche à EDF en 1998. Ils avaient, pour beaucoup d'entre eux, suivi la formation interne des écoles de métiers créées par EDF. Mon choix s'est donc porté sur l'histoire de l'école de Gurcy-le-Châtel, qui a formé plus de 30 000 agents EDF aux métiers de la distribution, de 1941 (avant la Nationalisation !) jusqu'au milieu des années 1990. Le sujet a été accepté immédiatement, car le domaine de la formation professionnelle est un "désert historique", très peu exploité par les chercheurs.

J'étais convaincue de tenir là un très bon sujet, mais n'avais aucune source, aucun document sur lequel m'appuyer. Puis, par tâtonnement, et grâce à l'AAE, j'ai pu commencer à rencontrer un ancien élève, qui m'a introduite dans le réseau, a fait connaître mon désir de remonter l'histoire de l'école de Gurcy. Ce travail long et patient était si long et minutieux qu'il s'est parfois trouvé proche de l'enquête policière. Untel m'écrivait des lettres de ses souvenirs, appelait un copain qui prenait contact avec moi, qui me donnait les coordonnées d'un autre camarade de promo qui conservait objets ou documents dans sa cave etc.. La Fondation EDF, aussi, m'a beaucoup aidée en mettant à ma disposition sa bibliothèque et son savoir-faire en termes de conduction de recherches. Les Archives EDF, situées à Blois, m'ont aidée à défricher de vieilles lettres jaunies par le temps, annotées à la main et datant de 1941 ou 1942.. Cette exploration des archives, très excitante, est très émouvante lorsqu'on touche ainsi des sources de 1940 ou 1941. La conférence que j'ai pu donner à l'invitation de l'AAE en avril 2016 a encore accru le réseau de contacts et d'accès aux sources.

Après deux années de patient travail de collecte d'information, en parallèle à ma "vraie" vie professionnelle, je me suis trouvée à la tête de plusieurs centaines de documents, objets, photographies, qui peu à peu m'ont éclairée sur la genèse de la fameuse école.

J'ai donc rédigé mon mémoire de Master1, puis l'ai soutenu devant jury en juin 2016. Le résultat, à la hauteur de la rigueur du travail (17/20, mention Très bien), m'a rendue très fière, non seulement du chemin parcouru, mais aussi de porter haut la fierté de ces agents qui ont construit, pendant et après guerre, l'électrification du pays. Les témoignages d'anciens élèves et directeurs, après l'édition du mémoire, sont très émouvants quant à la reconnaissance de la retranscription et de la verbalisation d'épisodes et de souvenirs de l'école, qui restent parmi les plus marquants de leur adolescence.

La formation continue: une expérience de vie

Pour finir, cette formation en licence puis Master 1, sans aucun rapport avec ma formation initiale scientifique, ni avec ma carrière à EDF, s'est révélée une véritable expérience de vie. Avec un peu de volonté et de persévérance, tout est possible, même aller sur des chemins insoupçonnés, pourvu qu'on aie la motivation et la "rage" d'apprendre. L'objectif n'a jamais été une reconversion professionnelle, je n'ai jamais eu envie de devenir professeur d'histoire, ou d'utiliser ces études au profit d'un nouveau métier. La finalité a toujours été, pendant ces 8 ans, d'apprendre "pour le plaisir" !

Cette formation professionnelle, alternative à mes études scientifiques initiales, a été d'un enrichissement incroyable: elle m'a conduite à l'humilité, puisqu'après des études d'ingénieur et un parcours professionnel scientifique valorisant, je me retrouvais en première année de licence. Elles ont été aussi l'occasion d'une grande introspection, puisqu'il m'a fallu retrouver le réflexe de l'écriture, de la structure argumentée, de la méthodologie de la dissertation, oublié depuis 20 ans. C'était un vrai plaisir de recevoir mes copies corrigées, avec des annotations en rouge dans la marge, d'attendre frénétiquement les résultats des examens, de me préparer à des oraux... tout en construisant des notes d'études et présentations powerpoint pour mon "vrai" travail.

C'est aussi une belle aventure familiale: toute la famille se réjouissait avec moi de mes bonnes notes, et pestait avec moi contre le professeur, lorsque la note était en dessous de celle que j'estimais mériter. Les enfants ont pu constater que les adultes aussi peuvent avoir la joie et le désir d'apprendre, et que rien n'arrive sans travail, c'est une belle leçon éducative.

En conclusion, j'ai la conviction d'avoir vécu une très belle aventure, un syncrétisme de science "dure" et de science humaine, une expérience de vie. Puissent tous ceux qui s'en sentent le courage se lancer dans une telle aventure, le résultat dépassera de loin leurs espérances.

merci

Ma revanche par Marie-Emilie Douat

Quelle chance de se former dans un groupe soudé par une intense solidarité.

Parcours

Diplôme : Bac Pro Services

Formation : Promotionnelle Exécution à Maîtrise

Ecole : Le site des Mureaux, les enseignants du Greta de St Germain en Laye

Date : 2000 à 2001

Vies passées

1977, je quitte le lycée à la fin de ma seconde Electrotechnique pour foncer dans la vie active. L'année de mes 17 ans, je découvre le monde du travail par un premier emploi d'aide cuisine dans un Foyer de Jeunes Travailleurs. 40 heures hebdomadaires rémunérées 75 francs mensuels, nourrie, logée.

Je me souviens qu'à cette période à l'aube d'élections présidentielles, le PCF promettait alors un SMIC à 1000 francs !

Ce foyer permettait d'accueillir de jeunes travailleurs bien sûr mais aussi des familles de réfugiés du Sud-Est asiatique venues de Thaïlande où elles avaient passé plusieurs mois dans des camps de réfugiés.

17 ans, 75 francs mensuels, 40 heures hebdomadaires, moins de 40 kilos...

1980, je suis embauchée à la mutualité française comme travailleuse familiale d'abord en formation quelques mois à Poitiers puis dans ma ville où j'interviens auprès de familles en difficulté (alcoolisme d'un parent, familles nombreuses, grossesse difficile de la mère de famille, etc.).

1982, l'année de mes 22 ans, victime d'un accident de la voie publique, je subis de multiples interventions chirurgicales. Je suis pendant de longs mois une rééducation fonctionnelle. Cet épisode me laissera malgré tout handicapée.

1985, après une bataille sans merci avec la CPAM pour lever l'interdiction d'un retour à l'emploi, je débute en 1987 une formation professionnelle (mise en place avec le concours de la CO.TO.R.EP) pour un diplôme de secrétaire aide-comptable.

1988, la naissance de mon premier enfant, Noémie. C'est aussi le début d'une nouvelle collaboration avec mon premier employeur (non plus en cuisine mais au service de réfugiés politiques, demandeurs d'asile).

Les familles et adultes que nous recevons sont adressés par l'association de France Terre d'Asile. Ils venaient de tous horizons : Argentine, Pérou, Russie, Bulgarie, Pologne, Côte d'Ivoire, Mauritanie, Nigéria, Sri Lanka, etc.

Mon poste au secrétariat consiste alors à dactylographier les récits des adultes demandeurs d'asile pour la reconnaissance du statut de réfugiés politiques, une fois convoqués par l'Office Français des Personnes Réfugiées et Apatrides (l'OFPRA).

Beaucoup d'horreurs dans ces écrits où la violence humaine n'a d'égal que la détresse des adultes ou de familles entières.

1991, naissance de mon deuxième enfant, Etienne.

Embauche à EDF GDF SERVICES suivie de la formation qualifiante

1992, nouvelle étape. Je postule et suis retenue sur un emploi de standardiste à EDF GDF Services Aveyron Lozère. Je démissionne de fait de mon emploi de secrétaire.

1994, naissance de mon troisième et dernier enfant, Grégoire.

1996, je mute sur un emploi de conseiller clientèle à l'agence clientèle.

2000, je suis sollicitée par ma chef d'agence pour postuler sur un poste d'animateur associé à une formation qualifiante, (une Formation Promotionnelle Maîtrise Associée à un Emploi, FPMAE).

Cette année-là, après avoir été retenue sur ce poste, je débute cette formation qualifiante sur le site des Muraux, dans les Yvelines. Une douzaine de chargés de clientèle comme moi ont été les heureux candidats de cette nouvelle aventure. Nous suivrons donc les cours dispensés par le Greta sur le site-même des Mureaux pour ensuite se présenter aux épreuves du BAC PRO SERVICES.

Ma belle mère se tient la semaine à la disposition des enfants après leur sortie d'école (Noémie a juste 12 ans - Etienne 9 ans - Grégoire 6 ans).

L'entreprise me permet de prendre l'avion tous les lundis matins pour atterrir à Orly. Un taxi me ramène au centre de formation aux Muraux pour y suivre le premier cours de la semaine : l'anglais pour 3 heures durant.

Les douze nouvellement étudiants s'y retrouvent toute la semaine. La plus jeune est âgée de 23 ans, Dominique, le plus ancien Jean doit avoir 46 ans.

J'y apprends donc l'anglais que je n'ai jamais connu à l'école.

Mes pairs et moi-même devons reprendre contact avec les études, les matières telles que les mathématiques, le français, l'histoire et la géographie, etc. Chacun doit s'efforcer d'oublier les échecs scolaires passés pour trouver l'énergie de réussir.

La reprise se révèle plus ou moins aisée. La réalité des études nous apparait soudain difficile à assumer : contrôles des connaissances, prise de conscience de notre programme et de ses échéances, la prise en main de la Validation des Acquis des connaissances Professionnelles (VAP) aujourd'hui appelée VAE (E pour expérience), le travail personnel engagé avec plus ou moins de facilité. Nos âges pèsent sur nous comme une chape qu'il devient difficile de soulever. La mémoire nous fait évidemment défaut, la méthodologie de travail s'avère compliquée à mettre en œuvre, la prise de note et l'attention en cours sont autant de défis à relever au quotidien.

Nous nous apprêtons à passer les épreuves du BAC grâce à la Validation des Acquis Professionnel. Chacun de nous peut ainsi constituer un dossier par emploi occupé afin de nous permettre de valider des épreuves en rapport avec une matière.

Il m'a été possible de constituer deux dossiers.

Le premier pour le poste de secrétaire au sein du service de réfugiés politiques au FJT afin de valider les épreuves de Français pour la rédaction des écrits restitués par les adultes demandeurs d'asile, Mathématiques pour la tenue d'un budget mensuel à destination des familles, Histoire et Géographie ainsi que Economie et Droit par l'accueil des différentes familles venues essentiellement des anciens pays du bloc de l'Est, de l'Amérique latine et de certains pays africains et/ou d'Asie.

Le second dossier sur le métier de chargé de clientèle afin d'y valider les Mathématiques par les redressements de facturation que j'ai été amenée à traiter, le Français par la rédaction de compte-rendu de réunions, l'Economie et le Droit par deux aspects de l'activité en clientèle : les dossiers de surendettement déposés par nos clients auprès de la Banque de France et les constats de fraude mis en œuvre et gérés par la cellule technique sur le terrain.

Nous étions tous mordus en cours. Tous désireux de décrocher ce diplôme que nous n'avions su obtenir par le passé.

Seuls deux membres du groupe (de la région parisienne) ne dormaient pas sur le site : Marcello dont l'épouse attendait un bébé et Jean-P.

Je n'avais jamais travaillé sur les matières telles que les mathématiques, l'anglais, le français, l'histoire ou la géographie jusqu'à 1 h ou 2 h du matin...

Les uns s'étaient donnés pour mission de soutenir les autres et réciproquement.

Avril 2000 - juin 2001 : le BAC comme une obsession.

J'ai passé ces quatorze mois à cohabiter avec les adultes de ma classe ainsi que les "Pro cadres" dont la formation permettait d'aboutir à un poste d'encadrant.

Que de fatigue ! Ces semaines successives se sont enchaînées. Que de plaisirs et de douleurs à travailler les cours. Vingt-trois ans étaient passés après la sortie du lycée, la mémoire et la concentration n'étaient pas aussi vives que par le passé.

J'avais quitté l'école en claquant la porte, trop fragile pour croire en ma capacité à réussir un diplôme sur une filière technique.

Cette formation devenait une revanche sur ce passé ; il n'était plus question d'échouer.

K., professeur de Mathématiques, nous disait "oubliez chacun de vous les professeurs de mathématiques qui ont abusé de leur pouvoir ou de leur savoir. Travaillez cette épreuve en consacrant d'abord du temps sur les points des exercices à capitaliser afin d'obtenir une note honorable".

Les plus sûrs sur cette matière prenaient plaisir à travailler cette épreuve par des exercices successifs avec les plus faibles jusqu'au milieu de la nuit dans notre salle de cours. Notre collaboration devenait naturelle et était partagée pour aboutir à un but commun : notre réussite.

Le chargé de mission pour cette formation, Jacques L., nous avait proposés pour les volontaires des cours de mathématiques durant le mois d'août à la Défense. Nous étions alors bien acharnés pour accepter cette proposition.

Cette obstination collective nous transportait pour que chacun fasse de cette formation une victoire.

Dois-je avouer avoir connu alors certains d'entre nous accepter la consommation d'alcool et/ou de substances illicites pour se donner le courage nécessaire ?

Seule Dominique, la plus jeune de la classe, était célibataire et sans enfant. Nous étions, pour les autres, en couple avec ou sans enfant.

La gestion de nos vies personnelles, familiales et professionnelles s'est vite présentée comme difficile. Beaucoup de tranches de vie ont dû être mises entre parenthèses.

La vie de couple est rapidement devenue pour ma part une parenthèse tellement "énorme" qu'elle a vite été remise en question.

Je ne dis pas que la formation longue est la cause de mon divorce. Je sais aujourd'hui que cette nouvelle situation a accéléré notre séparation.

Le quotidien sur le site de formation a vite rattrapé cette accélération. La semaine, en cours, il

devenait évident de rester centrés sur nos études. En fin de semaine, nous devions chacun de nous travailler nos cours tout en facilitant le retour de la réalité, vers nos enfants et conjoints ou compagnons de vie.

* * *

L. notre professeur de français nous avait listé tous les ouvrages à “avalés” durant la période dont trois lectures imposées : Voyage au bout de la nuit de L.F. CELINE, les noces barbares de Y. QUEFELEC ainsi qu’une pièce de théâtre : Antigone de J. ANOUILH. Pour chacun de ces derniers ouvrages, une fiche de lecture s’imposait.

Epreuves orales et exercices successifs pour chacun de nous sur des thèmes choisis ou imposés.

J’ai le souvenir que notre professeure d’anglais nous a gavés réellement de cette discipline. Jean, le plus âgé du groupe, était le meilleur dans cette matière. Pour ma part, hormis Jean-Paul qui préparait sa VAP sur l’allemand, j’étais bien la seule dans la classe à n’avoir jamais travaillé l’anglais. Quel énorme travail cela a été pour moi. Des heures d’attente à Orly pour mon avion à écouter depuis mon baladeur les textes imposés, les exercices à rendre, les verbes irréguliers à bosser.

Cette discipline a fait l’objet d’une formation d’une quinzaine de jours au GRETA de ma ville afin d’y parfaire les exercices. Une initiative personnelle.

Combien de soirées y ai-je passé avec Chrystelle (Future Pro Cadre aux Muraux !) conseillère clientèle récemment embauchée l’année de la tempête de 1999, à travailler l’anglais par des exercices tant à l’oral qu’à l’écrit.

Son expertise dans cette matière me fascinait. J’ai appris depuis que ses connaissances n’étaient pas si étendues que ce que j’imaginai alors 😊

Tout en assistant à l’ensemble des cours, nous travaillions chacun de notre côté aux dossiers de Validation des Acquis Professionnels. Quel travail incommensurable. Certains encouragent les plus perdus dans une ou plusieurs matières et réciproquement. Je dois dire que ce collectif s’est structuré tout naturellement.

Les cours sont organisés par demi-journée de 3 ou 4 heures ; l’attention ou la concentration sont difficiles à maintenir.

En alternance, nous rejoignons “à la manière d’un apprenti” nos services respectifs afin de mener à bien sur place notre métier de chargé de clientèle tout en étant intégrés au futur poste maitrise. 2002 a été, nous nous en souvenons, l’année du passage à l’euro. Cela a été le premier thème de réunions à proposer à l’ensemble de mon agence clientèle.

D’un point de vu santé physique, j’ai pris près de sept kilos durant cette période. Merci pour les frites servies à chaque repas...

D’un point de vue santé mentale, je me suis nourrie avec délice des formations métiers ou de meilleures connaissances de soi présentées sur le site comme la Programmation Neurolinguistique mais aussi découvrir l’art avec l’enseignement de l’art plastique qui va sans nul doute m’ouvrir les yeux sur les thèmes de la peinture et les artistes peintres, leur méthode et leur vie, la découverte du Nombre d’Or, la pratique du dessin, la visite du musée d’Orsay (et la construction d’un document de travail sur le sujet). J’y ai réalisé un travail écrit sur le tableau intitulé “Les repasseuses” d’E. DEGAS pour souligner les lignes essentielles et remarquables, les plans, les formes et les couleurs. Que de nouvelles connaissances je pouvais “boire”...

Cette véritable prise de confiance en soi m’avait apaisée sur ma vie professionnelle, personnelle et je le croyais sur ma vie de couple...

Or, plus je montais dans les hauteurs de la confiance en soi, plus mon conjoint mettait de plus de en plus de distance dans notre couple.

Je découvre, à l’âge de quarante ans à peine, que cette formation est l’occasion de

m'exprimer pleinement. C'était la première fois que mon avis était pris en compte. La première fois que j'étais réellement entendue.

Je me souviens comme hier de mon état de santé lors de la présentation à l'oral de chacun de nos dossiers au lycée professionnel de St Germain en Laye. La nuit précédente, il m'a été impossible de fermer l'œil ; Le matin, impossible de prendre un petit déjeuner ; Le trajet en minibus "affrété" par le site des Muraux, malade à en vomir mes tripes, blanche comme un cachet. Je me suis présentée au jury constitué d'autant d'enseignants que d'épreuves au BAC. J'ai trouvé, je ne sais comment, la force de répondre à leurs questions, assez superficielles je crois me souvenir. Je garde le souvenir qu'ils étaient tous assez respectueux de mon passé professionnel et de la réalisation des deux livrets de validation des acquis, moi mère de famille avec trois enfants.

* * *

Je rentre des Muraux après les épreuves du BAC fin juin 2001. Depuis une année, j'ai perdu confiance en mon conjoint. Une trahison m'a ouvert (devrais-je dire enfin ?) les yeux. Notre couple s'est effiloché peu à peu : nous communiquions par messages écrits pour l'essentiel accolés sur le frigo (les enfants, le courant, les horaires de travail de l'un ou de l'autre).

En effet, il avait su gérer sa vie sociale alors que, pour moi, seul importait le quotidien avec les enfants et mon travail. Ses sorties étaient quasi quotidiennes. Les miennes quasi inexistantes...

Juillet 2001, je pars avec les enfants en vacances dans un centre CCAS dans le Sud-Est. J'y apprends par téléphone que j'ai décroché le BAC avec mention Bien.

Le retour à l'emploi après cette formation a été rude. Mon cerveau, mon mental étaient programmés pour bûcher les cours, travailler les exercices, lire les quotidiens nationaux mis à notre disposition. Nos quotidiens avaient été planifiés pour être efficaces dans les apprentissages et les enseignements ; d'un coup, le retour à la vie professionnelle a laissé un grand vide.

Je croyais qu'un obstacle allait se dresser à ma prise de poste ; entrée seulement en 1996 en clientèle en GF 4 sur un poste d'exécution, je devenais cinq ans plus tard Animateur, en GF7, sur un poste maîtrise. D'autres, plus anciens que moi dans le métier, n'avaient pas eu cette reconnaissance et encore moins ce parcours.

Il n'en a rien été. J'étais devenue à leurs yeux "celle qui a eu le courage" (le culot) de partir si loin, si longtemps et qui en était revenue diplômée.

Ma lettre de mission d'alors a porté sur la gestion et le suivi des clients en situation d'impayés.

* * *

2004 - 2007, l'ouverture du marché de l'énergie a réorganisé notre travail. Du métier de chargé de clientèle exercé chez le fournisseur historique EDF GDF, nous étions devenus conseiller distributeur à l'Agence Technique Clients Fournisseurs. Nouveau métier, nouveaux outils, j'ai participé avec enthousiasme à la construction du distributeur. Chacun de nous a mis sa part au bâti de l'ouvrage.

Aujourd'hui mon parcours professionnel se termine au sein de l'Urgence Sécurité Gaz sur un poste de management, bras droit du chef de pôle. 2016 sera l'année de ma mise en inactivité. Une nouvelle aventure qui commence...

Pascale Fernandez

Se former, ou l'opportunité de se réinventer.

Parcours

Formation en coaching

Diplôme d'Etudes Supérieures d'Université (Bac +4) : DESU "Pratiques du coaching" de l'Université de Paris 8.

Début de formation : 09/2014

Fin de la formation : 12/2015

Formation initiale : Ecole Supérieure de Commerce et d'Administration des Entreprises, Bac + 5 en 1987.

J'arrive à la fin de quelque chose.

Bac + 5, Ecole supérieure de Commerce, 27 ans dans un grand groupe, mariée, 3 enfants.

Je viens de vivre 27 années intéressantes, très exigeantes, pleines d'opportunités, de challenges et de belles rencontres dans un grand et beau Groupe français. Deux postes de chef de projet et surtout, plusieurs postes de manager dans des domaines très divers : RH, Commercial & Clientèle, Marketing, R&D et Systèmes d'Information.

Et je pourrais continuer ainsi pendant les 20 prochaines années, et c'est une chance énorme...

Cette chance énorme, bien d'autres en rêveraient.

Et je me sens coupable.

Oui, mais.

Mais alors si tu ne continues pas, tu fais quoi ?

D'abord le vide.

A trop se focaliser sur ses activités professionnelles, les dossiers qui pleuvent sans discontinuer, les échéances, le temps qui manque, le temps qu'on perd, on occulte le reste : ce qui n'est pas utile à l'objectif, ce qui n'est pas assez efficace, assez rapide, optimisé. Et cet hyper-investissement réduit progressivement le champ des possibles. Les perspectives s'atrophient. Et l'énergie diminue.

Je suis toujours en poste, toujours hyper investie, mais ce qui n'était qu'enthousiasme, motivation, curiosité, challenges pendant tant d'années n'est plus qu'une avalanche de contraintes et d'exigences qui se vident de leur sens.

Et je suis de plus en plus essouffée.

Toujours le vide.

Mais l'opportunité est là.

Ce que j'aimerais faire

Ce vide, c'est comme un sas de décompression entre ce qui se termine, car je sais déjà que « c'est terminé », et ce qui n'est même pas encore imaginé ou même rêvé. Accepter ce vide, c'est commencer ce voyage plus ou moins long, plus ou moins douloureux, vers une curiosité qui pourra renaître.

En fait, j'ai très envie d'AUTRE CHOSE. Envie de découvrir, envie de me remettre à apprendre, envie de rencontrer des gens d'univers différents.

Ce qui m'intéresse aujourd'hui comme hier, c'est le changement, la mise en mouvement vers des objectifs qu'on a construits. **Sauf qu'aujourd'hui, c'est la mise en mouvement des individus eux-mêmes, le développement de leur potentiel propre qui m'intéresse.** Parce que la seule chose qui, au final après toutes ces années de travail acharné, ait du sens pour moi, c'est la relation aux autres, c'est l'humain ; vous savez ce « capital humain » que toutes les entreprises mettent en avant, sans savoir toujours comment créer les conditions concrètes de son développement, de sa créativité, de son engagement, de son bien-être, de sa capacité à se projeter, à rebondir et à innover face aux changements incessants.

Je ne veux plus être manager ou chef de grand projet, je veux jouer uniquement le rôle de catalyseur dans cette mise en mouvement, dans le développement du potentiel et de l'autonomie des personnes. Je veux accompagner les gens dans les changements qu'ils souhaitent ou qu'ils subissent, les accompagner dans la clarification d'objectifs personnels renouvelés, dans le contournement des obstacles, dans la réappropriation de leurs compétences, ressources et expériences utiles à leurs objectifs, dans la reconquête de leur marges de manœuvre et de leurs zones de responsabilité, dans l'exploration de nouvelles options, dans leur capacité à se réinventer.

Oui, oui, très bien. Mais alors c'est quoi ce métier ?

Psychologue ? Psychothérapeute ? Consultant RH ?

Mmmh...

En fait, non. Moi, je ne suis pas là pour soigner, ni là pour soulager d'une maladie, ni là pour identifier des causes et des origines à des problèmes, ni là pour faire de l'archéologie dans les méandres des histoires familiales ; et je ne suis pas là non plus pour préconiser, recommander, évaluer, juger ou orienter.

Je veux accompagner. Je veux accompagner la personne vers des objectifs qu'elle se fixe.

Même quand la souffrance est présente, je veux permettre aux gens qui le souhaitent de se révéler, de trouver des marges de manœuvre là où ils n'en voient plus, de trouver des options là où tout paraît fermé, de reprendre la main sur leurs territoires de choix, de gagner en connaissance d'eux-mêmes, en confiance et en autonomie face à la complexité de notre monde.

Et tout ça, sur des sujets liés à leurs contextes professionnels au sens large : confiance en soi, affirmation de soi, prise de décision, gestion du stress, gestion des émotions, problèmes relationnels, management, projet professionnel, projet de formation, reconversion, équilibre vie professionnelle / vie privée...

Oui, oui. Donc, quel métier ?

Tu sais, tu pourrais être coach... (mon mari, un jour, comme ça, en 2012).

Ah ?

Alors je commence à lire un premier ouvrage qui parle de coaching, et je découvre à quel point cette idée est porteuse d'intérêt, de curiosité, de sens pour moi.

Puis, à la faveur d'une belle rencontre, j'expérimente sur quelques séances un mini-coaching en tant que coachée. Et je lis d'autres ouvrages.

Pour aller plus loin, dans le cadre du plan de formation de l'entreprise, je saisis l'opportunité de m'inscrire à 3 jours de formation à HEC sur le thème « management et coaching ».

Ouf : ce que je veux faire existe ! Ce métier, c'est coach professionnel !

Je commence dès lors à me projeter : mon expérience de manager en entreprise va me permettre de concrétiser très vite les contextes professionnels dans lesquels mes futurs coachés évoluent. Et j'ai tout un nouveau pan de connaissances, de savoir-faire, de savoir-être à investiguer qui concernent l'accompagnement, la relation d'aide. Voilà qui fait vraiment sens pour moi. Et c'est un domaine inépuisable. Ça tombe très bien, je n'ai plus l'intention de m'arrêter de découvrir et d'apprendre.

J'ai donc trouvé un terrain de réalisations et d'aventures pour ma 2ème moitié de vie !

Quelle formation ?

L'offre est pléthorique.

Forcément, cela me renvoie à préciser quels sont mes besoins. Quels sont mes objectifs ? Qu'est-ce que je cherche, après mon expérience de manager en entreprise ? A quel coût (cette formation, je la finance personnellement) ? Avec quel niveau d'implication ? Qu'est-ce qui fera au final que cette formation sera satisfaisante pour moi ? ...

Ces critères de choix, je les affine au fur et à mesure de mes recherches sur internet, au fur et à mesure des contacts que je peux avoir, et au fil des réunions de présentation que proposent certaines écoles.

Mon processus de choix est un long dialogue, avec des pauses et des accélérations, entre la collecte d'informations (méthodes proposées, équipes pédagogiques, contenus de la formation, type de diplôme, ...), ma perception des contextes spécifiques à chaque école et comment je m'y projette, et ce que je discerne de mieux en mieux de mes besoins les plus essentiels quant à cette formation.

Le moment du choix

Puis, vient le moment où j'ai le sentiment d'être arrivée au bout de ce dialogue : ce sera le DESU "Pratiques du coaching" de Paris 8. Bases théoriques très solides et multi-référentiels (approches cognitive et comportementale, systémique, approches humanistes), avec utilisation des principaux outils qui s'y réfèrent ; intervenants de haut niveau, en particulier très expérimentés dans le coaching professionnel de dirigeants ; travail sur la posture du coach, le processus de coaching, la déontologie, les techniques relationnelles ; beaucoup de pratique, et un minimum de 147 heures de coaching à réaliser, avec une double supervision ; un mémoire sur une thématique que nous choisissons, dans lequel nous confrontons une revue de la littérature à notre pratique du coaching ; au final, un diplôme reconnu, basé sur deux épreuves écrites de 4 h chacune, une épreuve orale, le mémoire, la soutenance, et les 147 h de pratique.

Du chapitre 1 au chapitre 7, seulement 3 pages. Voilà qui est trompeur.

Ce cheminement, ces interrogations, m'auront pris 2 ans, 2 ans avant de quitter mon entreprise et mon ancienne vie professionnelle, car tel était mon choix personnel ; 2 ans avant de me retrouver à nouveau « sur les bancs de l'école ».

Le choc

Le 1er jour est un choc.

Il faut dire qu'on commence par le meilleur : tous les aspects administratifs, logistiques, les mots de passe, les documents à produire à notre superviseur, les contrats à faire signer à nos futurs coachés, les processus de choix des directeurs de mémoire et des thématiques de mémoire, les attestations de présence, les processus de validation, ...

Au secours ! C'est la 1ère fois de ma vie que je suis dans une Université (j'ai fait une Ecole Supérieure de Commerce en formation initiale, et c'était il y a bien longtemps). Certains, de l'équipe administrative de l'Université, nous parlent comme si on était des enfants. J'ai 50 ans, une belle carrière derrière moi, et j'ai du mal à me sentir à ma place, j'éprouve un vrai sentiment de malaise.

Puis, enfin le 1er cours. Le malaise s'estompe. Et la certitude s'installe petit à petit que tout est là pour que j'opère, sur les 16 mois qui me séparent du diplôme, ma mue de "manager d'un grand groupe" en "coach professionnel indépendant". Car c'est bien de cela dont j'ai besoin : un incubateur pour une nouvelle naissance.

Ce 1er jour, j'ai aussi pris conscience, avec un certain amusement, d'un petit défi "pratico-pratique" qui m'attendait : se préparer à deux épreuves écrites de 4h chacune, signifie que je vais devoir écrire avec ma plus belle plume et ma plus belle écriture, des pages et des pages... moi qui ne fait plus que taper sur un clavier depuis tant d'années. Ce 1er jour, j'ai donc pris une décision énergique : exit donc mon portable ! Non, je ne prendrai plus de notes sur mon micro : je vais acheter des cahiers et m'obliger, tout au long de ces mois de formation, à tenter de réécrire de façon lisible !

L'aventure de la formation

16 mois, c'est long, et il y a tellement d'étapes à franchir.

- En particulier, trouver des personnes à accompagner dans le cadre d'un processus de coaching très formaté (pour chaque coaché, et il en faut au moins 4, 10 séances d'1h30, à entamer en Février et à terminer pour fin Septembre, avec des objectifs et des indicateurs à faire valider par notre superviseur). Ça paraît quasi mission impossible au départ. Puis on se lance. On explique ce que l'on fait, à qui et à quoi ça peut servir. Une fois, 2 fois, 3 fois, et encore, et encore. Et ce qui paraissait inatteignable devient possible.
- Se trouver un superviseur externe, en plus du superviseur intégré à la formation, pour la supervision de nos coachings.
- Choisir la thématique du mémoire, en s'assurant qu'un des coachings portera sur cette même thématique (facile, quand on n'a pas encore identifié l'ombre d'un coaché potentiel !), identifier la bibliographie pertinente, se lancer dans de très nombreuses lectures (une quarantaine d'ouvrages), ne pas s'y perdre, structurer rapidement une approche possible de cette bibliographie, en tirer un plan pour la revue de la littérature, puis une problématique, et très vite identifier une séance de coaching à retranscrire, l'enregistrer, la retranscrire, l'analyser, etc.
- Digérer l'ensemble des apports théoriques, les outils, les techniques relationnelles, la posture de coach, et s'exercer au sein d'un groupe de pairs.
- Et bien sûr, coacher : préparer les séances de coaching, les réaliser, les débriefer. Là, c'est le moment de vérité tant attendu, où je découvre concrètement à quel point ce rôle de coach me plaît, à quel point je m'y sens incroyablement sereine, car utile et à ma place.

Cette aventure de la formation est bien sûr une aventure individuelle. Chacun, dans notre PROMO de 46 personnes, arrive ici avec son background professionnel (managers, psychologues, formateurs, responsables RH, comédiens, journalistes,...), son histoire personnelle et ses besoins propres : ajouter une corde à son arc, préparer une évolution professionnelle éventuelle, se reconverter, cheminer personnellement,...

Mais elle est aussi une grande aventure collective, faite d'ouverture sur les autres, faite de partage d'expériences, de questionnements, de difficultés, de doutes, et bien sûr de motivations et d'espoirs.

16 mois, c'est aussi très court, au regard de toute ma vie professionnelle.

Oui mais, j'ai à nouveau l'impression de faire des pas de géants. Et j'ai retrouvé tout mon souffle !

L'aventure, la suite.

J'ai décroché mon diplôme en Décembre 2015, haut la main.

Au-delà de ce diplôme, j'ai laissé derrière moi depuis longtemps mes "habits" de manager pour habiter avec sérénité et envie mon rôle de coach : je suis un catalyseur de changements, un révélateur de potentiels, un détecteur de marges de manœuvre, un passeur vers d'autres possibles, et surtout cette personne bienveillante, qui ne juge pas, qui accepte l'autre dans ses limites, dans ses potentialités, dans ses peurs, dans ses motivations, dans ses tâtonnements, dans ses choix et ses objectifs.

Sans cette formation, j'ai la conviction que jamais je n'aurais pu opérer cette transformation dont j'avais pourtant tellement envie.

J'ai focalisé mon mémoire sur les questions de confiance en soi, d'affirmation de soi et d'estime de soi. Ces dimensions se trouvent en effet fréquemment mises à mal dans les périodes où des changements se préparent, où de nouveaux repères sont à construire, où la prise de risques est présente, que ces changements soient d'ailleurs subis ou souhaités par l'individu. Ces dimensions se retrouvent donc souvent au cœur des coachings. En tant que coach, je dois savoir amener le (a) coaché(e) à enclencher un cercle vertueux, qui lui permette de nourrir à nouveau sa confiance en lui, sa capacité à s'affirmer et son estime de lui-même.

Au-delà de ces dimensions, je coache sur différentes problématiques : projet professionnel et de formation, prise de poste, identité & légitimité professionnelle, prise de décision, communication interpersonnelle, gestion du stress, management, gestion des émotions... Chacun des coachés vient avec ses spécificités, chaque coaching est une aventure unique.

Echanger, découvrir, apprendre : comme prévu je ne m'arrête plus. Conférences, colloques, livres, MOOC, partage d'expériences..., et si je peux, un nouveau cycle de formation dès cette année, d'Octobre 2016 à Janvier 2017, pour bénéficier moi-même et faire bénéficier mes coachés des apports récents en matière de neurosciences, en particulier concernant le travail sur les motivations, et la gestion du stress.

J'y repense maintenant. Au fur et à mesure de ma carrière d'avant, je disais régulièrement en riant : "je ne sais toujours pas ce que je vais faire quand je serai grande". C'était bien sûr une boutade, mais pas que. Comme si je savais déjà que ce n'était que temporaire et que la suite était encore à inventer.

J'ai 52 ans, et je me suis réinventée.

Alain Centofanti

Utiliser la variété des actions de formation en France pour piloter efficacement sa vie professionnelle et personnelle au service de son employeur.

Parcours

En très bref et en dates :

- 1981 à 1982 : Ecole des Métiers de Sainte Tulle ;
- 1984 : Diplôme de Moniteur National de Premiers Secours (Sécurité Civile de Nice) ;
- 1989 à 1992 : CAP Plombier distribution Lyon La Mouche ;
- 1992 à 1994 : Préparation du concours POA (Promotion Ouvrière Administrative, EAD Les Mureaux) ;
- 1994 à 1998 : POA Centre de Formation des Mureaux ;
- 2001 à 2002 : DESS Management International à l'Université de Rennes (groupe des IAE) ;
- 2012 à 2013 : Master 2 en Stratégie de Propriété Intellectuelle et Innovation à l'Université de Strasbourg.

Voilà pour l'essentiel sans compter de nombreux stages de professionnalisation dans divers domaines (droit, économie, gestion, pédagogie, etc.).

Le concours externe des Ecoles de Métiers EDF

J'avais un peu plus de 16 ans, j'étais en 1ère F3 (Lycée technique, Bac électrotechnique). J'avais des notes moyennes malgré des efforts, ce qui ne présageait pas d'études supérieures très longues ni, surtout, faciles. Ayant appris par mon père que des concours étaient organisés et que le premier de la liste était celui pour entrer dans une école de formation d'EDF, je me suis inscrit. A dire vrai, sans grande conviction, convaincu que seul un très petit nombre serait élu, donc les meilleurs et notamment ceux qui, par ailleurs, auraient des résultats scolaires très bons voire excellents ; c'est-à-dire certainement pas moi !

Le jour du concours d'entrée aux Ecoles de Métiers EDF-GDF

Le jour J, mon père m'accompagne en voiture sur le lieu du concours, un établissement scolaire niçois, à 35 km du domicile familial. A midi je dis à mon père que ça n'est pas la peine de rester, je me suis « planté » sur plusieurs exercices en logique, donc inutile d'espérer. Il me répond qu'il a payé l'inscription. Donc, je reste jusqu'au bout et je joue ma chance à fond.

Bien lui en a pris, j'ai été reçu avec 155 points sur 200 et ai été affecté à l'Ecole de Métiers d'EDF de Sainte Tulle dans les Alpes de Haute Provence (Basses Alpes à l'époque).

La scolarité, l'EDM EDF de Sainte Tulle

La scolarité a commencé dans la "douleur" car je n'étais pas à l'aise en hauteur, ce qui est gênant pour un monteur électricien. Il est nécessaire de lâcher le poteau pour avoir les mains libres et... travailler. J'ai eu droit, avec quelques autres, à des cours du soir de FPP (Formation Physique Professionnelle), ce qui doit raviver des souvenirs à bon nombre de lecteurs ayant fréquenté les EDM. En dehors de ce point de difficulté qui, au bout de trois ou quatre semaines d'entraînement, a disparu, la scolarité s'est déroulée sans encombre. Le niveau de la 1ère et de la Terminale F3 (que j'avais fréquentée de septembre à février) a permis une scolarité plutôt aisée sur le plan des apprentissages techniques et théoriques. Seule la pratique était vraiment une nouveauté, quelques fois délicate, mais toujours très intéressante car en lien fort avec les enseignements magistraux.

La prise de marques et la décision

La formation s'est conclue par une affectation à la Subdivision Urbaine de Cannes, au Centre de Distribution Mixte de Nice (appellations de l'époque) le 19 octobre 1982. Pour l'histoire, le Centre de Distribution de Cannes (EGS Cannes) a été créé en 1988 suite à la partition du CDM de Nice.

La vie professionnelle après la formation EDM

Un premier job au GTA (Groupe Technique d'Agence), en d'autres termes, les branchements neufs mais aussi les rénovations de colonnes montantes électriques dans les vieux immeubles cannois notamment. Une adaptation aux pratiques de terrain a été nécessaire ; il fallait aller beaucoup plus vite qu'à Sainte Tulle tout en préservant la sécurité. Pendant ces cinq années au GTA, j'ai exercé quatre métiers différents (pour lesquels j'étais volontaire) : branchements, rénovations de colonnes montantes, petites interventions (PI) chez le client avec quelques dépannages et agent administratif au Bureau Clientèle (entre le plateau d'accueil des clients et les PI).

Nous sommes en 1987. La publication et l'obtention d'un poste commercial va faire bifurquer ma carrière. De Monteur Electricien je suis devenu AIC (Agent d'Interventions Commerciales). Comprendre une sorte de VRP qui fait du porte à porte pour vendre... du gaz naturel à la place du fioul ou du propane/butane pour le chauffage, l'eau chaude sanitaire et la cuisson.

La décision et la proposition de l'entreprise

Ce job d'AIC était assorti d'une (fort intéressante) animation d'un réseau de chauffagistes : les Chaînegaz. Des plombiers chauffagistes locaux, désireux de contrats de maintenance de chaudières et de chantiers de conversion fioul - gaz, adoubés par GDF.

Dans ce job, il me manquait la théorie, la connaissance technique. J'ai donc sollicité le cadre Formation de l'unité pour passer un Brevet Professionnel de gazier ce qui m'a été refusé au motif que je n'exerçais pas un métier technique du gaz depuis au moins trois ans. On m'a donc proposé un CAP de Plombier option Distribution en trois ans et par correspondance avec deux fois deux semaines de stage à Lyon. Ce que j'ai accepté.

Retour à la formation : un CAP de Plombier Distribution

Les cours du CAP consistaient en une quarantaine de devoirs par an en mathématiques, français, dessin industriel, technologie gazière, chimie de base, etc.

Ces devoirs étaient réalisables pour les plus lourds, notamment le dessin, en 2 à 3 heures et les plus simples en moins de 45 minutes. Sans surprise, le niveau était bien inférieur à celui de l'EDM. Le seul point d'attention étant la Pratique à Lyon-La Mouche qui s'est déroulée sans encombre avec des apprentissages bien utiles encore aujourd'hui, même si cela n'était pas le but ; appelez un plombier pour reprendre une brasure qui fuit et vous comprendrez ! Le but consistant à être à l'aise avec les chauffagistes lors des démarchages de prospects a été largement atteint.

Vers le mois de décembre précédent l'année de passage du CAP (1992) j'ai rencontré le cadre Formation de l'unité (EGS Cannes) pour lui demander ce qu'il pouvait me proposer si j'obtenais le CAP en mai prochain... Il m'a indiqué que la mode était au BTS Techniques de Commercialisation mais que cela ne m'apporterait pas grand-chose compte tenu de mes activités actuelles et de mon GF du moment (8). Il m'a proposé la Promotion Ouvrière ! Il m'a invité à faire le test d'orientation qui déterminerait le nombre d'années de préparation. Ce que j'ai fait en janvier 1992. Verdict : 2 ans de prépa en cours du soir. Je me suis dit : « comme pour le CAP »...

La Promotion Ouvrière Administrative (POA)

Préparation au concours en Enseignement à Distance (EAD) : 2 ans...

Pas du tout « comme pour le CAP ». Seulement une vingtaine de devoirs par an mais ils nécessitaient de 10 à 30 heures de travail chacun, voire beaucoup plus en fonction des recherches bibliographiques entreprises. A cette époque, pas si lointaine, il n'y avait pas internet...

La première année de préparation, j'ai effectué, directement après la lecture de l'intitulé des sujets, des recherches approfondies en préalable à toute rédaction, notamment en histoire et en géographie. Les notes étaient plutôt moyennes donc pas vraiment encourageantes.

La deuxième année, j'ai décidé de traiter les sujets dans les conditions de l'examen, avec le temps imparti pour l'épreuve considérée, sans préparation ni recherche particulière. La recherche, si je la jugeais opportune, je l'effectuais après la rédaction et l'envoi du devoir à la correction. Bizarrement, les notes ont été globalement meilleures que l'année précédente.

Un point d'importance (puisqu'il s'est avéré déterminant par la suite) : j'ai passé deux semaines de congés à faire... 8 à 10 heures de maths par jour, tous les jours, peu de temps avant l'épreuve écrite. La logique : des quatre matières, français, mathématiques, histoire et géographie, la seule « cartésienne » dont la note présentait un faible aléa, c'était les maths. C'était là que se ferait la différence si elle devait se faire. D'où cette stratégie de travailler à fond les maths dans la dernière ligne droite.

Le concours

a - Les épreuves écrites

Elles se sont déroulées sur deux jours dans le gymnase du Centre de Formation des Mureaux. Quatre heures de français et autant de maths et trois heures pour l'histoire et autant pour la géographie.

En français, j'ai oublié le sujet. J'ai eu 8/20 alors que j'avais eu 14 à l'écrit au bac. Décevant !

En histoire, mon point faible (pas d'histoire en F3 au bac) c'était, me semble-t-il, des textes à analyser sur la colonisation : verdict 7/20 !

En géographie, le sujet sur la mondialisation des télécommunications m'a plus inspiré : 12/20.

Enfin, les maths et la stratégie « payante » : 17/20 !

b - Les épreuves orales

A la lecture des résultats sur... le Minitel (sorte d'ancêtre du web pour les plus jeunes), j'ai lu que j'étais douzième ou quelque chose comme cela : j'étais le deuxième nom de la colonne de droite et chaque colonne comptait dix noms : les vingt qualifiés pour l'oral avec dix places à prendre.

J'ai découvert plus tard qu'en fait, il fallait lire en ligne, donc j'étais quatrième après les écrits, ce qui me conférait une chance de réussite nettement meilleure.

Trois épreuves orales sur une journée : analyse d'un texte juridique, pour néophyte bien sûr, mais il fallait dire ce que l'on comprenait du texte. De mémoire, j'ai obtenu une note juste au-dessus de la moyenne (11/20). Ensuite, une épreuve proche de l'oral de français mais avec des textes non littéraires, une analyse de trois textes traitant du même sujet. J'ai eu quelque chose comme 12 ou 13/20. Enfin, l'épreuve dite « d'expérience professionnelle », la seule qui pouvait être préparée en amont pour sa partie de monologue mais qui, je l'ai compris plus

tard, était la plus redoutée de certains pour sa partie questions/réponses. En effet, un des membres du jury, un psychologue, avait pour mission de déstabiliser les candidats en leur posant plusieurs fois la même question de façon différente mais... totalement incompréhensible pour les candidats que nous étions. L'idée était d'appréhender la capacité du candidat à reformuler plusieurs fois tout en conservant son calme ce qui, en situation d'examen et donc de stress avant même cette séance, est particulièrement déstabilisant. J'ai "résisté" à ce stress et ai même obtenu une excellente note qui m'a permis d'être reçu. J'allais donc quitter ma Côte d'Azur natale pour... Les Mureaux.

La "scolarité" : 4 années d'internat, (presque) que du bonheur !

Quatre années c'est long, mais ça peut passer très vite. Ça passe d'autant plus vite qu'on prend du plaisir à apprendre, à faire du sport, à pratiquer des activités artistiques et culturelles. Si l'ambiance dans la promotion (la classe) est bonne, c'est un facteur accélérant du temps et, me semble-t-il, de l'appropriation des apprentissages et donc de la performance globale de la formation. Bien sûr, la structure et le contenu des programmes et les enseignants sont déterminants dans la motivation des étudiants (des stagiaires aux Mureaux). Un autre facteur déterminant : le groupe ou promotion dans lequel on évolue. Sur ce plan, j'ai eu la chance d'évoluer dans une promotion où l'entraide, le goût d'apprendre, notamment des collègues et de leurs expériences, de leurs hobbies, de leurs passions, étaient naturellement instaurés.

Les programmes d'enseignement étaient, selon moi, d'une très grande qualité même si, à cette époque de notre carrière, nous n'avions pas forcément conscience de l'utilité de certaines matières. Bien qu'ayant opté pour la PO Administrative sans regret, j'aurais aimé des cours à options sur des domaines techniques (avec un niveau adapté, bien sûr) pour alimenter ma curiosité et mon intérêt pour les sciences dites dures.

Sur le plan de l'organisation, les cours étaient structurés au pas de la demi-journée minimum avec les horaires suivants : 8h15 à 12h15 avec un pause de 10h à 10h30 puis de 13h15 à 17h15 avec une pause de 15h à 15h30 soit des journées d'enseignement de 7h et donc des semaines de 35h d'enseignement. Ce temps d'enseignement incluait, comme pour les étudiants en formations initiales, une demi-journée de sport qui pouvait, dans notre cas, être remplacée par une activité culturelle ou artistique qui contribuait, pour peu que les stagiaires fussent motivés, curieux, d'esprit ouvert, au développement personnel et donc indirectement à la performance du futur Cadre que nous allions devenir.

J'ai également, durant ces quatre années, représenté mes collègues stagiaires dans l'instance représentative du Centre de Formation : "le Conseil des Etudes". Outre le service rendu, ce fut une expérience très enrichissante sur les plans professionnel et personnel. Ce fut une occasion de mettre en pratique la négociation, la prise de parole, l'analyse et la synthèse mais aussi la reformulation, certaines pratiques pédagogiques, la communication (verbale et non verbale) et plus généralement la maîtrise de soi et de son comportement dans des situations quelques fois tendues.

En résumé, ces quatre années furent un vrai bonheur, tant par les complicités et les amitiés forgées, et toujours vivaces pour certaines, que par les enseignements dispensés ou encore les conditions matérielles réellement propices à la construction de soi. Je tiens à souligner également les qualités, notamment humaines, de la très grande majorité des intervenants qui étaient conscients qu'en face d'eux, les étudiants n'étaient pas tout à fait comme ceux auxquels ils étaient habitués ; nous avions tous à minima trois années d'expérience professionnelle (voire beaucoup plus pour certains ; douze pour ma part) et certains d'entre nous étaient parents. A une ou deux exceptions près, les intervenants nous challengeaient et acceptaient volontiers la remise en cause des concepts qu'ils enseignaient, transformant ainsi le cours en débat et le rendant ainsi bien plus profitable et mémorisable.

L'affectation et le retour à la vie professionnelle

Dans le courant de la quatrième et dernière année de formation, les stagiaires sont invités à émettre des vœux, soit géographiques, soit de filières métiers, soit, pour les plus "gourmands", les deux.

Sur la base de ces vœux, la direction de l'école envoie les CV et lettres de motivation aux

directions ayant exprimé des besoins.

Pour ma part, j'avais fait un double vœu (géographique + métier) : *une activité commerciale sur le marché des particuliers dans la moitié sud de la France* et un autre vœu uniquement métier : *une activité commerciale (en B to B ou en B to C) avec des clients grandes entreprises quel que soit le lieu.*

J'ai obtenu un job d'Ingénieur Commercial sur le segment de marché Grandes Entreprises à l'Unité Grands Clients Ouest, unité créée pour faire face à l'ouverture des marchés de l'électricité à la concurrence, dont le siège était à Nantes. J'ai été affecté à l'antenne de Rennes. Ce fut un poste très intéressant avec beaucoup d'autonomie, une grande variété d'activités et de types de clients avec des problématiques financières, commerciales et techniques riches et passionnantes.

La vie professionnelle après une formation longue... et après ?

Nouveau départ pour un cycle de formation : cours du soir

J'ai occupé ce poste d'Ingénieur Commercial pendant quatre ans alors que le contrat moral était de trois. Après une première année de prise de marques, je me suis inscrit à un cours du soir de conversation anglaise à l'Université de Rennes 2 (UFR Langues) dans le but de parfaire mon niveau d'anglais pour, si l'occasion se présentait, orienter ma carrière vers l'international. Dans le courant de cette même année, j'ai trouvé sur internet une formation qui correspondait à mes objectifs : un DESS de Management International proposé par l'Université de Rennes 1.

Proposer et défendre un dossier de DESS côté EDF

La première étape a consisté à soumettre mon projet de formation à mon manager de l'époque. Le deal : le temps de formation et les déplacements pour aller à la fac pris sur mon temps de congés, RTT et autres. La possibilité de prendre ces absences au pas horaire ; 3 heures d'absence pour 2 heures de cours. Un financement de l'inscription par EDF. Il s'agissait d'une formation initiale donc aucun aménagement particulier pour les salariés n'était prévu. Le volume de cours était de 400 heures. J'ai donc proposé de suivre la formation sur deux ans pour pouvoir poursuivre l'exercice de mon activité professionnelle dans des conditions optimales.

Proposer et défendre ce même dossier de DESS côté Université

En parallèle à cette démarche auprès de mon manager, j'ai commencé à vérifier la faisabilité du côté de l'université sachant que je n'ai pas le diplôme du baccalauréat. En revanche, j'avais pris soin de collecter l'ensemble des fiches pédagogiques de la formation aux Mureaux et je les avais regroupées en quatre dossiers, un par année. Ce sont ces dossiers, assortis d'une lettre de motivation et d'un curriculum vitae que j'ai remis à la directrice du diplôme. Quelques temps plus tard, cette personne me recevait en entretien. Deux heures après, ma candidature était retenue pour la préparation du DESS MI en deux ans (donc avec deux promotions d'étudiants en formation initiale). Nous avons planché sur la scission des cours entre ces deux années pour respecter la cohérence du programme. Petit détail : environ 30 % des cours de cette formation étaient dispensés en anglais par des professeurs non francophones et originaires de nombreux pays (Brésil, USA, Canada, etc.).

La "scolarité" à l'Université de Rennes : 2 ans, 2 promotions

Ces deux années furent extrêmement riches d'enseignements, tant par les enseignants eux-mêmes que par les autres élèves, de nationalités colombienne, allemande, hongroise, anglaise, chinoise ou encore brésilienne. Chacun a contribué à l'enrichissement de la formation. Le fait de pouvoir faire ce cursus sur deux ans a été une vraie chance, celle de rencontrer plus de personnes de cultures et d'horizons différents. Nous avons même eu droit à un cours expérimental sur le comportement en situation multiculturelle par un enseignant chercheur américain. Bien que très déstabilisant, j'ai particulièrement apprécié ce cours et son empreinte est toujours présente dans mon esprit.

Le stage, le mémoire et la soutenance : nouvelle vie professionnelle, personnelle, culturelle...

Etant salarié d'EDF, le stage de six mois n'était pas envisageable sauf à le faire dans le cadre d'une activité à dominante internationale. J'ai donc contourné cette difficulté en postulant à l'export. Candidat sur une dizaine de postes à travers le monde (USA, Hongrie, Egypte, RP de Chine notamment), j'ai finalement été retenu sur un poste de Responsable Administratif du Bureau de Représentation d'EDF dans le Guangdong en Chine du sud. J'ai consacré une bonne partie de mon temps libre des six premiers mois de poste à la rédaction du mémoire de fin d'études et à la présentation pour la soutenance.

J'ai obtenu le diplôme avec une mention honorable (assez-bien) mais la vraie réussite fut l'obtention du job à l'export pour lequel j'étais en mission de un an renouvelable. Au bout d'un an et demi, je suis devenu Représentant Local d'EDF dans le Guangdong et j'ai été rattaché au bureau de Pékin (Branche Asie-Pacifique) nouvellement étoffé. Ma mission a été renouvelée cinq fois (de 2002 à 2007).

Un nouveau métier et un projet de Master 2

Le projet de Master 2

Nous voici arrivés en 2012, je travaille à la R&D en tant que Consultant en Partenariat, appellation devenue par la suite Chargé d'Affaires Juridiques. Cela consiste principalement en la négociation et la rédaction de contrats de partenariats de recherche et développement avec des partenaires académiques (universités, grandes écoles et laboratoires français et étrangers), industriels français et étrangers et les institutionnels (CNRS, CEA, ANDRA, EPRI...).

Dans le cadre de ce poste, des formations sont proposées tant pour monter en compétence que pour suivre les évolutions, notamment réglementaires. Un institut qui a pignon sur rue dans le domaine de la propriété intellectuelle, l'Institut Européen Entreprise et Propriété Intellectuelle (IEEPI) propose un ensemble de formations qui, mises bout à bout et additionnées d'une semaine d'enseignements dits fondamentaux (plutôt théoriques) ainsi que deux examens écrits puis, en fin de cursus, la remise d'un mémoire et une soutenance devant un jury, permet de valoriser l'ensemble de ces stages en un diplôme national de Master 2 de l'Université de Strasbourg : *M2 Droit, Economie, Gestion des Entreprises – Stratégie de PI et Innovation*.

J'ai donc tenté cette aventure de mars 2012 à septembre 2013. Par rapport à une personne qui aurait suivi les stages sans passer le diplôme, la différence c'est l'investissement personnel en temps de travail. Ce temps de travail supplémentaire, dont une grosse partie en-dehors du temps de travail, peut, selon le sujet du mémoire et selon ce que les dirigeants souhaitent en faire, être parfaitement opérationnel. Dans mon cas le sujet était susceptible d'opérationnalité mais cela aurait nécessité des changements profonds dans les pratiques et donc une mise en œuvre délicate avec des impacts possibles sur la dimension sociale.

Les cours, les examens et le mémoire

Ce cursus est très intéressant mais très ciblé sur la propriété intellectuelle et sur les stratégies possibles en la matière. Les deux devoirs sur table ont une durée de 2 heures à l'issue de la semaine des fondamentaux et de 4 heures à l'issue du cursus. Ils portent plus sur la réflexion et la mise en œuvre des concepts abordés en cours que sur de la connaissance, même s'il est évident que l'appropriation des cours est indispensable, le risque de la non appropriation de certains points étant perceptible dans la plupart des copies.

Le mémoire demande un gros volume de travail personnel et le sujet sur lequel il porte est déterminant pour le niveau de difficulté et les possibilités d'aides au sein de l'entreprise. Selon le sujet, sa mise en musique (étude de terrain) peut nécessiter un appui managérial. Dans tous les cas, il doit intéresser l'entreprise, même si le résultat qu'il génère n'est pas déployé ensuite. La soutenance est le plus souvent à huis clos pour des raisons évidentes de confidentialité dans ce domaine sensible qu'est la PI.

J'ai obtenu le diplôme avec mention « assez-bien ». Je me serais noté deux points de moins au mémoire et deux points de plus à l'oral... En revanche, les notes aux examens écrits m'ont semblé en adéquation avec ma perception du travail réalisé !

Formation non diplômante mais certifiée : Contract Manager, vers un nouveau métier...

Malgré les formations et le diplôme dans le domaine de la PI, je n'ai pas eu d'opportunité d'évoluer dans cette filière. Il est vrai qu'elle est assez (pour ne pas écrire très) intimiste : 4 Ingénieurs Brevet et 8 Consultants en Partenariat pour tout le groupe EDF. Donc les possibilités d'évolution sont très limitées.

Je me suis donc orienté vers une nouvelle filière qui, elle, est en expansion car récente sous nos latitudes et plus encore au sein du groupe EDF : le Contract Management.

Les cours et les travaux de groupes

Pour accéder à un job dans cette filière à EDF, il faut avoir suivi la formation ad hoc en fonction du niveau auquel on prétend et auquel on peut accéder. La formation de Contract Manager de niveau 3 (CM3) n'est pas diplômante mais elle est assortie de la délivrance d'un certificat. Pour y accéder, il faut passer par le filtre d'au moins un entretien. Cet entretien permet de vérifier à la fois le niveau du candidat et sa motivation.

La formation se déroule à l'Ecole Supérieure de Commerce de Paris-Europe (ESCP Europe) en trois fois quatre jours sur une période de quatre mois, puis, un mini mémoire collectif (par groupe de 3 à 5 stagiaires) à rédiger sur un sujet proposé par l'école qui sera soutenu à l'issue de la formation. L'étalement de la formation dans le temps permet donc ce travail de groupe et l'éventuelle (selon les sujets) étude de terrain associée puis, en parallèle, la rédaction du mémoire et la préparation de la présentation. Ces travaux de groupe sont très enrichissants car les stagiaires proviennent de différentes directions ou filiales du groupe mais ils sont aussi (le revers de la médaille) très chronophages et pas aisés à organiser.

La soutenance et la suite professionnelle

Les stagiaires sont aidés dans leur démarche intellectuelle par un coach qui est enseignant dans un domaine en relation avec leur sujet. Le sujet de notre groupe portait sur le Contract Management et la communication ou communiquer pour promouvoir la filière, le métier. Nous avons réalisé une étude de terrain visant à mieux appréhender la perception et les attentes de cette nouvelle activité ainsi qu'une plaquette de présentation. Notre soutenance a été agrémentée d'une recherche d'originalité : des analogies à des situations vécues avec les fables de Jean de La Fontaine.

La certification obtenue, une proposition de poste de CM3 m'a été faite. Je l'ai acceptée.

Me voici donc CM3 à la Division Production Nucléaire dans l'Unité Technique Opérationnelle en charge, pour l'essentiel, des contrats de pièces de rechange et de la maintenance pour le parc nucléaire.

Conclusion : et après ?

Et maintenant, je me forme au fonctionnement d'un Centre Nucléaire de Production d'Electricité (CNPE) avec un niveau de détail ad hoc en fonction des sujets à traiter.

Je terminerai par un dicton que j'ai entendu mainte fois dans ma région d'origine (PACA) et dont j'ignore l'auteur et l'origine (probablement paysanne). Je pense qu'il est vrai partout et il me correspond. Il dit ceci :

« La Vieille ne voulait jamais mourir pour toujours apprendre ! »

Il doit y avoir une version avec « le Vieux » mais je l'ai toujours entendu au féminin. Peut-être à cause de l'espérance de vie des femmes bien supérieure à celle des hommes...

Pascal Lecoq

Un parcours particulier à chacun pour se professionnaliser au métier... d'Homme.

Parcours

Pour simplifier je ne mentionne que les expériences directement liées à la formation.

de 1971 à 1973 - formation d'électrothermicien, élève de la 7ème promotion AMT de Gurcy Le Châtel puis automatique dans la 2ème promotion AMT4 de Gurcy.

1976 à 1979 - suivi des cours par correspondance Profor en électronique cycles 1 et 2 puis des modules: ampli-opérationnel, logique...

1978 - suivi en candidat libre des cours de la première année du DUT de génie électrique au CUEEP de Calais.

1980 - suivi par correspondance d'unités de droit, d'économie, de formation générale (en vue d'un changement de filière).

1981 - suivi de la préparation POA.

1983 - mutation comme professeur techniques générales automatismes à Gurcy Le Chatel (animation, écriture de stages techniques et méthodologiques).

1991 - mutation comme instructeur à Paluel; suivi de la 19ème promotion JC.

1994 - chargé d'affaires formation - conception d'actions de formation.

1999 - chef de projet SLDC - mise en oeuvre d'un système local de développement des compétences pour un CNPE; conceptions de nombreux dispositifs de formation.

1999 et 2000 - après avoir fait preuve d'équivalences et de motivation, suivi par correspondance avec le CNED d'un DESS en ingénierie de la formation sous la direction de T. Ardouin de l'université de Rouen. Mémoire sur le thème des compétences mention TB. DESS mention bien.

2003 - mutation comme formateur chef de projet à Tricastin. Formateur de formateurs (national) dans le domaine de l'évaluation.

En 2006 - conception pédagogique et écriture du dispositif académie des métiers du nucléaire. Accompagnement en tant que fil rouge des promotions 1 et 3.

2007/2008 - suivi d'un master 2 de recherche francophone à distance (MARDIF) en sciences de l'éducation option sciences des savoirs. Mémoire sur le thème de la compétence collective sous la direction de L. Belair de l'université des Trois Rivières au Québec. Master mention très bien. (Réalisé en une seule année, EDF UFPI ayant refusé de financer les deux ans de la formation).

Fin 2008 - départ d'EDF et création d'une auto entreprise en formation d'adultes.

2010 à 2013 - prestations de formation de formateurs, d'évaluation de formateurs et accompagnement de dispositifs académie des métiers du nucléaire.

2012 à aujourd'hui - suivi des cours de l'école doctorale CLESCO de Toulouse puis au CNAM.

Doctorant en 4ème année et thésard en sciences de l'éducation option formation d'adultes; sous la direction d'A. Jorro directrice du centre de recherche en formation d'adultes. Thèse sur le thème de l'accompagnement des dispositifs de professionnalisation d'EDF (pour quelles nouvelles fonctions et quelles nouvelles compétences?).

En parallèle, de 96 à 98, suivi de cours pour passer un diplôme d'instructeur fédéral en sport et un brevet d'état d'éducateur sportif. Puis formateur (cours de législation) à l'école des cadres de la ligue Normandie; avec aujourd'hui encore une activité bénévole de professeur de karaté dans le Tarn.

De Gurcy au doctorat

Le récit ci-dessous relate un parcours de vie débuté en 1971 et toujours pas terminé à ce jour, bien que l'entreprise me déclare inactif ! Comme vous le verrez, un désir d'évolution né au sein d'EDF peut nous conduire bien loin de la vie professionnelle, bien au-delà de la simple ambition de carrière. Après la narration de mon parcours, je poursuivrai en relatant des éléments de notre environnement que nous rencontrons pour la plupart et qui selon notre vécu s'apparentent à des obstacles ou au contraire à des tremplins. Enfin je terminerai sur un rapide conseil.

Toutefois, en complément et en guise de conclusion à la présente contribution à "LICO"; je me propose d'ajouter un texte plus académique qui est une réflexion sur les ressorts guidant notre démarche lorsque nous nous engageons dans un dispositif de formation en milieu professionnel. La formation relève des sciences de l'éducation et comme dans toute science il y a des éléments théoriques récurrents qui vont gouverner les actions, les décisions; donc nos actions et nos décisions et cela quelque soit notre projet.

Vous trouverez ce texte intitulé "**identités, reconnaissance et engagement; les fondements de l'action**" un peu plus loin dans cet ouvrage.

Entre désirs, injonctions et opportunités, résister, combattre ou rebondir ?

La lecture des chapitres de ce livre fait apparaître la multitude des parcours individuels. Pour certains, la formation offre une planche de salut dans une carrière monotone; pour d'autres, être en formation est un repère dans une vie mouvementée; certains choisissent une formation, d'autres ont l'impression de la subir. Voici maintenant un parcours où l'on retrouve un mixte de situations dont les effets se mesurent bien au-delà de la vie professionnelle. En fait des dizaines d'années de formation n'ont pratiquement pas eu de conséquences en termes d'évolution de carrière, mais est-ce là le plus important ?

Si cela pouvait inciter ceux qui n'ont pas le bac... car je ne l'ai toujours pas!

Gurcy le Châtel : d'électro-thermicien à professeur d'automatismes

Éprouvant quelques difficultés en seconde technique, je m'inscris pour le concours des écoles EDF dont les affiches sont placardées dans les lycées; je ne suis pas sélectionné. L'année suivante en 1971, je retente ma chance et suis accepté à Gurcy le Châtel pour suivre un cursus de 18 mois en tant qu'AMT électro-thermicien (Agent de Maîtrise Technique - 7ème promotion). A la sortie, l'entreprise décide que mon destin tout tracé est celui d'un exploitant, donc affectation dans une centrale thermique classique du Nord de la France au sein d'un service exploitation dans lequel il n'y a aucune perspective de poste vacant à cours ou moyen terme. Toutefois, un jour, une place dans un stage d'automatisme est attribuée à mon unité. Faute de candidat, de volontaire, je suis, ayant une utilité relative au travail, désigné d'office. Me voici dans une formation de 6 mois dans le domaine des automatismes à Gurcy (AMT4) ! Au cours de ce stage, un soir, en errance dans un couloir de l'internat avec un collègue, nous croisons un personnage fabuleux, Jacques Thémereau, grâce à qui nous nous retrouvons six mois plus tard convoqués dans les bureaux de DAFECO où l'on nous signifie notre départ pour l'Afrique. Après un bref passage à l'usine de dessalement d'eau de mer de Nouakchott (construite et alors exploitée par EDF) puis à la centrale diesel du Ksar, me voici « parachuté » chef de centre intérimaire des centres (Rosso et Akjoujt) de production et de distribution d'eau et d'électricité. Une vie de rêve, malgré le choc des responsabilités, des cultures, des valeurs.

Toutefois le choc le plus violent est vécu lors du retour; le retour à la destinée d'exploitant. Le passage du sud de la Mauritanie au nord de la France (Bouchain puis Gravelines), le passage d'un poste de chef de centre à celui de rondier en surnombre étouffement-extinction provoquent un choc émotionnel, déclencheur d'un parcours de formation au long cours.

Je m'inscris alors, au cours par correspondance PROFOR; cycle 1 puis cycle 2 d'électronique, suivis des modules en logique, en ampli-op.....En parallèle j'assiste, le week-end, en candidat libre, au cours de la première année de DUT génie électrique à Calais. Cinq années passent à bosser avec assiduité, pendant lesquelles je constate la relative réussite des gens issus du terrain dans la branche RH. Je tente alors de m'inscrire pour la préparation de la POA. Impossible de par le règlement, je suis un technicien. Peu importe, je suis alors par correspondance des cours de droit, d'économie, de comptabilité et finis par obtenir une dérogation pour préparer la POA. Mais, un mois avant de passer le concours, un manager de Gurcy qui m'avait repéré dix ans auparavant, me convoque et me propose un poste de professeur d'automatismes. Faisant fi de toutes les contraintes, j'accepte sur le champ. S'écoule alors une vie agréable, tant sur le plan professionnel auprès des stagiaires à qui j'enseigne les rudiments du controbloc, que sur le plan familial et associatif dans la charmante ville de Nogent sur Seine dirigée par M. Baroin. A cette époque, je suis confronté à une population particulière de stagiaires, celle des mineurs qui perdent leur emploi et à qui on propose (c'est cela ou rien!) une reconversion à EDF en les déracinant. Mon destin est ici, à Gurcy dans le domaine de la pédagogie appliquée en formation des adultes.

Au cours de cette période, l'idée de repartir en coopération est néanmoins présente et je profite de la relative accalmie pour m'inscrire au CNED afin de suivre des cours d'arabe

littéraire. Apprendre est devenu une addiction !

De professeur d'automatismes à professeur de karaté

Cela est sans compter sur le fait que Gurcy allait fermer et sur le fait qu'être formateur ne peut être qu'un passage dans une carrière; en aucun cas il ne s'agit d'un métier. En 1991, me voici muté comme instructeur à Paluel. Toujours ma destinée d'exploitant! Là, je ne retrouve pas la pédagogie "humaniste" mise en oeuvre à Gurcy; je ne m'y retrouve pas. Pratiquant un art martial, je décide alors de passer l'examen du diplôme fédéral d'instructeur à Rouen puis de poursuivre sur un brevet d'état d'éducateur sportif en karaté à Aix en Provence. Ces deux diplômes professionnels, au-delà d'ouvrir des perspectives de rémunération complémentaire, offrent des possibilités d'activités à l'échelon régional, voire national. En effet, je suis alors recruté par la fédération régionale de Normandie pour enseigner la législation et la pédagogie aux futurs enseignants sportifs; pour participer aux jurys de passage de l'examen d'instructeur fédéral. Au cours d'un stage à l'INSEP, l'un des intervenants sur un thème théorique est contraint d'annuler sa prestation. L'organisateur du stage, champion du monde de karaté, insiste pour que je réalise cette prestation le lendemain. Cet organisateur étant le président du jury du brevet d'état, je m'exécute! A la fin du stage, le champion vient me voir et s'étonne (un conseil déguisé?) de mon manque d'ambition afin de poursuivre sur un diplôme en sciences humaines.

De professeur de karaté à ingénieur formateur (DESS ingénierie de la formation)

A Paluel, il me faut échapper à la destinée d'exploitant. Une opportunité s'offre quand se crée le SLDC, Système Local de Développement des Compétences. Je suis volontaire pour participer à ce projet qui ne repose que sur une poignée d'individus. Mais la compétence est une notion mal définie. Elle repose sur une démarche d'ingénierie de formation. Sur le millier d'agents de l'unité, personne ne dispose de cette spécialité. Me remémorant les mots du karatéka, je saisis l'occasion. Je m'inscris alors au CNED pour suivre la formation sur deux ans du DESS en ingénierie de la formation (par correspondance et quelques regroupements d'une journée). Cela ne sera possible qu'après avoir obtenu une équivalence de la maîtrise en sciences humaines. En 2000, j'obtiens le DESS avec la mention générale bien et un mémoire sur le thème des compétences qui décroche la mention très bien; le tout, sous la direction de T. Ardouin de l'Université de Rouen.

Du DESS ingénierie de la formation au master 2 de recherche

L'obtention du DESS n'apporte aucun changement sur le plan professionnel, au contraire il me marginalise. Après une période très tourmentée, je réussis à partir comme formateur sur le site de Tricastin. Hormis quelques missions nationales en matière de formation de formateurs, je me retrouve à faire des formations pour les exploitants; destinée quand tu nous tiens ! Puis, un jour, émerge l'idée de créer un dispositif de professionnalisation dénommé académie des métiers du nucléaire. Faute de ressource disponible, on me confie la conception pédagogique du dispositif et sa première animation. Le dispositif dure 4 mois et tous les nouveaux embauchés doivent le suivre, quelle que soit leur origine, quelle que soit leur future affectation. Professionnaliser requiert des fonctions et des compétences autres que celles nécessaires à la formation. Le service national de formation est peu préparé à cette évolution. J'essaie de négocier la prise en charge par le CIF d'une formation universitaire en vue de préparer un master de recherche francophone en sciences des savoirs (MARDIF). La formation, intégralement à distance, dure deux ans. Avec réticences, EDF accepte de ne financer qu'une année. Qu'importe le défi, je m'inscris directement en seconde année. J'obtiens en 2008 le master 2 en recherche avec la mention générale très bien; le mémoire sur le thème des compétences collectives est dirigé par L.M. Bellair de l'Université des Trois Rivières au Québec.

En route vers l'entrepreneuriat, vers le doctorat

Le master francophone à distance est organisé sous forme de promotions. Au-delà de la mention, je suis le major de promotion. Nombreux sont les étudiants qui m'incitent alors à continuer sur le doctorat. Je décide de quitter EDF fin 2008 afin de prendre une année sabbatique de réflexion. Puis en 2010, je crée une entreprise dans le domaine de la formation de formateurs. En 2011, je fais une rencontre impromptue avec un prestataire de formation du nucléaire qui cherche un collaborateur, afin d'accompagner une session de la fameuse académie du métier sur un site du sud ouest. Apprenant que j'étais à l'origine du projet, il me

sous-traite immédiatement l'affaire. La mission de fil rouge, à l'origine prévue pour accompagner les intervenants originaires des services de la centrale (CNPE), a perduré. Pour quelles raisons ? La formation nécessiterait-elle la présence d'un formateur particulier (l'accompagnateur nommé fil rouge) pour devenir professionnalisation ? J'ai mon sujet de recherche pour un doctorat ! La difficulté consiste alors à trouver un ou plusieurs sites susceptibles d'accepter la présence d'un chercheur. Cela prend plus d'un an et ne devient possible que grâce à d'anciennes relations. Je m'inscris alors à l'école doctorale CLESCO de Toulouse, puis à l'école doctorale Abbé Grégoire du CNAM Paris en vue d'obtenir un doctorat dans la spécialité de la formation d'adultes. A l'heure où j'écris ces lignes (nous sommes la dernière semaine de novembre 2016), j'ai fini ma 4ème année et viens de soutenir ma thèse sur le thème de l'accompagnement des adultes en formation. Je suis donc depuis quelques jours docteur en sciences de l'éducation, spécialité formation d'adultes du CNAM.

Les paradoxes de l'environnement à gérer - satisfactions et désagréments

Le lieu de travail est une scène immense, il y a des jeux de pouvoir, des jeux de rôle. Nous sommes des acteurs et notre environnement nous enferme dans un rôle; difficile d'en sortir. Aussi, si notre départ en formation est bien accompagné par la hiérarchie, alors tout se passera bien (hormis quelques probables jalousies !). Mais il faut aussi envisager la possibilité de devoir changer de lieu géographique pour pouvoir déployer notre nouvelle identité.

La demande de formation est une demande identitaire. Alors, au-delà de l'identité professionnelle, quelles vont être les conséquences auprès de nos proches ? Ceux-ci sont-ils prêts à nous voir « dans » une autre personnalité ? Sommes-nous prêts à voir nos proches différemment ? L'expérience montre que l'insatisfaction à l'origine d'un désir de changement d'identité est souvent multiple (insatisfaction au travail + insatisfaction familiale +...). Dans ces cas, le noyau familial ne risque-t-il pas d'éclater ?

Préalablement, il peut être intéressant d'analyser quelle est la cause d'insatisfaction qui initie la démarche : un problème entre identité professionnelle subie et identité revendiquée ou espérée ? Est-ce un problème de reconnaissance par lequel nous pensons que l'on ne reconnaît pas assez notre investissement ?... ? Si déjà au départ il y a des zones conflictuelles, le fait d'acquérir un diplôme ne risque-t-il pas d'aggraver la situation ? En quoi la formation règlera-t-elle le problème ? Ne devrions-nous pas chercher une autre reconnaissance que celle de notre environnement professionnel ?

Pour mener à bien notre projet, il est donc utile de faire un pesage des futures satisfactions et désagréments et de nous préparer à un changement qui peut être perturbateur.

D'une manière générale, le parcours s'assimile à un parcours du combattant, mais cela a la vertu de tester notre engagement, notre combativité, nécessaires pour mener à bien un projet. La résistance de l'entreprise est une bénédiction car elle permet de nous connaître, de nous affirmer, de nous construire.

Décider d'une formation longue est un exercice enrichissant pour tous, pour nous-mêmes, pour nos proches, pour nos collègues, pour l'entreprise, mais à condition de bien gérer l'ensemble des variables, à condition d'être clair sur ce que l'on cherche, à condition que l'on ne fasse pas une formation pour faire changer les autres, à condition de ne pas utiliser la formation comme lieu de fuite (c'est un lieu pour vêtir une nouvelle personnalité et ensuite revenir).

C'est un exercice d'autant plus bénéfique, qu'en sortant du contexte de l'entreprise, on prend conscience que nous sommes nombreux à avoir les mêmes problèmes, les mêmes espérances, qu'il y a en France un système éducatif et universitaire merveilleux qui ne nous juge pas, qui est prêt à nous aider à réaliser nos projets. Ainsi, on apprend à décaler nos repères, nos représentations; à travailler avant tout pour nous et notre sphère intime; à rechercher une autre reconnaissance que celle de l'avancement.

Et puis quand bien même !

De mon côté, le déclencheur à ce parcours débuté dans les années 76, c'est l'insatisfaction causée lors du retour en France; une identité bafouée par un système hiérarchique figé et sans concession, un déni de reconnaissance d'une expérience hors métropole. L'appel à la formation avait pour but de vouloir changer le regard des autres. Mais le fait de vouloir changer n'a fait que consolider leur opinion à mon égard de ne pas être comme eux; le fait d'avoir autant de diplômes (voir plus) que mes chefs n'a fait que me marginaliser. (D'où le conseil de bien négocier avec l'entreprise les conditions de son parcours et ceci quelles que soient les raisons de votre projet).

J'ai réussi, contre vents et marées, à rester dans le domaine de la formation pour adultes. Aussi, peu important les joies ou les peines, je suis là aujourd'hui, fier d'un parcours inachevé !!!

Vous voulez un conseil? Alors le voici!

Vous voici arrivés au dernier paragraphe du dernier chapitre... Ne me dites pas que vous hésitez encore ! Refermez ce livre et ouvrez vite **votre** livre, celui de votre projet, celui de votre nouvelle vie.

A bientôt de vos nouvelles.

Je suis à votre disposition pour toute question que vous pourriez vous poser. N'hésitez pas à me contacter par le biais de l'association et nous pourrons convenir d'un entretien téléphonique.

Véronique Serve

***Une formation sur commande(ment) qui devient l'affaire de l'entourage
professionnel.***

Parcours

Master 2 Communication des Entreprises et des institutions - option communication des collectivités locales - CELSA-La Sorbonne Paris IV.

Dispositif de formation : Sur le plan de formation

Formation professionnelle de janvier 2010 à février 2011

Préambule

En 2008, après 15 années passées à la Direction de la Communication d'EDF, j'ai été nommée Responsable de communication de la Direction des Affaires Publiques (DAP) d'EDF. Paul Queney, Directeur adjoint de la DAP à l'époque, m'avait demandé, dès mon arrivée, de m'inscrire à une formation diplômante de mon choix (mais tout de même en lien avec les activités de la DAP...). Titulaire d'un "simple" BTS de publicité (appellation qui n'existe plus aujourd'hui), je n'avais jamais remis les pieds dans quelque école que ce soit ni fait aucune formation diplômante pendant mes années de communication (ce qu'on ne m'avait jamais demandé de faire d'ailleurs).

En 2008, j'avais 45 ans, j'élevais seule mes 2 enfants, je découvrais un nouveau métier à la DAP, je ne me sentais vraiment pas capable de reprendre des études. Et j'avoue avoir un peu laisser traîné les choses pendant presque un an. Mais j'étais relancée régulièrement, gentiment mais fermement.

L'aventure CNAM

Sous la pression et au bout d'un an, j'ai cherché une formation en lien avec les affaires publiques et en particulier les collectivités locales. (Je souligne au passage que j'ai dû me débrouiller seule pour chercher et trouver une formation...).

Avec un niveau BAC+2, je ne pouvais (pensais-je) prétendre qu'à une inscription en licence et j'ai trouvé au CNAM une licence en formation professionnelle intitulée « Droit, économie, gestion - mention développement de projets de territoires - parcours responsable de collectivités locales, de projets européens, de projets urbains et d'environnement ». Plutôt complexe a priori mais je n'avais rien trouvé d'autre...

Formation professionnelle au CNAM, ça signifie cours du soir (de 18h à 21h)... J'ai commencé par m'inscrire à la rentrée 2009-2010 dans deux Unités d'Enseignement pour le 1er trimestre "fondamentaux des collectivités locales" le mardi soir et "finances publiques" le jeudi soir. Je ne pouvais pas en faire davantage eu égard à mon activité professionnelle d'une part et à ma vie privée d'autre part. Autant dire que ce fut une période compliquée. Les cours étaient passionnants, très concrets, et en prise complète avec l'actualité de l'époque sur la réforme de la décentralisation, dont on parlait régulièrement au bureau. J'y ai appris beaucoup et ça m'a permis d'être au même niveau de connaissances sur ce sujet que mes pairs à la DAP. Cependant, difficile d'échanger avec ses camarades de cours. Chacun arrivait aux cours en courant, et repartait en courant pour ne pas rater son train, son RER... Et le soir, après une journée déjà dense au bureau, c'est très difficile et fatigant de suivre des cours. C'était d'autant plus difficile que c'était totalement "transparent" pour mon management et mes collègues qui ne souffraient pas de mes absences. Pour mes enfants, en revanche, c'était différent. J'avais l'avantage d'habiter non loin du CNAM. Il n'en demeurait pas moins que je rentrais à la maison à 22h, deux fois par semaine et le lendemain, je retournais très tôt au bureau où m'attendaient mes missions dont personne d'autre que moi ne s'occupait. Avec évidemment, les cours à apprendre et la perspective des examens à passer !

Sauf à avoir des cours tous les soirs de la semaine (ce qui était impossible), il m'aurait fallu suivre 2 ans de cours pour valider toutes les unités d'enseignement obligatoires pour la seule 1ère année de licence... Idem pour la 2ème année. Je ne me sentais vraiment pas capable de continuer ce rythme aussi longtemps !

Une amie m'a alors parlé d'une formation professionnelle en Master 2 "Communication des collectivités locales" dispensée au CELSA (Paris IV - La Sorbonne). Le 1er « hic », c'était le coût de la formation (sans commune mesure avec celui du CNAM qui ne demande que des frais d'inscription universitaires standard). Mais, heureusement, mon manager m'a fortement encouragée et donné son accord. Le 2ème « hic » c'est que le Celsa demande un niveau Bac+3 pour accéder aux formations en M2 (c'est d'ailleurs pour cette raison que je n'avais même pas regardé leur offre de formations professionnelles lors de ma recherche initiale). Néanmoins, le Celsa propose aux candidats n'ayant pas le niveau de transmettre un CV sous forme de document « description des acquis professionnels », justifiant de compétences acquises en lien avec la formation, et accompagné d'une lettre de motivation.

Mon dossier a été retenu et j'ai été convoqué à la 2ème étape : le jury d'admission. Jury constitué de professionnels enseignant au Celsa, devant lequel je n'ai pas été très brillante je l'avoue... Tétanisée, intimidée, mal à l'aise, comme si je passais un oral du bac...mais j'ai néanmoins été acceptée. Très sincèrement, je pense que pour le Celsa, le fait que je travaillais chez EDF, entreprise grande « utilisatrice » de leurs formations professionnelles, a été plus déterminant que l'entretien que nous avons eu...

J'ai donc abandonné le CNAM, non sans passer en janvier 2010 les deux examens pour lesquels j'avais suivi les cours et pour lesquels j'ai obtenu des notes très honorables : 14/20 en Finances publiques et 13/20 en Fondamentaux Collectivités locales. Après quoi, j'ai enchaîné directement sur le Celsa sans transition !

Adieu le CNAM, Bonjour le CELSA !

Changement de rythme radical : 2 jours pleins de formation (parfois 3) tous les 15 jours de janvier 2010 à juin 2011. Changement d'ambiance aussi : une classe d'une vingtaine de personnes, âgées de 30 à 55 ans, de tous horizons, de toute la France. Des profils très différents, des motivations différentes (chômage, réorientation professionnelle, mise à niveau...), certains finançaient même personnellement leur formation. Des cours de 9h à 19h avec des professionnels de la communication, des collectivités locales. Des matières aussi diverses que Urbanisme, Communication, Marketing, Droit des collectivités locales, Communication politique, Edition et graphisme, Anglais (ah, l'anglais !! dur, dur de se remettre à un niveau acceptable), etc.

Un rythme soutenu, avec encore la perspective d'examens qui nous faisaient tous plus ou moins flipper ! Et aussi, la rédaction d'un mémoire et sa soutenance obligatoire devant un jury (faute de quoi, pas de validation du diplôme même avec les examens réussis).

En dehors des cours et des échanges très riches avec les enseignants, ma « classe » formait un groupe très sympa et très soudé. Même le Celsa n'avait encore jamais vu ça. Nous passions nos journées de cours ensemble, puis peu à peu, nos soirées après les cours. La plupart sont aujourd'hui des amis, certains devenus très proches. Cette entente et cette cohésion ont été des éléments essentiels de notre réussite et nous ont permis de surmonter nos difficultés et nos peurs. Nous étions comme des mômes à l'école alors que la plupart d'entre nous avaient des enfants à la fac ! (j'ai passé mes partiels en même temps que mon fils passait les siens pour sa 1ère année de licence :=).

Bref, il a fallu réapprendre à apprendre, réapprendre à comprendre, réapprendre à restituer, réapprendre à faire des « devoirs », lire beaucoup... en plus de mon activité professionnelle qui me demandait aussi beaucoup de travail dans un temps restreint...

Une fois les examens passés avec son lot de stress, d'angoisse dans l'attente des résultats (nous avons tous l'impression de ne pas être à la hauteur), il fallait soutenir son mémoire, dernière épreuve pour obtenir le diplôme. Si les notes d'examens sont bonnes, sans soutenance et une note supérieure ou égale à 10/20, pas de diplôme...

Nous avons tous été fortement encouragés à trouver notre sujet de mémoire dès les premières semaines de cours, afin de pouvoir le rédiger pendant notre année de formation. Certains de mes camarades ont réussi à le faire et ont soutenu avec succès en juin ; D'autres, comme moi, ont eu plus de mal. Et c'est en effet très difficile de le faire une fois sorti de l'environnement du Celsa et revenu dans son rythme professionnel normal.

« L'approche démocratique du développement durable dans les territoires »

C'était mon sujet de mémoire !

Et j'ai mis beaucoup de temps à comprendre ce qu'était la construction d'un mémoire universitaire avec sa problématique, ses hypothèses, sa méthodologie, son plan. N'ayant jamais été rompue à ce genre d'exercice, ce fut laborieux pour moi ! Et c'est un fait qu'une fois sortis du Celsa, c'est plus compliqué pour les professeurs de nous aider, eux qui sont passés à une autre promotion...

J'ai donc passé de nombreuses soirées, nuits, week-ends et même des jours de congés sur ce mémoire. Je me suis perdue, voire noyée, dans la masse de documents, d'informations que je recueillais. Même si, comme mes camarades, j'avais un tuteur universitaire sensé m'aiguiller et m'aider, le contact ne se faisait que très épisodiquement et par mail. Ce qui a ses limites pour la rédaction d'un mémoire de 80 pages... Par ailleurs, les exigences de ma « tutrice » dépassaient très largement le champ de mes compétences !

J'ai néanmoins réussi à terminer tant bien que mal mon mémoire et à le soutenir... en juin 2012. Je n'avais rien dit autour de moi, surtout pas au bureau. Mon manager avait passé l'année à me demander où j'en étais, souhaitant lire mon « œuvre », ce que j'ai évité de toutes les manières possibles, lui laissant penser que j'avais abandonné et supportant son regard réprobateur.

Une fois ma soutenance passée en secret, je suis revenue au bureau - et à la maison - et j'ai annoncé que j'avais obtenu mon diplôme avec mention Bien ! Un beau M2 "Information et Communication des Entreprises et des Institutions - Mention Communication des Collectivités Locales" décerné par le CELSA et la Sorbonne. La classe !

Tout ça pour quoi ?

C'est difficile de se rendre compte des bénéfices d'une telle formation. Il y a l'aspect professionnel et il y a l'aspect humain.

Vous dire que professionnellement j'ai « grandi » serait faux. Vous dire que j'ai aimé refaire des études serait faux aussi. Evidemment, à l'issue de ma formation, je savais tout sur les collectivités locales, leurs structures, leur fonctionnement, leurs domaines de compétences, leurs besoins et moyens de communication. J'étais incollable sur les enjeux de la décentralisation et sur les problématiques de développement durable. Ce qui m'a permis d'être au même niveau que mes managers sur ces sujets d'actualité et aux enjeux importants pour l'entreprise. Je pouvais même leur apprendre des choses ou rectifier certaines erreurs. J'étais à l'époque une des interlocutrices des collectivités locales et j'étais parfaitement à l'aise pour échanger avec elles sur leurs problématiques. Mais quelques mois plus tard, j'ai évolué au sein de la Direction des affaires publiques en changeant de fonctions pour un autre domaine, celui des « think-tanks ». Les grandes thématiques que sont la décentralisation et le développement durable sont restées des sujets sur lesquels je travaillais mais je n'étais plus en lien direct avec les collectivités locales comme auparavant. Et puis, avec le temps, j'avoue que j'ai oublié certains de mes cours...

Au bureau, le regard des autres sur moi avait changé. Tous, collègues et managers, ont admiré mon courage. Mon image de femme un peu « fofolle » et « rigolote » (même si efficace professionnellement) a laissé la place à celle d'une femme courageuse, capable de mener de front travail, formation, examens, mémoire, et sa vie de maman élevant seule ses 2 enfants. Comme si 20 ans de carrière dans l'entreprise ne représentaient pas grand chose au motif que je n'étais pas assez diplômée. Aucun de mes collègues n'a suivi une formation équivalente à la mienne. Tous m'ont dit qu'ils en seraient incapables. C'est ce que je pensais aussi, pourtant j'ai réussi mais je n'en ai pas retiré de fierté particulière.

Ce qui aura été le plus enrichissant pour moi, ce sont les rencontres que j'ai faites. L'aventure humaine que j'ai vécue a été exceptionnelle, et particulièrement à ce moment de la vie où les occasions de rencontrer des gens nouveaux et différents se font plus rares, nos relations se limitant de plus en plus à l'environnement professionnel, aux amis de longue date, aux parents des amis de nos enfants, à la famille...

Tous mes camarades de classe sont des amis aujourd'hui. Certains très proches. On se retrouve encore régulièrement pour la plupart (certains sont partis en province, c'est plus compliqué mais on a un groupe Celsa sur Facebook !). Et sans eux, sans le plaisir qu'on avait de se retrouver tous ensemble, la diversité de nos « intelligences », la richesse de nos discussions, la solidarité et l'aide qu'on s'apportait les uns aux autres, je ne suis pas certaine que je serais allée jusqu'au bout.

Aujourd'hui mon niveau d'études « Bac+5 » et mes diplômes sont mentionnés sur ma fiche C01, ma fiche personnelle à la DRH. Mon ancien manager m'avait affirmé que ça m'aiderait pour mon évolution dans l'entreprise. Je n'en suis pas aussi sûre que lui mais il a été très fier de ma réussite qu'il a considérée un peu comme la sienne aussi. Il croyait en mes capacités plus que moi. Quand il est parti à la retraite, je lui ai offert mon mémoire comme cadeau de départ :=)

Et moi, je suis partie travailler à la Fondation EDF... changement de cap complet, mes chères études ne me servent pas à grand chose aujourd'hui mais qui sait, demain ?

Philippe Péjo

**C'est en forgeant qu'on devient.....et qu'une envie irrésistible vous prend d'illustrer
et de célébrer le métier.**

Parcours

Diplôme : Doctorat en Droit
Date : 2012 à 2016

Le doctorat entre vie professionnelle et cheminement personnel

Issu d'une famille modeste, après des études classiques de droit public, renforcées par des instituts parallèles en droit comparé et en hautes études internationales, j'ai préparé des concours administratifs de catégorie A.

Parallèlement, je faisais des petits boulots l'été ou pendant les vacances. J'ai ainsi pu être manœuvre sur chantier, travailler en usine de métallurgie, dans des magasins de détail, à la Braderie de Paris, dans une société d'organisation de foires et salons. L'occasion non seulement de gagner un peu d'argent mais surtout d'apprendre diverses réalités du monde du travail.

Dès ma plus tendre enfance j'étais fasciné par l'Histoire, la politique et les relations internationales. Très naturellement, j'aurais pu décider d'intégrer le Ministère des affaires étrangères ou une organisation internationale afin de devenir diplomate, mais la maîtrise des langues dites rares n'était pas ma spécialité et je ne possédais pas à l'époque les « codes ».

J'ai voué très tôt un attachement viscéral au service de l'Etat et de mon pays.

Parmi divers concours passés, j'avais réussi le concours de commissaire des armées. Mais, à la veille de partir faire mes classes d'intégration, je me suis désisté. Je n'ai jamais été très sportif. Cela a tout de même permis de faire un heureux avec le suivant de liste qui a ainsi pu choisir l'armée de son choix.

Ayant ensuite réussi le concours d'entrée dans les services du Sénat, j'ai commencé ma carrière dans les cadres du Palais du Luxembourg début 1995. La 1ère affectation n'est jamais choisie, mais j'ai eu la chance de me retrouver à la direction centrale des commissions.

Avant d'entrer au Sénat, j'avais un temps envisagé de préparer une thèse sur le financement des partis politiques, mais le sujet était sensible pour un étudiant devenu fonctionnaire.

Pendant plus de 2 ans, j'ai ainsi pu effectuer mon apprentissage dans les services du Sénat, dans un poste permettant de mieux comprendre le fonctionnement des commissions qui forment l'un des organes essentiels du Parlement.

Parallèlement, je gardais un pied à l'université en enseignant à des étudiants de 1ère année en droit constitutionnel, de 4ème et de 5ème année en droit international. Cette idée du grand écart entre des jeunes de 1ère année de faculté et de dernière année était, non seulement intellectuellement stimulante, mais également très instructive sur la fonction d'apprentissage et de sélection de l'Université.

En 1997, l'opportunité de candidater à un poste international affecté aux fonctionnaires du Sénat, et devenu disponible au sein d'une organisation interparlementaire que je ne connaissais pas, m'a intéressé.

J'ai ainsi été affecté pendant 3 années au sein de l'Assemblée parlementaire de la Francophonie, regroupant plus de 80 parlements francophones répartis sur les 5 continents; c'était l'occasion de mettre en action mes compétences académiques acquises dans le domaine international.

Une expérience rare pour un jeune fonctionnaire, alors que le poste était pourvu depuis sa création par des fonctionnaires en fin de carrière.

Une expérience très enrichissante, par la mise en place de programmes de coopération au renforcement des capacités de Parlements du sud, principalement en Afrique, mais également en Asie, en Europe centrale et en Océanie. Une ouverture sur le monde stimulante pour un jeune homme de moins de 30 ans.

A mon retour au Sénat en 2000, j'ai continué de travailler pendant 7 ans à l'international au sein de la direction des relations internationales.

Avec la chute du Mur de Berlin, l'émergence de nouvelles démocraties et le développement du multipartisme en Afrique, les champs d'action de la coopération parlementaire prenaient une dimension inégalée.

Déjà, je vivais au quotidien la diplomatie parlementaire et l'émergence de sa reconnaissance comme concept.

Après une courte affectation dans un autre service, contraint par la mobilité en 2007, j'ai eu l'opportunité de rejoindre un cabinet ministériel... au ministère des affaires étrangères.

Une nouvelle expérience de 2 ans et demi, passionnante, formatrice... et épuisante par une mobilisation continue 24h sur 24, 7 jours sur 7.

Après avoir vu la diplomatie du côté universitaire, puis du côté parlementaire, je la vivais au sein du Ministère régalien en charge de ce domaine.

En 2012, je suis revenu au Sénat.

Le projet d'une thèse de doctorat en droit sur la diplomatie parlementaire germait dans mon esprit depuis plusieurs années. J'avais d'ailleurs profité de quelques étés et de rares moments de libre pour commencer à esquisser quelques lignes sur un futur plan et des idées directrices.

Avec l'expérience devenue inégalée que j'avais acquise auprès de mes affectations diversifiées, le devoir de transmission s'imposait. Je me suis donc lancé dans ce pari un peu fou de rédiger une thèse de doctorat, parallèlement à mes activités professionnelles, associatives, d'enseignement et autres.

Une pluie de congés d'été plus tard, tous consacrés à ma thèse, j'ai enfin pu soutenir, dans la 4ème année d'inscription, une thèse de plus de 600 pages et de près de 2000 notes de bas de page.

Ma directrice de Thèse a été d'un constant soutien et d'une nécessaire mobilisation pour me permettre de faire face, quand parfois je pouvais être passagèrement découragé devant l'ampleur de la tâche et les contraintes d'agenda.

Pour respecter les délais impartis, les contraintes académiques et administratives m'ont fait passer quelques nuits blanches à l'automne 2016, mais ma soutenance a pu être tenue comme prévue 6 mois avant, le 13 décembre.

La soutenance s'est remarquablement bien passée. Les acquis de mes expériences professionnelles ont été essentiels pour illustrer des concepts qui pourraient parfois être peu lisibles. Cette Thèse a d'ailleurs rendu hommage aux femmes et aux hommes qui, chaque jour, dans les Parlements travaillent au développement d'actions internationales et construisent une diplomatie complémentaire, permettant aux peuples, par la voie de leurs représentants, d'influer la politique internationale.

Le jury a été sensible à la qualité des travaux et à l'enthousiasme de ma soutenance en me conférant, in fine, tous les honneurs.

Soutenir une thèse à 48 ans, cela peut paraître très tardif, diraient certaines mauvaises langues, mais c'est aussi, outre le devoir de transmission humaniste, la sensation de terminer un cycle commencé avec ma 1ère année universitaire en droit en 1986. 30 ans plus tard, un certain sentiment de fierté également pour mes parents décédés. C'est aussi la preuve que la formation est permanente tout au long de la vie. La maturité a aussi ses avantages. Rien n'est jamais trop tard et rien n'est jamais acquis. C'est aussi, me semble-t-il, un principe de vie.

A ceux qui pensent que c'était plus facile avant

La formation et l'ascenseur social

Le projet LICO qui a donné lieu à ce livre collaboratif est porté par l'Association Amicale Energies. Il s'agit d'une association née en 1948 et qui a permis à de nombreux stagiaires professionnels chez EDF et GDF de garder les liens nés durant leur formation.

Depuis 2010, l'association s'est ouverte à l'ensemble de la Société car le projet de se former ou de valider ses acquis n'est jamais aisé. A plusieurs, on réussit mieux grâce à des conseils et au partage d'expériences. C'est aussi et surtout une question de mental que de ne pas se sentir seul au moment où l'on découvre la "montagne" d'actions à réaliser pour obtenir son diplôme.

Seulement, avec des adhérents de tous âges, le plus âgé ayant atteint 92 ans, il est possible de comparer la formation dans les années 60 ou 70, même bien avant encore, avec les parcours d'aujourd'hui.

Les témoignages qui vont suivre sont narrés par ceux qui ont osé se former pour évoluer professionnellement. Après cette lecture, pourrions-nous encore imaginer que c'était plus facile avant ?

Claude Benard

Ne pas désespérer de l'ascenseur social.

Parcours

Entrée en 1ère année en 1972 à la Promotion Ouvrière Administrative (POA), après une préparation en 2 ans par correspondance (Profor).

Echec au concours POA de 2e degré, puis préparation de l'ESEU pour intégrer Faculté de Villetaneuse (95) en Sciences Eco.

Réussite au concours POA 2e degré et certificat de fin d'études en avril 1978 après un stage de 6 mois à la Direction régionale de Paris.

Prendre l'ascenseur social dans les années 60

Ah, les années 60, pour moi, ce ne sont pas que des bons souvenirs. J'ai 15 ans, je suis l'aînée de 7 enfants, 7 bouches à nourrir. Donc, pas question de poursuivre des études. Après le BEPC, on me permet cependant d'étudier le secrétariat et la comptabilité pendant un an et demi, avant d'effectuer un stage qui me permettra d'être "rentable"...

A 17 ans, mon destin est tout tracé : embauchée à la fin de ce stage par le service PROFOR d'EDF (celui qui organisait les cours par correspondance pour préparer la Promotion ouvrière) je réalise que mon envol est possible si j'y mets du mien. On n'a pas voulu - ou pas pu - me payer les études de sage-femme que je désirais suivre, trop longues, trop chères, malgré les encouragements de ma directrice de collègue, eh bien, on va voir de quoi je suis capable !

Après un mariage à 20 ans (j'ai rencontré mon mari à PROFOR pendant l'été où il était saisonnier) et la venue de mon fils aîné début 68, je m'inscris aux cours de préparation du concours à la Promotion ouvrière. Il faut dire que j'y suis encouragée par mon mari (il vient de terminer les cours du CNAM et d'être promu Ingénieur) et mon entourage professionnel "Tu ne vas pas rester toute ta vie sténodactylo ou secrétaire" ! C'est ce que me répète à l'envie ma "Chef", qui gère les écoles de métiers d'EDF et Gaz de France. "Tu es capable de rédiger les rapports que tu tapes, et la feuille de paie, regarde ! Ça vaut le coup de se bouger un peu, non ?....".

Certes, avec un niveau en maths de 3e, mon mari me donne quelques cours de rattrapage - avec pleurs à l'appui - car c'est difficile d'acquérir en 2 ans tout un cursus de lycée, - le niveau du concours requis est celui du BAC. Mais il m'affirme qu'il veut que je m'assume, au cas où je me retrouverais seule un jour (il est pupille de la Nation, enfant unique élevé par sa mère) et me conseille de résister aux sirènes de la facilité : faire 3 enfants et s'arrêter au bout de 15 ans de services.... Donc, je me lance...

Pour une aventure, c'en fut une ! 9 années de réussites et d'échecs (dernière entrée en 1ère année de la Promotion ouvrière administrative 1972, première sortie pour le passage en 2e année, grâce à mon Chef de service qui présidait le jury et ne voulait pas m'avantager....). Après un stage de 6 mois pour le passage en maîtrise, je tente à nouveau le concours d'entrée en 2e année : échec à l'oral, car hors sujet (pour moi, les banques de données ne peuvent être que médicales....).

De rage, je décide de concevoir mon deuxième enfant, et de préparer pendant ma grossesse les cours par correspondance du CNTE pour passer l'examen d'entrée à l'Université afin de continuer sur une autre voie ma "montée" par l'ascenseur social....

Je réussis cet examen en juin 1974, 15 jours avant la naissance de mon second fils, et m'inscris en faculté de sciences économiques, en prenant un congé sans solde d'un an pour élever mon enfant. Après une année de faculté, ayant côtoyé des étudiants 10 ans plus jeunes que moi, je me sens plus solide et aguerrie.

Je demande un congé formation pour entrer à l'Université de sciences économiques à Paris-Dauphine, mais on me rétorque que c'est impossible car mon crédit formation a été largement utilisé. On me conseille de tenter ma 3e et dernière "chance" d'entrer en seconde année de la Promotion ouvrière. Je me présente donc en juin 1975, et, surprise, j'arrive première de la promotion ! C'est qu'entre temps, j'ai acquis entre autre une certaine expérience de maîtrise de mes émotions...

Bref, je termine le cursus (POA 1977) et suis nommée cadre en 1978 après un stage de 6 mois à la Direction régionale de Paris.

J'aurais pu prendre le chemin de la facilité : à cette époque, une femme cadre à Paris ne peut exercer que dans les filières administrative, ressources humaines ou comptable ! Eh bien, non ! J'avais choisi la filière commerciale lors des deux stages d'été pendant mes études, et je me

sentais faite pour ces métiers. En rencontrant le Directeur régional de Paris lors de mon stage de fin d'études (interlocuteur réputé pour être inflexible) je réussis ma première négociation en lui démontrant tout l'intérêt qu'il aurait à nommer une première femme cadre commercial sur Paris.... Ce fut le début d'une longue carrière, rendue très intéressante par le fait que j'ai toujours choisi les postes dans lesquels je pouvais m'épanouir : des postes nouveaux à bâtir, dans lesquels on s'investit beaucoup plus car il y a tout à inventer.... Question de tempérament ! J'ai même consenti à occuper deux postes différents au même niveau pour arriver à mes fins !

Je vous passerai toutes les difficultés que j'ai rencontrées en travaillant dans un secteur uniquement masculin à l'époque - chez les gaziers en particulier - mais cela en valait la peine, car en restant droit et juste envers ses équipes, on peut s'affirmer autant qu'un homme, et parvenir à être reconnu pour ses capacités professionnelles, en dehors des apparences physiques... Je pense avoir ainsi contribué à ouvrir la voie aux jeunes diplômées des écoles de commerce, que j'ai ensuite côtoyées.... Tout cela me rappelle la lutte des féministes et l'attitude actuelle des jeunes femmes pour qui tout est plus facile !

Par ces quelques lignes, j'espère vous avoir convaincu(es) de vous lancer dans cette aventure qu'est la prise de l'ascenseur social. Même lorsque l'on part avec tous les handicaps (femme, niveau d'études faible, mariée avec enfants), il est possible d'évoluer et d'atteindre ses objectifs de développement personnel dans le cadre de sa vie professionnelle. Cela vaut la peine de se bouger si l'on veut pouvoir laisser ses enfants en garde sans regret d'aucune sorte, tout en veillant à ce qu'ils n'en pâtissent pas, bien sûr.

Et pour terminer cette narration du "domaine de la lutte", je vous assure que l'histoire finit bien : non seulement je profite pleinement d'une retraite bien méritée en continuant à être super active, je n'ai pas divorcé d'avec mon mari bien qu'il ait fini par gagner moins que moi... (il n'est malheureusement plus de ce monde depuis 2010). Mes deux fils ont une situation intéressante (mais sont beaucoup trop sollicités) et j'ai quatre petits enfants dont une future sage-femme - eh oui pour ma plus grande joie, je suis un peu vengée ! Et le plus drôle, j'ai même retrouvé depuis 2 ans ma "Chef" incitatrice, dont la fille habite la même commune que moi en Gironde (un pur hasard) où elle vient de s'installer également.

La boucle est bouclée !...

Bon courage, les jeunes ! Assurez !

Michel Salan

S'adapter, saisir le bon côté des évènements et s'en saisir au mieux.

Parcours

Formation : Ecole des Métiers de Soissons-Cuffies
Date : d'avril 1961 à avril 1962

SOISSONS-CUFFIES ÉCOLE DE LA VIE

Mes débuts scolaires à l'école primaire se passent plutôt bien, malgré une paresse évidente pour apprendre mes leçons.

A la maison, personne ne me demande si j'ai des leçons et des devoirs. Par contre à l'école, les instituteurs ne me ratent pas et je passe pas mal de récréations, sous le préau, à apprendre ce que j'avais négligé.

La scolarité se passe bien ainsi et finalement j'ai de bonnes notes et me situe en tête de classe. Par contre, mes parents n'en savent rien puisque je signe mon carnet moi-même, personne ne me demandant rien.

Un instituteur très consciencieux prend quelques élèves en charge pour les amener à l'entrée en 6ème dans un bon lycée. A cette époque, à Paris, on choisissait son lycée et l'on était admis selon le résultat à l'examen.

Je fais partie de ses protégés. Il nous donne même des cours particuliers chez lui et gratuitement pour ceux qui ne peuvent payer.

Il nous inscrit pour le lycée Chaptal qui prépare aux Arts et Métiers dès la 4ème et je suis reçu.

Je suis immédiatement surpris par cette nouvelle école où un professeur fait son cours pendant une heure puis repart et au suivant ... Ils ne nous donnent pas de leçons à apprendre et la première fois que l'on nous annonce une interrogation je n'en reviens pas. Pour moi, il ne nous avait pas demandé d'apprendre quoi que ce soit. Je suis donc collé. Mais une consolation, je n'étais pas seul. En effet, peu de parents connaissaient le lycée et ne pouvaient expliquer le fonctionnement des cours.

Assez bon en mathématiques, je passe dans la classe supérieure l'année d'après. A la maison, ce n'est pas l'opulence et j'évite de réclamer les livres qui sont très chers. J'avais bien vu l'année précédente que l'on ne se servait pas du quart, voire même, ils en faisaient racheter d'autres.

Je redouble ma 5ème vraiment sur le fil. L'année suivante en « roue libre » tout se passe bien. Je suis en tête de classe et je passe en 4ème Arts et Métiers. Alors là, c'est la ruine, il faut des livres, une planche de dessin industriel, pour l'atelier un palmer, un pied à coulisse etc.... Je traîne des pieds pour réclamer l'impossible à mes parents et là se termine mon passage au lycée.

Que faire ? je serais bien allé travailler, mais faire quoi à 15 ans ?

Une Tante m'emmène voir un conseiller d'orientation et je me retrouve dans une classe d'orientation. Durant cette année, on nous prépare à un examen pour une école d'électromécanicien. Evidemment, le niveau est plus faible et je sèche les cours très souvent. Mais je suis toujours en tête de classe. Année perdue.

Un grand oncle retraité EDF me parle des écoles de métiers. Il a connu Mr LAMBERT, père de ces écoles. Il m'indique la marche à suivre pour m'inscrire.

Je passe le concours dans les locaux du lycée Chaptal.

En même temps, je passe mon examen pour l'école d'électromécaniciens. Je suis reçu 1er. Je suis également reçu au concours des écoles EDF, et il m'est proposé d'intégrer les promotions administratives et comptables.

Mon choix est vite fait, désirant me débrouiller seul, je choisis de partir à Soissons.

Etant donné mon âge (16 ans), la rentrée ne se fera qu'en avril prochain. A la rentrée, je retourne dans mon école d'électromécanicien en attendant mon départ pour Soissons-Cuffies.

Là commence vraiment mon apprentissage de la vie.

Déjà, je quitte Paris que j'ai du mal à supporter. J'ai l'impression d'intégrer une grande famille, dortoir, réfectoire, une douche (le grand luxe), tous habillés pareils et tous avec les mêmes problèmes.

Chose curieuse, il y a des professeurs, mais pas de pions. En étude, le soir, nous sommes seuls. Les anciens sont là pour nous rappeler les règles.

La comptabilité est une matière qui me paraît vraiment étrange je n'en avais jamais imaginé les règles et les finalités. Et puis il y a le droit, les mathématiques financières, le français, même la dactylographie, que de choses nouvelles.

D'un caractère assez renfermé je me transforme : cours, sport, et même loisirs, car nous ne rentrons pas chez nous le week-end. Ceci a considérablement modifié mon comportement vis-à-vis des autres.

Toutes ces choses nouvelles me font découvrir la vie et m'encouragent à travailler. Maintenant, il faut absolument réussir.

Je me souviens des cours de FPP (Formation Physique Professionnelle) qui consistaient à apprendre à porter les poteaux, à les mettre dans les fouilles et surtout à grimper aux poteaux et même au pylône.

Un cauchemar pour moi (j'ai le vertige). Je ne comprenais pas pourquoi on faisait faire cela aux administratifs et comptables. A mon questionnement, il m'a été répondu que, lorsque les lignes tombent en cas de tempête, la priorité est de rétablir le courant pour les « usagers » et que l'on pourrait avoir besoin d'hommes supplémentaires sur le terrain pour aider, alors même que les travaux administratifs pouvaient attendre.

Finalement, on nous a appris le travail en équipe, la solidarité et le service public. C'est ce qui m'a toujours motivé à m'investir.

Après une année, il y avait un examen de sortie, puis les affectations. Pour ma part c'était le retour à Paris, ce qui ne m'enchantait pas.

Tout au long de ma carrière, je me suis toujours très investi dans mon travail et j'avais une soif d'apprendre, de comprendre et même de renseigner les autres. J'ai donc suivi des stages, surtout sur la fiscalité car cela change souvent, l'informatique car c'était les débuts et en plus les moyens étaient limités.

Lorsque je regarde derrière moi, ayant fait une carrière enrichissante dans une entreprise que j'ai beaucoup appréciée, (même 2, car j'ai fait une moitié à EDF et l'autre moitié à GDF) je pense à la chance que j'ai eue de faire une école de métiers et je pense que si cela existait encore, on pourrait aider beaucoup de jeunes en échec scolaire.

François Chédin

Le savoir, ce bien étrange, qui toujours s'accroît, même et surtout chez ceux qui le dispensent.

Parcours

Parcours de formation :

1964 : Avec ENM GURCY mécanisation concours entrée écoles métiers

1972 : Animation reconversion Agents Centre Changement de Gaz

1973 : Cadre Formation Direction Régionale Distribution Paris Création G L P Paris

1981 : Cadre Chargé Formation Commerciale DR Paris

1984 : Création Gestion Stage Relation avec la Presse des Chefs Unités EDF au Service Information Relations Publiques Direction Générale EDF

1989 : Départ Retraite

1989-2010 : Animation Groupes Personnes en Recherche Emploi (Bénévolat)

Petit préambule pour éclairer la suite

1933

Mon père, militaire de carrière, vient d'être affecté dans l'équipe administrative de l'École polytechnique à Paris, dans le 5^e arrondissement. A ce titre, mes parents occuperont un appartement de fonction à l'intérieur de cette école. C'est ainsi que je suis né (et entré à l'X) le 21 novembre 1933.

1938

On quitte Paris pour Versailles. Mon père est affecté au 5^e Génie, régiment spécialisé dans les chemins de fer militaires.

1939

Déclaration de la guerre. Mon père, volontaire, part sur le front de l'Alsace.

1940

Je vois arriver des Allemands en Vendée où nous sommes "réfugiés". C'est "l'Occupation", les restrictions. Et mon père considéré officiellement "porté disparu" par l'armée. A 7 ans, je commence à réaliser que la vie n'est pas un "fleuve tranquille" et qu'il faut coûte que coûte se "débrouiller".

1941

Mon père nous revient. Pas "disparu" pour tout le monde, car il a reçu la Croix de guerre. Mais il est en "zone libre" et nous en "zone occupée". Ma mère fait des prouesses pour franchir la « ligne de démarcation ».

Toujours 1941

Comme beaucoup d'officiers, mon père a démissionné de l'armée. Il est affecté au Service National des Statistiques, ancêtre de l'INSEE actuel. Il est chargé, avec d'autres anciens officiers, de mettre en route la Direction régionale du SNS à Nantes.

Alertes, bombardements, otages, nous vivons dans la peur et les restrictions de toutes sortes.

1942-1943

Tous ces événements rendent la scolarité difficile. En classe, on chante "Maréchal, nous voilà". Dehors, on entend "Halli Hallo" et le bruit effrayant des bottes sur le pavé nantais.

Été 1943

Loin de Nantes, mon frère (14 ans) et moi nous sommes en vacances à la campagne chez un cousin de mon père (ancien combattant de 14-18 !), cultivateur dans une ferme perdue au fin fond du Berry, près de Sancerre.

16 et 23 septembre 1943

Nous sommes toujours à la campagne. À Nantes, c'est le désastre ! Les bombes américaines ont détruit tout le centre de la ville : 1 460 morts, 2 500 blessés. Notre appartement touché par une bombe est inhabitable. Mes parents se réfugient au sud de Nantes. Nous ne devons pas retourner à Nantes. Un arrêté préfectoral ordonne l'évacuation des enfants de 6 à 14 ans.

Mon frère rejoint son école (École Nationale Professionnelle - ENP - Livet de Nantes) repliée à

Châlons-sur-Saône et moi je reste à la campagne. Je fréquente l'école du village avec des petits paysans pas toujours sympathiques avec le petit citadin que j'étais.

Novembre 1943

J'ai 10 ans en novembre. Je suis très malheureux loin de mes parents. Je sais que la vie à Nantes doit être difficile pour eux. J'ai des soucis de santé qui aboutissent au printemps 1944 à une opération de l'appendicite - en urgence.

Printemps 1944

Suite à cette appendicite (providentielle), je rejoins Nantes et suis enfin avec mes parents et avec mon frère, de retour lui aussi de Châlons-sur-Saône. Je fais connaissance avec notre nouvelle demeure au sud de Nantes.

La guerre n'est pas finie. Les bombardements ne cessent pas. Il n'y a même plus de sirènes pour donner l'alerte.

Mon père (ancien sapeur du génie) a construit dans le jardin un abri en rondins de bois.

Il faut vite se mettre à l'abri quand ça vous siffle aux oreilles. C'est la guerre en "version originale". Les Américains au nord de la Loire et les Allemands au sud, c'est-à-dire dans notre quartier.

Il y a eu quelques jours difficiles. Notre père, ancien militaire ayant vécu ce genre d'évènements en 1940 en Alsace, nous explique ce qui se passe au pied de chez nous. Il se veut rassurant mais j'ai quand même un peu peur.

Août 1944

Nantes est libéré.

Malgré les restrictions toujours en cours et la "poche de Saint-Nazaire" où quelques Allemands irréductibles sèment la terreur, nous sommes libres et réunis.

Octobre 1944

Je reprends le chemin de l'école - Saint-Paul à Rezé, près de Nantes, mon frère, l'ENP Livet à Nantes.

Presque deux années de bonheur, car...

Printemps 1946

Mon père commence à avoir des ennuis de santé assez sérieux.

Août 1946

Début août, les choses se sont aggravées et mon père meurt dans mes bras le 8 août 1946.

Ce jour-là, je suis passé brutalement de l'enfance à l'âge adulte. J'ai 12 ans.

Trois années de misère et de galère ont suivi ce drame. Nous avons quitté Nantes et nous nous sommes réfugiés chez mon grand-père maternel à Bourges.

1946-1949

Ma mère a trouvé du travail pour subvenir à notre vie de tous les jours.

Mon frère a rejoint l'ENP de Vierzon et moi, j'ai tant bien que mal suivi une scolarité chaotique de 5e, 4e et 3e à Bourges.

Octobre 1949

Un ancien collègue de mon père à l'INSEE de Nantes propose à ma mère de me prendre sous

son aile pour m'apprendre le métier d'opérateur sur les machines à cartes perforées. J'ai 15 ans, bientôt 16.

Je débarque à Nantes avec ma petite valise et les recommandations de ma mère concernant les « mauvaises fréquentation féminines ».

1er décembre 1949

Je franchis la lourde porte de l'EdF-GdF de Nantes. Je commence une carrière passionnante de mécanographe sur les machines IBM à cartes perforées.

1949-1954

À l'EdF, j'ai beaucoup travaillé, fait beaucoup d'heures supplémentaires, connu et fait quelques grèves.

J'ai même été « réquisitionné » par les autorités préfectorales de "Loire-Inférieure". Mon chef de service repère mes désirs de progresser et me conseille de suivre des cours du soir de comptabilité à l'École Supérieure de Commerce de Nantes (rue Voltaire, à l'emplacement actuel du Muséum d'histoire naturelle).

1953-1954

Je passe avec succès CAP et Brevet Professionnel. Avec succès aussi, je passe le Conseil de Révision à "l'ancienne" dans le plus "simple appareil". Bon pour le service !

Juin 1954

Les événements d'Indochine bouleversent les appels sous les drapeaux.

Juillet 1954

Je suis incorporé au camp de Mourmelon où je ferai deux mois de classe avant d'être affecté au Central Mécanographique de l'Armée de Terre de la 6e Région militaire à Nancy.

Septembre 1954

Je retrouve mes "chères machines IBM" et, à part quelques corvées désagréables (je n'étais que 1ère classe), j'ai passé les 18, plus 12 mois, soit 30 mois, dans une sécurité relative et en pratiquant mon métier.

Décembre 1956

Je suis "démobilisé".

1957

Suite à ma demande, je suis nommé à l'EdF de Bourges où un service mécanographique vient d'être mis en place.

Ce fut un passage rapide dans ce poste et dans cette ville. J'ai participé à la mise en place des ateliers mécanographiques légers de la direction régionale de Nevers dont dépendait le centre de distribution mixte de Bourges.

1958-1959

J'ai été désigné pour créer et mettre en route un atelier mécanographique au nouveau Centre de Changement de Tension de l'EdF qui était en cours d'installation à Melun. C'est le début d'une aventure extraordinaire.

1959-1966

Six années d'un travail intense, d'émotions fortes, de satisfactions et aussi de déconvenues.

En 1964, je fais connaissance avec l'École Nationale de Métiers EdF de Gurcy-le-Chatel. Son directeur de l'époque, Daniel Allier, nous demande d'étudier et de mettre en mécanographie l'organisation du concours d'entrée dans toutes les Écoles de Métiers d'EdF et de GdF.

J'en reparlerai dans le topo qui suit. Melun, c'est également pour moi le début d'une autre aventure : la naissance de mes trois enfants : deux garçons et une fille.

Toujours en 1964, un projet est en cours d'élaboration. Nous effectuons des études et des essais pour le compte du Centre de Changement de Gaz situé à Gennevilliers, qui envisage de créer un service mécanographique pour gérer la croissance continue de son activité.

1966

Le projet se concrétise et, tout naturellement, je suis désigné pour effectuer sur place à Gennevilliers cette importante mise en route.

Comme pour mes débuts à Melun au Centre de Changement de Tension, ce furent des années de travail intense, d'émotions fortes et de satisfactions.

Substituer dans chaque foyer le gaz naturel au gaz dit "de ville" ou "de houille" est une opération technique délicate, les deux gaz devenant dangereux si toutes les mesures de sécurité ne sont pas rigoureusement respectées.

Ce "changement de gaz" nécessite dans le temps toute une "chaîne" de préparation : depuis le recensement des appareils utilisant le gaz chez chaque client, jusqu'à la fourniture du nouveau gaz ; il faut entre-temps adapter les appareils ou les changer.

Réalisées manuellement au début du changement de gaz, toutes ces opérations de gestion technique se sont révélées au fur et à mesure des chantiers d'un gigantisme insupportable, et il fallait trouver rapidement une solution de traitement plus rapide et plus sûre.

La mécanographie à cartes perforées, technique éprouvée à l'époque, a été choisie pour assurer ce traitement.

Après les études et les essais réalisés entre le Centre de Changement de Gaz de Gennevilliers et le Centre de Changement de Tension de Melun, l'atelier mécanographique du CCG a commencé à "tourner" à l'automne 1966.

Il fallait également faire face à tout ce qui gravite autour d'un tel démarrage : personnel - matériel - mobilier, et surtout organisation de tout cet ensemble - nouveau venu - au CCG. Compte-tenu des plannings de "conversion" sur le terrain comportant des séries d'opérations pour lesquelles les dates et aussi les heures d'exécution étaient impératives, nous devons respecter scrupuleusement au jour le jour les dates fixées pour la "livraison" des documents de gestion de chacun des chantiers (client par client).

Inutile d'insister sur le stress que cela générait pour toute l'équipe de la « mécano » (50 personnes), et en particulier sur son patron.

1969

En conclusion pour cette première partie, ce fut une belle aventure technique et humaine qui allait se poursuivre autrement et que je vous invite à découvrir dans les pages suivantes.

Parcours professionnel et Formation « Une cohabitation de Progrès »

1969 : Après avoir “servi” avec passion la mécanographie à cartes perforées pendant mes 20 premières années de carrière à EdF-GdF, je suis affecté à l’état-major du Centre de Changement de Gaz de Gennevilliers en qualité d’Ingénieur organisation.

Une nouvelle étape de ma carrière débute. J’ai quelque appréhension. C’est un grand changement. Je travaille seul. Le bureau et son environnement sont d’un grand calme.

Une circulaire interne propose aux cadres issus de la Maîtrise d’effectuer un stage de “Culture générale” au Centre d’Instruction PROFOR à Asnières. Je me porte candidat. Ce stage doit durer 4 mois à raison d’une semaine complète toutes les 3 semaines.

La dénomination du stage étant de Culture générale, il porte sur un large éventail de matières, comprenant entre autres : Économie – Littérature – Arts plastiques – Organisation du travail – Mathématiques, etc.

L’intervenant en Mathématiques est un certain Robert Villeneuve, jeune cadre, dynamique, très pédagogue pour nous intéresser à des notions de mathématiques oubliées et souvent rébarbatives dans nos têtes de quadragénaires.

Je retrouverai Robert Villeneuve quelques années plus tard – Chargé des questions de personnel (Attaché Personnel). Il sera mon patron à la Direction de la Distribution de Paris où il insufflera un courant dynamique aux actions de formation, notamment dans la promotion du GLP.

Ce stage est du style “didactique”, professé de façon très active par des intervenants de très grande qualité.

C’est mon premier stage depuis mes débuts à EdF-GdF en 1949 – et donc mon premier contact avec l’organisation PROFOR.

Ce sera la première pierre dans la construction de ma nouvelle carrière consacrée à la formation.

La seconde étape au pays de la formation EdF sera très différente.

Ce sera en 1971. Il s’agira d’un stage connu dans la “maison” sous l’appellation “stage 1000” et intitulé “Relations humaines et Communication dans l’Entreprise”.

Ce stage se déroulait dans l’un des Centres d’Études de PROFOR, à Cébazat, dans le Puy-de-Dôme. Il durait deux semaines consécutives et comprenait trois groupes d’une dizaine de stagiaires. Il était animé par des cadres de la maison ayant reçu une formation spécialisée.

Le déroulement de ce stage fut pour moi une grande nouveauté et une découverte quelque peu troublante et déroutante : pas de cours, pas de prises de notes. Un animateur tantôt intervenant brièvement souvent sur un mode interrogatif dont le « qu’en pense le groupe? » est resté célèbre chez bon nombre de cadres, et tantôt silencieux.

Ce silence redouté et redoutable car générateur de réflexions intérieures, de soupirs, de bâillements, de ricanements, d’altercations entre participants, d’expressions verbales très...

colorées !, etc.

Nous avons également le choix sur des études de cas concernant des problèmes de communication et de relations humaines dans le travail, ou même je me souviens hors travail telles que Pourquoi autorise-t-on la chasse en France ? ou Doit-on interdire la circulation des automobiles dans Paris ?

Des sujets qui entraînaient des discussions et des échanges qui allaient de la simple courtoisie à des échanges de propos assez musclés et imagés.

Enfin, après une pause "détente", ces études et surtout les débats qui en découlaient faisaient l'objet d'une analyse sur les comportements des uns et des autres où chacun pouvait librement s'exprimer et réfléchir sur son propre comportement et sur celui de ses co-stagiaires.

Pour le débutant que j'étais dans ce genre de stage, mon retour à la "vie normale" fut un peu perturbé. Il y avait dans ma tête un mélange de situations vécues durant ces deux semaines.

De temps en temps, dans diverses occasions de situations aussi bien professionnelles que personnelles, il y avait comme des "signaux internes" qui me renvoyaient vers Cébazat et qui peut-être imperceptiblement agissaient sur telle ou telle orientation de mon comportement.

Ce sera donc une autre pierre (la deuxième) dans la construction et le parcours au pays de la formation.

Pour consolider mes activités d'Ingénieur organisation à l'état-major du Centre de Changement de Gaz, un stage de "Formation de base à l'organisation" me fut proposé au printemps 1972.

Trois semaines non consécutives au Centre d'Études (PROFOR) de Villeneuve-l'Étang près de Versailles.

Retour aux méthodes didactiques. Un programme chargé mais attrayant avec quelques rappels de notions de base connues et quelques découvertes liées au début de l'informatique à EdF. Une très bonne ambiance estudiantine avec bonne table et grand confort d'un Centre d'Études pour Cadres. Une parenthèse intéressante mais vécue sans enthousiasme. La routine s'installerait-elle?

Pendant cette période, une innovation importante se mettait en place au Centre de Changement de Gaz.

Depuis la découverte et la mise en exploitation du gaz de Lacq en 1955, d'importants travaux ont été réalisés depuis le Sud-Ouest de la France pour alimenter en gaz naturel le Sud, l'Ouest et le Centre du pays jusqu'en Région parisienne.

Les clients de Gaz de France étaient alimentés jusque-là en gaz "manufacturé" produit principalement dans de nombreuses usines à gaz à partir de la distillation de la houille.

À l'occasion de la fourniture de ce nouveau gaz, il a été nécessaire de modifier tous les appareils utilisant le gaz. Cette opération importante a été confiée à un organisme de Gaz de France créé spécialement pour cette réalisation exceptionnelle : le Centre de Changement de Gaz dont le siège se trouvait à Gennevilliers, sur le site précisément d'une ancienne usine à gaz.

Cet important chantier itinérant, progressant vers la région parisienne, a nécessité l'embauche au fil de cette progression d'un important personnel. En 1971, la fin de ce chantier se profile vers 1975-76.

Le personnel embauché est titulaire et doit être, lorsque le changement de gaz sera terminé, affecté dans des unités EdF-GdF de la Direction de la Distribution.

Pour que cette affectation se fasse dans les meilleures conditions possibles, il a été mis en place au siège du Centre de Changement de Gaz à Gennevilliers une cellule de Reconversion destinée à donner à ces agents une connaissance aussi complète que possible du

fonctionnement de la maison EdF-GdF, aussi bien sur le plan technique qu'administratif et comptable.

La direction du CCG a donc fait appel à des agents du CCG pour mettre en place cette cellule de reconversion et plus tard animer les sessions.

Un groupe d'agents du CCG ayant une spécialisation ou une expérience sur un certain nombre de sujets a été chargé avec le concours de formateurs de PROFOR de construire le programme de ces sessions.

Entre-temps, au cours de 1972, nous avons consolidé notre bagage de futur animateur en suivant un certain nombre de stages.

Les uns au Centre d'Études de Versailles situé à l'emplacement de l'ancienne école de métiers de Versailles - Pierre Lescot -, les autres à Gurcy-le-Châtel, siège de l'École Nationale de Métiers d'EdF.

À Gurcy, j'ai fait connaissance avec les fameuses "caisses de Gurcy" contenant de véritables outils pédagogiques itinérants, composés de maquettes astucieuses, expliquant le fonctionnement par exemple des disjoncteurs, des transformateurs, des machines de production d'électricité, etc.

Ces caisses - bleues - ont eu une réputation mondiale et ont été diffusées sur tous les continents.

D'autres aspects de la pédagogie active nous ont été présentés en vue de notre future mission d'animation.

J'insiste (encore aujourd'hui) sur la qualité de l'enseignement donné dans cette École, et bien sûr dans toutes les Écoles de Métiers d'EdF-GdF (toutes disparues depuis).

Je connaissais déjà le fonctionnement des Écoles de Métiers car, en 1964, alors Chef de l'Atelier Mécanographique du Centre de Changement de Tension EdF de Melun, j'avais avec la Direction de l'École de Gurcy - Daniel Allier Directeur - étudié et mis en place la mécanisation du concours d'entrée dans ces écoles depuis l'inscription des candidats aux concours jusqu'à la détermination des résultats, en passant par la collecte et la mise en cartes perforées des notes des différentes épreuves, calculs des résultats candidat par candidat et classement définitif de ces derniers par ordre décroissant de leur note finale qui devait déterminer leur future affectation dans les écoles de métiers.

En résumé, toute une application mécanographique des cartes perforées qui m'a passionné et au cours de laquelle nous avons, avec mes collègues du CDT Melun, travaillé avec une particulière sympathie avec l'École de Gurcy.

Après tout ce parcours de formation, nous étions prêts à entamer notre mission de reconversion de nos collègues de "chantiers".

Jusqu'à mon départ du CCG en février 1974, j'ai animé plusieurs sessions. Mes interventions étaient orientées vers deux directions. La première était consacrée à la "Connaissance de nos Établissements", depuis les Directions générales d'EdF et de GdF jusqu'au District, la plus petite (à l'époque) structure de la Maison.

La deuxième direction était consacrée à la « Collecte et aux Restitutions des outils de gestion » : Bons de travaux - Bons de magasins - RJA (Rapport Journalier d'Activité), etc.

Ces interventions étaient bien sûr très "didactiques" mais compte-tenu des préoccupations professionnelles de mes auditeurs il s'instaurait des échanges qui débordaient du sujet traité, et débouchaient sur des sujets où les relations humaines dans l'entreprise prenaient le pas.

Au cours des réunions de synthèse qui clôturaient ces stages, les stagiaires évoquaient de plus en plus souvent ces instants d'échanges qui avaient lieu "hors sujet technique".

C'est ainsi que ma hiérarchie remarqua mes compétences et mes motivations dans cet aspect de la formation.

Depuis quelque temps, j'avais manifesté le désir de quitter le CCG en vue d'une évolution de carrière que je trouvais bien lente à venir.

Le résultat de mes activités de formation au sein de la cellule de reconversion du CCG accéléra le mouvement puisque je fus muté d'office à la Direction Régionale de la Distribution de Paris fin 1974.

La Direction Régionale de la Distribution Paris était alors en pleine évolution, pour ne pas dire en pleine révolution.

Les deux grandes structures "historiques" qui avaient vu le jour au lendemain de la nationalisation de 1946 venaient de disparaître : Paris-Gaz (Condorcet) et Paris-Électricité (Vienne) et étaient remplacées par trois grands services : Le Centre Technique Gaz, le Centre Technique Électricité et le Centre Affaires générales, avec en "support" au niveau de la Direction Régionale des "Attachés Techniques" et "Administratifs".

Derrière cette vaste organisation se dessinait un projet aussi vaste et jugé irréaliste par certains.

Il s'agissait de doter la OR Paris de la même organisation que celle qui était en place hors Paris depuis la nationalisation, c'est-à-dire le "Centre de Distribution" avec ses Subdivisions et ses Districts. Il s'agissait donc de "découper" Paris en plusieurs Centres de Distribution à l'image de la "Province".

Mission impossible disaient les "techniciens". Impossible de découper les réseaux gaz et électricité afin de donner à chaque Centre son autonomie technique, commerciale et administrative comme cela se pratiquait en "Province".

Toujours est-il que le 1er janvier 1978, les 5 centres de distribution mixte de la Direction Régionale de Paris voyaient le jour et ont fonctionné comme leurs "cousins" de province.

Cette révolution technique sera accompagnée d'une autre révolution connue dans la Maison EdF-GdF sous le vocable de "Réforme de structure", et sous ce vocable se trouve une autre révolution aussi importante que l'on peut qualifier de "révolution humaine"

À la Direction Régionale de Paris, un homme a pris conscience depuis plusieurs années de ce bouleversement. Cet homme s'appelle Melchior De La Pomélie, Ingénieur Polytechnicien. Monsieur De La Pomélie fait partie de ces personnes qui s'intéressent dans les années 70 à la psychosociologie dans les entreprises. Des personnalités comme Guy Palmade et Jean Dubost, psychosociologues, sont à l'avant-garde de cette discipline et ils connaissent bien EdF-GdF. Il est probable que Monsieur De La Pomélie les ait côtoyés et ait mûri avec eux ce projet de formation psychosociologique à la DR Paris.

À mon arrivée à la DR Paris fin 1974, je suis affecté au Centre Affaires générales dans la section Formation.

Cette section s'occupe principalement de la gestion administrative des stages extérieurs à la DR Paris et de certains cours du soir donnés à la DR Paris.

Cette section est également rattachée à l'Attaché Personnel - sorte de conseiller technique auprès du Directeur Régional et de son Adjoint (Monsieur De La Pomélie). Auprès de cet attaché et en lien direct avec Monsieur De La Pomélie se trouve un jeune polytechnicien : Alain Timsit. Alain Timsit partage les mêmes motivations que son aîné (X) sur la création d'une formation psychosociologique à la DR Paris.

La dénomination et les buts de cette formation reprennent ceux déjà en fonctionnement à la Direction Régionale EdF de Tours et également sur la Direction Régionale EdF de l'Île-de-France, à savoir : G.L.P pour Groupe Local de Perfectionnement.

Courant 1973, des réunions centrées sur le projet de mise en place d'un GLP parisien ont été

organisées à l'attention des responsables hiérarchiques au plus haut niveau, des organisations syndicales et de la C.RP. (Commission Régionale de Perfectionnement).

Ces réunions étaient organisées en préalable à l'enquête réalisée par les psychosociologues du Centre de Perfectionnement de Nanterre de la Direction du Personnel d'EdF-GdF et publiée en 1974.

Durant l'année 1974, mes activités au sein de la section Formation de la DR Paris ont été très variées et m'ont permis de prendre toute la dimension technique et humaine de cette importante unité parisienne.

J'avais demandé de suivre le "stage tournant" avec les jeunes cadres récemment recrutés à la DR Paris. Ce stage d'une durée de plusieurs semaines consistait à visiter avec les responsables locaux toutes les installations gaz et électricité dans Paris intra-muros.

Ces quelques semaines passées sur le « terrain » m'ont été d'une très grande utilité et d'un immense intérêt pour mon futur travail au sein du GLP. J'ai pu ainsi prendre connaissance en "temps réel" des personnes, de leur travail, de leurs difficultés, de leurs réussites et de leur fierté d'être au service du public.

J'ai également pris connaissance des "us et coutumes" des gaziers et des électriciens parisiens et l'aspect important de leur jargon technique.

Je garde toujours un souvenir très fort de ce stage tournant et quand, simple provincial, je me retrouve à Paris à l'occasion d'un voyage, de nombreux souvenirs me reviennent en mémoire, accompagnés de ce jargon technique et de la passion de ceux qui nous parlaient de leur quotidien.

Le temps passant, Alain Timsit m'entretenait souvent du projet GLP. Les étapes de ce projet se précisaient et Monsieur De La Pomélie et Alain Timsit me firent part de leur décision concernant ma nomination prochaine comme responsable du GLP Pans.

S'ensuivit tout un programme de réalisations pratiques allant du recrutement (en interne) des futurs animateurs en passant par le choix des lieux de stages (en résidentiel), etc.

Puis débutèrent en 1975 les 5 semaines non consécutives de formation des futurs animateurs, dont bien sûr j'étais.

Cette formation était animée par quatre psychosociologues de Profor de la Direction du Personnel d'EdF-GdF.

Elle se déroulait en "résidentiel" dans un établissement hôtelier de la banlieue parisienne. Nous étions répartis en deux groupes d'une dizaine de personnes, animés chacun par deux animateurs Profor.

Le "démarrage" de la session fut très, très laborieux...

Il y avait au départ une certaine ressemblance avec la méthode que j'avais connue à Cébazat lors de la session "1000" "Communication et Relations humaines dans l'entreprise".

Devinant très vite le style de « non-intervention » des animateurs Profor, les réactions des stagiaires ne se sont pas fait attendre. Quelques "grandes gueules" sont très vite intervenues, mettant en cause l'existence même du GLP.

Les discussions ont alors démarré, très vives au départ, et s'atténuant au fil des heures. Il y avait aussi une sorte d'affrontement entre les méthodes "Profor" et les méthodes "CPC".

Le CPC, Centre de Perfectionnement Commercial, était un organisme de formation EdF-GdF créé à l'intention du personnel ayant des fonctions commerciales. Les méthodes de formation employées par cet organisme étaient réputées « très directives », donc opposées aux

méthodes « non directives» que nous étions en train de vivre.

Les pauses étaient les bienvenues car elles permettaient une sorte de « trêve» dans des discussions souvent devenues très âpres.

Aux reprises, les “Profor” esquissaient quelques mots salués par : « Ah ! Ils parlent... ». Il s’agissait pour eux de faire une sorte de mini-synthèse des heures précédentes et de « recentrer» les discussions.

Au fil des semaines, les “aspérités idéologiques” des uns et des autres s’étaient transformées sinon en compréhensions mutuelles, du moins en écoutes tolérantes et souvent les deux à la fois.

Au terme de ces cinq semaines de “cohabitation”, le premier groupe des animateurs du GLP de la DR Paris était prêt à assumer sa mission et, disons-le, à se lancer dans l’aventure.

Avant de survoler la vie du GLP Paris, je voudrais faire part de l’une de mes préoccupations ressenties au cours de cette formation.

Sachant que j’allais être amené à gérer cette nouvelle organisation de formation à la DR Paris, sans expérience ni compétence sur ce type d’action, je me suis souvent demandé s’il fallait ou non entrer dans les discussions au cours de ces cinq semaines.

J’étais en terrain inconnu, dans une sorte de brouillard et, ajouté à ma réserve naturelle, tout cela a contribué à me troubler pendant cette période.

Je ne me sentais pas suffisamment préparé pour intervenir et je craignais que mes interventions brouillent mon statut vis-à-vis de mes collègues futurs animateurs.

Aujourd’hui, on pourrait à cette occasion ouvrir tout un chapitre sur l’influence de l’éducation et des événements familiaux.

Je résumerai en évoquant tout un déroulé de carrière depuis mon entrée dans le monde du travail à 16 ans dans lequel le respect des rapports hiérarchiques a été toujours très strict, avec une exigence sans faille des compétences professionnelles.

Nos collègues psychosociologues apporteront sans doute à cette réflexion une explication plus “technique”



Revenons à la vie du GLP Paris.

La 1ère session du GLP Paris a eu lieu en avril 1976 à l’hôtel Mercure de Surveilliers, près de Paris.

Les participants, sans doute conscients de leur rôle de précurseurs, étaient à la fois curieux et prudents.

Les animateurs étaient, eux, résolus, motivés, prêts à prouver leur détermination dans le succès de cette action.

La première synthèse de fin de stage a eu lieu en présence de monsieur de La Pomélie, de Robert Villeneuve et de moi-même.

Il avait été proposé qu’une conférence ait lieu en milieu de stage et qui se serait orientée sur les problèmes de relations humaines et de communication dans l’entreprise. Elles ont été assurées au départ par des cadres supérieurs de la DR Paris.

Puis Robert Villeneuve suggéra que le relais soit pris par des “professionnels” de la psychosociologie. C’est ainsi que nous avons accueilli dans nos sessions GLP : Jean Maisonneuve, Jean-Claude Filloux, Jean-Claude Rouchy et Eugène Enriquez.

Toutes ces interventions venant de “pros” de la psychosociologie furent unanimement appréciées tout au long des sessions du GLP et apportèrent à celles-ci un “plus” dans l’image de marque parfois chahutée de cette action de formation.

Nous voici fin 1978. Le GLP a fêté ses 3 ans. Depuis avril 1976, date du démarrage des sessions GLP, on enregistre à fin 1978 le déroulement de 24 sessions avec la participation de plus de 400 agents. Le rythme est soutenu et, à la mi-septembre, démarre la formation d’une seconde “promotion” d’animateurs.

Mes activités de Cadre responsable du GLP Paris s’étaient affermies grâce notamment au soutien de Robert Villeneuve, infatigable promoteur de toutes les actions de formation au sein de la DR Paris et du GLP en particulier.

Nos “relais” dans les cinq centres de distribution de la DR Paris étaient assurés par les Cadres Formation de chacun de ces centres. Nous étions devenus avec les animateurs du GLP une véritable équipe de commerciaux de la formation auprès des différentes hiérarchies, chefs de centres, chefs de services qu’il fallait convaincre.

Personnellement, mes réserves vis-à-vis des rapports avec la hiérarchie s’atténuèrent au fil de mes rencontres avec les Chefs de Centres et leurs Adjoints, pour des échanges, notamment sur leur participation aux séances de synthèse des sessions GLP.

De son côté, Robert Villeneuve, exigeant sur la qualité de notre travail, était attentif à notre propre formation. Il nous a ouvert de nombreuses portes en favorisant notre participation à des formations originales. Par exemple, j’ai gardé le souvenir de sessions de découvertes sur la “Non-directivité” de Carl Rogers avec le concours d’André de Peretti.

En 1980, à la suite d’une vacance de poste au niveau régional et grâce également à l’intervention de Robert Villeneuve, j’ai été nommé au poste de “Cadre Chargé de la Formation Commerciale” - “C.C.F.C” - de la DR Paris.

Je conservais la gestion du GLP et m’engageais dans une nouvelle aventure.

Mon ancienneté à la DR Paris ainsi que mes activités reconnues au GLP me donnaient l’assurance qui m’avait fait défaut au démarrage du GLP. Pour assurer mes nouvelles fonctions de “CCFC”, il me fallait acquérir quelques éléments de base.

C’est ainsi que j’ai fait, enfin, connaissance avec le “CPC” : “Centre de Perfectionnement Commercial” dont j’ai fait mention lors des premiers jours de formation des animateurs GLP.

Autres méthodes pédagogiques, bien sûr, mais... pourquoi pas ?

Un intérêt de ces formations réservées aux CCFC résidait dans le fait que nous rencontrions d’autres cadres de toutes les Directions Régionales de la Distribution de France, soit un CCFC par Direction Régionale - à l’époque, EdF comptait 19 Directions Régionales.

Il y avait pour moi dans ces stages l’occasion de faire connaissance avec l’EdF-GdF de l’ensemble du territoire.

Ces rencontres m’ont largement servi lorsque, quelques années plus tard, j’ai été chargé de formation au SIRP (Service de l’Information et des Relations Publiques) de la Direction Générale d’EdF.

Concernant mes activités de CCFC, je voudrais dire quelques mots sur deux stages que j’ai particulièrement appréciés : “Initiation à la créativité” et “Animateurs de créativité”.

J'ai retrouvé dans ces deux stages une complémentarité intéressante par rapport à ce que j'avais vécu puis mûri dans mes activités GLP.

Les méthodes utilisées pour stimuler la créativité de chacun donnaient un nouveau relief entre le « savoir-faire » et le « savoir-être ».

Ce ne sera pas un remède miracle pour résoudre tous les problèmes, mais une bonne boîte à outils que j'ai souvent utilisée.

Fin 1981-Début 1982 : 50 sessions GLP ont eu lieu.

430 Cadres - 810 Agents de maîtrise ont participé à ces sessions - soit 1 240 Agents de la DR Paris en 6 années de fonctionnement.

Il était peut-être nécessaire de faire une pause, voire de "transformer l'essai".

Il semblerait que quelques chefs de service aient demandé au Directeur Régional d'arrêter le GLP.

Un "relais" avait déjà été entrepris à l'intention des agents de maîtrise. En effet, une action de formation était en cours de démarrage. Elle était déjà "baptisée" "Barbès", du nom du lieu de Paris où elle avait lieu.

Nos collègues, psychosociologues du Centre de Perfectionnement de Nanterre, étaient déjà "mobilisés" sur place, et les animateurs issus pour quelques-uns du GLP étaient en action.

1983 : Mon départ de la DR Paris est annoncé.

Je quitte la "Rue de Vienne" pour "Murat", où siège la Direction Générale d'EdF.

Je suis nommé Chef de la subdivision "Affaires générales" au SIRP : Service de d'Information et des Relations Publiques de la Direction Générale d'EdF.

Je suis reçu au SIRP par mon prédécesseur et toute son équipe - grande et agréable surprise : toute cette équipe m'accueille avec le verre de l'amitié en me fêtant mes 50 ans, arrivés quelques jours plus tôt. Mon état civil m'avait précédé...

C'était plutôt bon signe pour les six années que je vais passer dans ce service - et qui seront la dernière étape de ma carrière à EdF-GdF.

Après avoir pris connaissance des activités de ce service et la subdivision Affaires générales dont je devenais le patron, j'ai constaté que la formation était devenue dans ce service une sorte de « parent pauvre ».

J'ai réalisé un inventaire des actions à entreprendre. Cet inventaire a constitué tout au long de mon séjour au SIRP ma "feuille de route".

La gestion du personnel étant l'une de mes activités. J'étais en "1ère ligne" pour constater, évaluer et promouvoir toute action de formation auprès du personnel de ce service.

Au cours de ces six années, les choses ont évolué tout doucement mais sûrement.

Peut-être est-ce une "retombée collatérale" de mes actions en faveur de la formation lorsque la direction du SIRP a décidé de mettre en place une action de grande envergure à l'intention

des Chefs d'Unité d'EdF et de m'en confier la gestion et l'organisation.

Cette activité m'a passionné pour plusieurs raisons :

J'ai fait connaissance avec des professionnels de l'audiovisuel et je les ai vus exercer leurs talents pédagogiques au cours des sessions organisées au SIRP. Je n'ai pas participé directement aux sessions mais étant fréquemment "spectateur", j'en ai retenu une grande quantité de "trucs", d'idées ainsi que des conseils prodigués par ces animateurs.

En quatre ans, j'ai accueilli dans ce stage tout ce qu'EdF comptait de Cadres dirigeants appelés dans notre jargon des "Chefs d'Unités" (équivalents aux préfets de nos départements) :

- Responsables de "grands chantiers" (Direction de l'Équipement)
- Responsables d'unités de production d'électricité (hydraulique, thermique, nucléaire)
- Responsables d'unités de distribution (Chefs de centre et Adjoints)
- Responsables des grands services centraux, etc.

Soit en quatre ans à peu près 300 personnes sur 50 sessions.

À travers les "exercices" proposés par les animateurs de ces sessions, j'ai pu entendre tout le "quotidien" de ces hommes (pas une seule femme chef d'unité, nous sommes en 1984-89) et mesurer l'ampleur de leurs tâches, et surtout leur attachement au Service Public.

Sous prétexte de régler un problème administratif, certains venaient dans mon bureau le soir après la session pour se détendre et bavarder. Certaines confidences m'ont touché...

Pour compléter ce chapitre sur les "Dirigeants" d'EdF, j'ai gardé le souvenir des Conférences de Presse tenues chaque année dans la salle équipée en Audiovisuel appelée "Espace SIRP".

Il s'agissait de la rencontre entre le PDG et le Directeur Général d'EdF avec les journalistes politiques et économiques de France et d'Europe.

Ces rencontres résumaient l'activité d'EdF au cours de l'année passée, exposée par des personnalités de grande valeur, dont la carrière s'était réalisée dans la "Maison EdF", ce qui n'est plus le cas depuis plusieurs années.

Ces exposés, à la fois techniques et financiers et quelquefois politiques, étaient d'un très grand intérêt pour un public extérieur à l'entreprise et aussi pour l'ensemble du personnel puisque, à partir de 1984, ces rencontres étaient diffusées en direct, par satellite, dans toutes les unités d'EdF.

J'ai gardé la trace sonore et visuelle de quelques-unes de ces rencontres après report des cassettes vidéo en DVD.

Avril 1989

L'état de santé de mon épouse, en chimiothérapie depuis un an, et la possibilité de bénéficier des "services actifs" acquis pendant mes années de mécanographie m'ont incité à demander ma mise en inactivité. 1949-1989, c'était 40 années au service d'EdF-GdF.

En prévision de ces futures années dites de « retraite » qui s'annonçaient, j'avais réfléchi et prospecté sur des activités qui m'apporteraient plaisir et utilité sociale.

Au détour d'une page d'un quotidien, mon attention a été attirée par une annonce concernant une association qui proposait des rencontres et des stages de techniques de recherche d'emploi pour des cadres au chômage.

C'est ainsi que j'ai débuté une seconde carrière de 20 ans de bénévolat au service de personnes en difficulté professionnelle et en recherche d'emploi.

Mes débuts ont été difficiles car l'année suivante, mon épouse décédait et, malgré l'annonce probable de sa disparition, j'ai été très affecté par celle-ci.

Il y a dans la vie des situations qui s'opposent et aujourd'hui, je dirais que c'est le chômage ou plutôt le service rendu aux chômeurs qui m'a évité la grande dépression.

Outre la fréquentation comme auditeur libre des ateliers de techniques de recherche d'emploi organisés par cette association dans laquelle j'assurais l'accueil et l'orientation des personnes au chômage, j'ai poursuivi des cheminements entamés quelques années avant mon départ en retraite.

À cette occasion, j'ai rencontré deux personnages qui ont marqué ce cheminement : Gysa Jaoui et Hubert Jaoui (parents d'Agnès Jaoui, l'actrice).

Avec Gysa Jaoui, j'ai approfondi les principes de l'Analyse Transactionnelle, et avec Hubert Jaoui, j'ai participé aux ateliers de créativité que ce dernier organisait régulièrement à son cabinet de consultant : GIMCA.

Hubert Jaoui était (et est toujours, je crois) un grand spécialiste de la créativité.

Grâce à sa chaleur humaine et à son entrain communicatif, ses ateliers étaient des moments de convivialité dans lesquels régnait une irrésistible bonne humeur.

Nous y avons abordé des cas réels : recherches de logos, de slogans, de solutions marketing, et des cas ludiques, un peu farfelus mais toujours générateurs de cette irrésistible bonne humeur créative.

1993 - 2016

Cette période représente presque une carrière (de bénévole) au service de l'emploi.

J'ai été passionné (et le suis toujours !) par les problèmes liés à l'emploi.

Toutes les activités que j'ai effectuées au cours de ces années ont été nourries, inspirées et réussies grâce au capital « Formation » que j'ai construit au sein d'EdF-GdF.

Mes années Versaillaises par Pierre Lepage

Toujours servir et rester fidèle.

Note à l'attention du lecteur

Formation : Technique Gaz
Ecole : Centre d'Apprentissage Gazier de Versailles
Date : De 1950 à 1954

Il s'agit du témoignage de formation le plus ancien de cet ouvrage. Pourtant, le cheminement que vous allez y découvrir pourrait être on ne peut plus contemporain :

- cette même boule au ventre le premier jour,
- la curiosité des gens, des lieux et des personnes,
- et la découverte d'un métier.

Ce témoignage est publié à titre posthume car Pierre nous a quittés. Si vous avez l'occasion de découvrir de l'intérieur une telle formation, à une époque dont il ne reste que peu de témoins, c'est grâce à son épouse qui nous en a donné l'autorisation, conformément à sa demande de publier ses mémoires avant de partir.

Pierre, nous t'en remercions.

Avant-propos

Alors que le temps m'est désormais compté, je me propose, par ce modeste mémoire, de faire revivre aussi brièvement et objectivement qu'il soit possible les années que je vécus au Centre d'Apprentissage Gazier de Versailles au cours de la période 1950 à 1954. Je m'efforcerai de restituer l'atmosphère de cet établissement scolaire, de rappeler un certain nombre de faits que j'observai et de paroles que j'entendis dans cet intervalle de temps associé à une époque révolue. En ce qui concerne les origines du Centre d'Apprentissage Gazier de Versailles, appelé aussi Collège Victor Bart, du nom de la rue où il se situait, les aspects organisationnels et administratifs ainsi que les fondements idéologiques de ce Centre, je conseille aux lecteurs du présent mémoire de se reporter à l'excellent ouvrage de Monsieur Jean-Marc Huguet, Docteur en sciences de l'Education, qui occupa plusieurs postes à responsabilité au sein du Service commun de formation d'Electricité de France et de Gaz de France[1].

[1] Jean-Marc Huguet : *La formation d'une élite ouvrière. Industries électrique et gazière 1940-1970*. L'Harmattan 2005.

Mes débuts

Le 30 septembre 1950, aux environs de 21 heures, je débarquai avec mon bagage à la gare de Versailles Rive droite. Sur l'instant, et dans l'obscurité, je ne remarquai pas les deux fresques de la gare : *Versailles 1687* et *Versailles 1937*. En sortant, par l'étroit et obscur passage Pilâtre de Rozier, je gagnai la rue Albert Joly que je suivis jusqu'à tourner à gauche pour rejoindre, par l'avenue du Parc de Clagny, la rue Richard Mique. Comment aurais-je pu imaginer qu'à Clagny je m'aventurai sur les anciennes terres du domaine de Michel de Chamillart, l'un des premiers ministres de la fin de règne du Roi soleil, et que Richard Mique n'était autre que le premier architecte de la Reine ? A l'âge du BEPC, mes connaissances historiques étaient limitées. Elles ne me permettaient pas de décrypter le pouvoir ainsi que les caprices de nos Hauts et puissants seigneurs, qui perdurent et prospèrent sous d'autres régimes.

Revenons à mes préoccupations. Sur le portail éclairé du numéro 4 de cette rue Richard Mique était apposée une plaque : *Centre d'Apprentissage Gazier de Versailles*. Je tirai la cloche et je présentai ma convocation à un Monsieur Barre ou Barré, portant moustache rousse, maître d'internat plutôt que surveillant. Il m'accueillit avec bienveillance et me dit : « Vous logerez ici, aux communs, et comme vous êtes le premier, ce soir, installez-vous où vous voudrez. ». Je choisis un « coin », l'angle d'une pièce qui abritait une quinzaine de lits. En jetant les yeux par l'une des fenêtres de cette chambrée, j'aperçus, perçant la pénombre d'un grand parc, les lumières d'un château où logeaient les deuxième et troisième années. Je compris pourquoi j'étais logé aux « communs », probablement les anciennes écuries ou remises à voitures du château, lequel, comme je devais le découvrir le lendemain, n'était qu'une vaste demeure bourgeoise, édifiée à l'extrémité d'une grande pelouse et d'un parc ombragé, et dont le style semblait plus apparenté à l'époque de l'Empire qu'à celui du siècle de Louis XIV. Je n'étais pas déboussolé par l'internat. J'en connaissais les ficelles pour l'avoir vécu en cinquième et en quatrième à l'Institution des frères des Ecoles chrétiennes, à savoir Saint-Nicolas de Buzenval, à présent Passy-Auteuil. Les grands dortoirs abritaient alors deux classes, soit l'équivalent de soixante lits. Aussi les communs de Richard Mique, était-ce en quelque sorte l'intimité. En attendant les nouveaux arrivants, je méditai sur cette année qui orienta mon destin. Habitant Livry-Gargan (département de Seine et Oise), j'étais venu passer les épreuves orales du BEPC qui se déroulaient au chef-lieu, dans un collège plutôt vétuste qui se situait Boulevard de la Reine. Dans la même période, conseillé par un ami de la famille, je passai le concours d'entrée au Centre d'Apprentissage Gazier de Versailles et je découvris ainsi un aspect des lieux de la rue Victor Bart. Au début de l'été, je fus surpris de recevoir un courrier m'avisant de mon succès à ce concours et me convoquant pour la rentrée du 1er octobre en qualité d'interne boursier, ce qui donna un grand soulagement à ma mère qui, veuve avec cinq enfants tirait le diable par la queue en faisant des heures de ménage dans les écoles de la ville.

Quoique l'extinction des feux fût fixée réglementairement à 22 heures, nous attendîmes longuement ce soir-là. Je me souviens des premiers arrivants qui se présentèrent : Cany, Cévaert, Jaffry, Yvrenogean venu de Noirmoutier. J'ai d'autant plus conservé le souvenir de ce Vendéen qu'à cette époque je lisais des romans à l'eau de rose et bien pensants de Pierre Lhermite, un écrivain de ces lieux, dont le patronage Saint-Michel nous prêtait les bouquins. Pour la plupart de ces nouveaux camarades, le voyage avait été long aussi, les présentations furent brèves, et nous nous endormîmes du sommeil du juste après que Monsieur Barre, ou Barré, eût éteint les lumières.

A sept heures précises, et comme il en fut ainsi pendant quatre années, lever, toilette rapide et rassemblement en tenue réglementaire, à savoir bleu de travail et chaussures de sécurité ou sabots. Nous partions en rangs par trois pour Victor Bart où se prenaient le petit déjeuner et les autres repas. J'ai encore en tête le claquement de dizaines de sabots des trois promotions qui descendaient l'avenue de Clagny. Nous apercevions des ouvriers qui s'affairaient dans la cour de l'usine à gaz, nous entrevoyions des chevaux attachés aux anneaux de la cour d'un grand cabinet de vétérinaires. Chaque matin nous croisions un colonel, en uniforme cinq galons pleins, qui se hâtait vers l'une des nombreuses casernes

versaillesaises ou vers le camp de Satory. Il semblait ravi de nous voir défiler au pas avec cette allure un peu militaire en usage dans les collèges de cette époque. Rue Albert Joly, était situé un bar tabac dont la fréquentation était interdite aux élèves, dont pourtant quelques-uns ont franchi subrepticement le seuil. Pour ma part, je n'ai pas gardé le souvenir d'être entré une seule fois dans cet estaminet. Bref, notre spectacle du matin était immuable. Nous arrivions enfin au Centre. Le portail en fer s'ouvrait pour nous livrer passage et nous permettre de jeter un premier coup d'œil sur les lieux de nos prochaines activités. Passée l'heure, la porte refermée par une accorte concierge, les externes en retard devaient se justifier et présenter des excuses devant Monsieur le surveillant général. Avant le premier de nos petits-déjeuners au réfectoire, nous disposions d'un instant pour examiner les lieux. Ils étaient clairement identifiés par cette inscription en grosses lettres sous l'horloge au fronton du bâtiment affecté aux quatrième année : **Centre d'Apprentissage Gazier de Versailles**. Autour d'une vaste cour carrée se groupaient tous les bâtiments du collège sur lesquels je reviendrai.

A mes débuts, le premier surveillant général était le père Broizier. Blouse grise, béret penché à la mode militaire, c'était un être sanguin et truculent, à la voix haute. Il avait fait la guerre, celle de quatorze ou la dernière, je ne sais. Il avait été blessé et cela se voyait car il claudiquait et portait une canne dont parfois il donnait un coup à un gaillard récalcitrant. Je pense qu'il avait dû être quelque chose comme adjudant, mais il n'était pas méchant homme. Ayant atteint l'âge de la retraite, il fut rapidement remplacé par un monsieur Blacque, un homme très digne, moins démonstratif, un peu terne même, vêtu d'une irremplaçable veste de couleur canari. Monsieur Blacque avait autorité sur trois maîtres d'internat : Monsieur Barre (ou Barré) dont j'ai déjà parlé, et dont j'appris qu'il était originaire de la Réunion, un étudiant dijonnais qui répondait je ne sais pourquoi au délicieux surnom de *caïman*, enfin le plus atypique, Monsieur Muffraggi, dit Pascual, ou encore *Pète-sec* dont je reparlerai plus en détail.

Regard d'ensemble sur le collège : autour de la vaste cour, à gauche le bâtiment plutôt moderne réservé à l'enseignement général formant trois classes, surplombant le bâtiment des ateliers, le plus vaste, le plus vétuste aussi mais abritant le cœur des métiers; de face le gymnase, l'usine à gaz expérimentale, le bâtiment réservé aux apprentis de quatrième année spécialisée, le réfectoire où les repas se prenaient en commun par tables de huit; à droite de la cour, les vestiaires des externes, douches et sanitaires, les locaux de la surveillance générale, l'infirmerie. La conciergerie et les bureaux de la direction du Centre, secrétariats, et comptabilité donnaient sur la rue Victor Bart. Dans une arrière-cour, masqués par les ateliers, une salle affectée au dessin industriel et l'atelier d'électricité. Au centre de la grande cour un filet de volley-ball était monté en permanence. Les parties se donnaient pendant les récréations, et j'ai souvenance des deux frères Cauchon qui excellaient dans l'art du smash, du contre, du service et du turn-over de l'équipe, le tout sous le regard admiratif des spectateurs que nous étions.

Première année

Il nous faut maintenant évoquer le personnel enseignant. La Direction tout d'abord. Notre premier directeur fut Monsieur Pierre Debord. C'était un homme de forte corpulence, net, droit, ferme, à l'autorité naturelle. Il prenait le petit-déjeuner et le repas du midi au réfectoire. Nous l'attendions debout à nos places. Nous échangeons en commun cette brève introduction : « Bonjour messieurs ! Bon appétit ! ». « Merci Monsieur ! ». Nous pouvions alors nous asseoir et parler librement entre nous. Cela me changeait bigrement de Saint-Nicolas où nous devions à chaque repas garder le silence pour entendre, déclamée par le « lecteur du jour » (je fus parfois l'un d'eux) du haut d'une tribune du réfectoire, la lecture d'un texte sacré ou les malheurs de *Patira*. Nous desservions et nettoiyions les tables sur lesquelles nous retournions les chaises, ce qui me permettait de remarquer que le mobilier était réparti pour moitié entre Gaz de France et la Direction de l'Enseignement technique. Monsieur Debord avait sa méthode pour connaître tous les élèves de son établissement. Le midi, dans une sorte de rassemblement « au rapport », il remettait à chacun par appel nominal son courrier personnel en répétant : « monsieur X ou Y ». Ce moment solennel avait quelque chose d'un peu militaire, mais il était alors dans l'ordre des choses. Monsieur Debord était, disait-on, membre du Parti communiste français, ce qui était bien son droit, d'autant qu'il ne faisait pas état de ses opinions publiquement devant les élèves. Ses opinions lui valurent par la suite des ennuis sur lesquels je dirai un mot ultérieurement.

Le chef des travaux, chargé de la planification des ateliers et de la progression des diverses formations était Monsieur Migeon, lui aussi un homme ferme, direct, sans faux-fuyants. Je le vois encore dans son bureau situé en un lieu stratégique des ateliers d'où il pouvait apercevoir l'ensemble de la cour. Il enseignait la technologie générale et je me souviens très bien de ce jour où un élève ayant « piqué » le texte de la prochaine interrogation dans son bureau non fermé voulut nous en faire bénéficier. Monsieur Migeon ne fut pas dupe de la supercherie. Il nous passa un savon de premier ordre et chacun comprit qu'il n'y aurait aucun intérêt à remettre le couvert. Lorsque Monsieur Debord quitta le Centre d'Apprentissage, l'ensemble des élèves qui l'appréciaient voulurent le reconnaître comme leur nouveau directeur par acclamations, par une sorte de Conseil aulique. Monsieur Migeon, très touché, déclina cette « offre » flatteuse. Il demeurait fidèle à sa hiérarchie, et il était clair qu'il se sentait plus à l'aise dans ses fonctions de coordinateur technique, proche des professeurs et des apprentis, que dans celles de directeur. Il le manifesta à sa manière en nous disant à son entrée au réfectoire : « Restez assis, Messieurs ». J'ai conservé le meilleur souvenir de mes années passées sous l'autorité de Monsieur Migeon.

Les professeurs d'enseignement général ensuite. En physique, chimie, sciences générales, le professeur était Monsieur Florence, blouse blanche, visage poupin, sympathique, curieux, aimant les digressions, mettant sa classe à l'aise en adaptant les niveaux des connaissances. Le professeur de mathématiques, le « Père Pradel », était un monsieur singulier, toujours revêtu d'une blouse grise, et dont les yeux vifs pétillaient de malice derrière les lunettes. Il savait manier l'humour. La preuve ? Jetant un regard sur l'un des élèves qui revenait de l'infirmerie avec un bandage au poignet, il lui demandait : « Que vous arrive-t-il ? ». « Je me suis tordu le poignet en jouant au volley ». « Ah ! ah ! Si vous jouez avec les volets, vous allez vous pincer les doigts ! ». La salle s'esclaffait : nous le croyions sourd, mais il n'en était rien. Nous étions en trigonométrie. « Ouvrez vos cahiers. Sur la première ligne qui n'est pas la deuxième, écrivez en caractères bâton de 10 millimètres MATHÉMATIQUES, avec un s, s'il vous plait, car mathématique sans s c'est pour les loufoques du moderne. Voyons : le sinus, les gars, quelle belle chose que le sinus, et son cousin le cosinus. Quand vous serez ingénieurs à Electricité de France vous direz, ah ! Il n'y a pas de plus belle chose que le sinus. Voyez comme c'est simple, les gars, sinus = côté opposé à l'angle sur l'hypoténuse, cosinus=côté adjacent à l'angle sur l'hypoténuse ». Sacré Père Pradel. Je ne l'ai jamais oublié.

En français, je n'ai pas longtemps connu Monsieur Thuillier. Il mourut d'une mauvaise grippe au cours de l'hiver. Monsieur Debord lui rendit un hommage appuyé devant tous les élèves rassemblés dans la cour du collège. Une jeune femme lui succéda bientôt dans la chaire de

lettres. Elle se nommait Mademoiselle Guillaume. Normande, native de Flers, nous confia-t-elle, elle venait tout droit de la Faculté avec sa licence. Elle débuta son enseignement en nous parlant des humanistes, et elle laissa pantois cet auditoire d'ignares en écrivant sur le tableau noir les noms d'Erasmus de Rotterdam et de Guillaume Budé. Mademoiselle Guillaume était jeune et jolie dans sa blouse bleue. Mais elle ne manquait pas de caractère, de chien même, et elle tenait sa classe bien en main. Elle eut vite fait de remettre en place quelques loustics qui amorçaient des propos égrillards.

Nous reçûmes dans le même temps un nouveau professeur d'histoire et de géographie, Monsieur Fau. Il était jeune, sympathique, ouvert au débat. Je ne tardai pas à soulever des controverses. Monsieur Fau valorisait le Moyen-Age. Je détestais cette époque. Nous nous affrontâmes. Nous en vînmes à la Révolution. Ma préférence allait à Robespierre l'Incorruptible plutôt qu'à Danton le noceur. Je le fis savoir. Ce géniteur de *L'Être suprême* avait fait raccourcir à la guillotine aussi bien les « Enragés » de Hébert que les « Indulgents » de Danton pour avoir mis les mains dans la caisse de la République (ça continue de nos jours). J'approuvais le natif d'Arras et du Pas-de-Calais. Monsieur Fau en souriant répliquait : « Ne trouvez-vous pas que cela fait un peu trop de monde ? ». Ca c'était un vrai cours d'histoire.

Monsieur Fau et Mademoiselle Guillaume se rencontrèrent, ils se plurent, ils se marièrent dans la discrétion, et ils n'eurent qu'un enfant. Je le sais pour leur avoir rendu visite deux ou trois fois à la villa *Les Benjamins* à Pau, lorsque mes pérégrinations m'appelaient par là. Je les ai perdus de vue. Que sont-ils devenus ? J'aurais eu un tel plaisir à les revoir. L'apport de ce couple dans ma culture générale fut très important. Je conserve la mémoire de leur enseignement, de cette lumière qu'ils apportaient dans ce petit monde axé, et cela était bien normal, sur l'enseignement technique et le choix d'un métier manuel et valorisant.

Dans le domaine culturel justement, la direction du Centre ne se montrait pas avare. Chaque jeudi ramenait deux artistes à Versailles. Le premier, Maurice Guyonneau était un musicien. A Paris, il dirigeait un petit orchestre. Nous sommes allés l'applaudir au cours de deux ou trois concerts. A Versailles, il nous faisait découvrir l'art musical et il monta une chorale. Il nous fit découvrir le sens du négro-spiritual. Il dénichait parfois un ténor en herbe, lui faisait exécuter des vocalises et chanter quelques airs d'opérettes à la mode. Je ne sais si mon condisciple niçois, Rossi, plutôt doué, a réussi une carrière dans cette voie. Pour ma part, j'en ai connu quelques-uns, remplis d'espoir à l'idée d'un essai sur un plateau de télévision, qui sont revenus déconfits reprendre leur modeste tâche de saisie sur les RJA, loin du bling-bling et du clinquant. Il est vrai pour paraphraser Mao, le Grand timonier, que la marche vers le succès est longue et éprouvante. Le second intervenant était Charles Humbert, qui a laissé un nom dans les milieux du théâtre. Il nous enseignait l'art de la posture, de la mimique et de l'articulation. Il nous fit répéter les dialogues de cette pièce à succès de Jan de Hartog, *Maître après Dieu*, que nous jouâmes dans le parc de Richard Mique pour la fête de fin d'année du collège. Charles Humbert, injustement écarté de l'ORTF en raison de ses convictions, revint après mai 1981 animer une émission musicale nocturne sur FR 3.

Venons-en maintenant aux ateliers. Le grand bâtiment central qui les abritait était subdivisé en six blocs, auxquels il fallait ajouter celui un peu détaché de l'électricité : mécanique, métaux en feuille, forge et serrurerie, bâtiment, menuiserie, plomberie. Nous devions passer dans chacun de ces ateliers pour une période d'initiation qui se déroulait au cours du premier semestre, avant orientation et choix définitif du métier. Chaque atelier était animé par deux professeurs techniques adjoints (PTA), dont chacun à tour de rôle assumait la préparation annuelle au CAP d'une promotion d'apprentis. Pour l'heure, ils étaient chargés de détecter les aptitudes des novices que nous étions à l'exercice de leur futur métier.

En mécanique, l'un des deux profs était appelé *p'tit gris*. C'était d'autant plus simple que cet homme proche de la retraite était de petite taille et portait une blouse grise maculée d'huile. Pour quelles raisons le second prof était-il surnommé *Mickey* ? Je ne l'ai jamais su, d'autant qu'il avait un visage plus triste que réjoui. Ils reçurent bientôt le renfort de Monsieur Jouey, un homme jeune encore, jovial, expérimenté et sympathique, excellent animateur. Il donna un nouvel élan à cette section de mécanique générale qui était, somme toute, assez classique avec ses machines déjà obsolètes, tours, fraiseuses, perceuses etc... Avant d'opérer sur ces machines, Mickey testait nos capacités d'ajusteur à l'épreuve de la lime en contrôlant sur le marbre le résultat de nos travaux, assemblages en queue d'aronde et autres pièces dont je n'ai pas conservé un souvenir précis. Aurai-je pu faire un bon mécanicien ? Je n'en sais rien car mes résultats étaient dans la moyenne et je n'avais pas le sens de la précision

millimétrique indispensable dans cette spécialité.

La caractéristique de l'atelier de métaux en feuilles était le bruit ambiant, celui des marteaux tapant en cadence sur les tôles. L'atelier où l'on préparait le CAP de chaudronnier était dirigé par les deux PTA Messieurs Taupin et Cirogoudoux, blouse bleue, blouse grise. L'atelier se remarquait par la variété de ses marteaux et de ses machines, notamment les plieuses. Il fallait avoir quelques connaissances en géométrie pour devenir chaudronnier. En effet, il convenait de préparer avec soin des épures pour passer du plan au volume, de la dimension deux à la dimension trois, par exemple pour confectionner un chapeau de cheminée ou déformer la tôle en trièdre. Bien des gens issus de cet atelier ont fait une carrière remarquable de carrossier dans ce marché alors en développement considérable de l'automobile. Pour ma part, j'ai fait réparer ma propre voiture chez les frères Parizot, issus de cet atelier et dont la propre affaire qu'ils montèrent dans la région parisienne rencontra un grand succès auprès « des naufragés de la bagnole », tandis que le chiffre s'arrondissait à la hauteur de l'accroissement de la demande. Personnellement, ayant raté ma cinquième en géométrie par manque de prof, disposant de plus de facilités pour l'algèbre et l'analytique, je compris assez vite que je pourrais éprouver des difficultés dans ce domaine de la préparation des métaux en feuille.

Venait ensuite l'atelier de forge et de serrurerie, un endroit plutôt sombre sous les sheds, à l'éclairage amélioré par la lueur des vingt foyers de forge. Deux PTA officiaient dans cette fonction : Abel Lallement dit *Bébert*, jovial, avec du rêve dans le regard, blouse grise et *Gégène* au visage renfrogné, toujours en bleu de travail. Ces deux compétences indiscutables se détestaient cordialement pour des raisons politiques. Les deux hommes ne se parlaient que pour des questions de service et *Gégène* demeurait obstinément dans son coin, au fond de l'atelier. Nous devions apprendre en technologie la nomenclature des nombreux outils suspendus autour des postes de forge et de leurs enclumes : marteaux, marteaux lourds à frapper devant, pinces à longs manches, pointrolles, tranches, poinçons, postes de soudure etc... Ici, nous apprenions à cultiver l'art du feu en entretenant le feu de forge à l'aide d'un anthracite de qualité, puis à apprécier les nuances des couleurs du fer porté à haute température : gorge de pigeon, rouge vif, blanc incandescent... Il convenait de porter le fer à température idéale, jusqu'à ce qu'il passe à l'état pâteux. Comme je me livrai à des commentaires sur ce point, je fus surnommé *Pâteux* par mes camarades de promotion qui me dédièrent un cliché, et ce surnom me resta jusqu'à mon départ de Versailles. Au cours de notre stage d'initiation, nous apprenions à travailler le fer sur l'enclume, à former une équerre par refoulement du métal avant de le couder, à souder deux extrémités « à chaude portée » d'un fer chauffé à blanc, à tourner des volutes, à créer des torsades... Nous découvrions également la mise en œuvre des profilés, en T, en L, en I, en U, la soudure oxyacétylénique. Ce travail me plaisait. Je m'appliquais.

En maçonnerie bâtiment, le PTA responsable était Monsieur Magnan dont le teint fleuri me laissait penser qu'il devait cultiver la dive bouteille. Cette section ne préparait pas au CAP, mais elle servait de support à toutes les autres. Nous apprenions à monter un mur en parpaings en nous servant de la truelle et du fil à plomb, à faire prendre un mortier au plâtre ou au ciment, à préparer des scellements indispensables en plomberie, en serrurerie, en menuiserie; En bref, un tas de trucs que tout artisan du bâtiment doit savoir faire et qui furent utiles à plus d'un pour leurs activités de bricolage.

Monsieur Pierre était le seul maître à bord dans son atelier de menuiserie. Sous sa direction, nous apprîmes à manier le rabot, la varlope, la scie à chantourner, le ciseau à bois. Monsieur Pierre ne tarissait pas d'éloges sur le bois, ce matériau noble, plus agréable à travailler que le vulgaire matériau plastique, que le formica alors en vogue au début des années cinquante. Monsieur Pierre était très attentif lorsqu'il nous autorisait l'usage des machines telles que scie circulaire, scie sauteuse, raboteuse ou autres dégauchisseuses. « Méfiez-vous, le bois avec ses nœuds est très capricieux » avertissait-il. Il nous initia à la création d'une crémaillère, d'un assemblage par tenons et mortaises ou en queue d'aronde, à d'autres pièces dont j'ai oublié le nom. Je suis persuadé que les apprentis formés par ce menuisier émérite firent une belle carrière dans l'exercice de ce métier attrayant dont j'ai tiré parfois profit pour bricoler. Plus tard, je me suis dit que j'aurais dû m'orienter vers cette profession du bois plutôt que de rédiger des notes à profusion comme ce fut le cas au cours de ma carrière professionnelle.

Messieurs Bosson et Maillot étaient les deux PTA responsables de l'atelier d'électricité. Sous leur direction, nous commençons à apprendre à dévider des rouleaux de fils électriques de

couleurs normalisées, à les glisser dans des tubes d'acier ou sous des baguettes de bois. Nous confectionnions des épissures en jonction, en dérivation, nous montions des circuits simples, puis à « va et vient », des commutateurs de chambres d'hôtels pour économiser l'électricité, des tableaux de protection avec coupe-circuits en porcelaine ou à « tabatière ». Nous découvriions les détecteurs de tension, de continuité, le voltmètre, l'ampèremètre, le wattmètre. Nos deux professeurs se montraient particulièrement exigeants sur la qualité des serrages, des fixations, des contacts, si importants en électrotechnique. La section était plutôt axée sur la formation d'électriciens en bâtiment. Elle fut dissoute par la suite et les élèves des promotions restantes furent transférés à l'Ecole nationale de Métiers de Gurcy le Chatel.

L'atelier de plomberie était le plus important et le plus réputé du Centre d'apprentissage de la rue Victor Bart. Il fit plusieurs fois accéder au titre de « meilleur ouvrier de France » des apprentis issus de son cursus de formation. Il comptait parmi les meilleurs au plan national. Le maître, plus exactement le Maître, était Monsieur Heurley, assisté de Monsieur Buysse que je devais retrouver par la suite à l'Ecole nationale de métiers de Nantes-Montluc. Monsieur Heurley, blouse bleue, dirigeait avec une rare compétence son atelier, un grand hall qui abritait plus de postes de travail que les autres sections. Le plombier est toujours un homme indispensable comme le dit la chanson de Pierre Perret. En voulez-vous la preuve ? Un troisième homme participait aux tâches de logistique : approvisionnement des tubes en plomb, cuivre ou acier, allumage des lampes à souder, préparation de l'atelier. Comme il marchait de travers, nous l'appelions familièrement *La Godille*. La progression en plomberie consistait à travailler ces tubes de tous diamètres. Les outils en buis, battes, maillets, mandrins droits ou à jeux de billes, lampes à souder formaient l'outillage essentiel du plombier parfait. Les PTA nous apprenaient à obturer l'extrémité d'un tube, puis à former un collet battu, à réunir deux tubes par jonction droite ou en dérivation avec des diamètres différents, puis à réaliser un coude au quart, un coude au huitième, opérations élémentaires du savoir-faire d'un plombier, tout cela sous l'œil vigilant de Messieurs Heurley et Buysse. Dans ce grand hall où rodait sans doute le saturnisme, le bruit caractéristique était ce « glouc » qui se libérait lorsque le mandrin était chassé au bout du tuyau. Par la suite, j'ai vu réaliser par les plus doués les œuvres les plus compliquées, les plus tordues, les plus biscornues qu'il soit possible d'imaginer de faire avec du plomb, ce métal vulgaire d'ailleurs remis en cause dans les installations sanitaires modernes comme dans les branchements de gaz et d'eau. Pour ma part, je détestais le plomb, ce matériau mou, de même que l'odeur qu'il dégagait sous l'effet des lampes à souder. Décidément, je préférais le couple du fer et du feu. J'allai discrètement trouver Monsieur Lallement pour lui expliquer mes motivations ainsi que le plaisir que j'éprouverais à apprendre dans son atelier de forge et de serrurerie. *Bébert* fut ravi de mon choix et il me recommanda à Monsieur Migeon... Pourquoi cette orientation ? Il est vrai que je connaissais Monsieur Marcel Mathias, un artisan serrurier d'Aulnay-sous-Bois qui me permit aussi de me faire la main dans son atelier. Mon rêve eût été, muni de mon CAP, d'acheter son fonds par la suite. Il m'en dissuada : « mon pauvre ami, on ne gagne rien dans ce métier-là avec toutes les charges qui nous tombent dessus. Tu ferais bientôt faillite ». Il est d'ailleurs curieux qu'un cousin de mon épouse qui tenait un atelier du même genre à Lugano en Suisse italienne m'ait tenu le même langage, une trentaine d'années plus tard lorsque je m'intéressai à ses installations. A bien voir le profit que font les serruriers avec l'accroissement des « portes blindées », je crois qu'ils furent mauvais prophètes. Et c'est ainsi que titulaire d'un CAP de forgeron et serrurier, je n'ai jamais pratiquement exercé ce métier. J'aurais pu devenir, qui sait, ferronnier d'art, une profession autrement plus valorisante que rédiger des notes à longueur de journée dans mon bureau d'ingénieur.

L'enseignement était complété par le dessin industriel. Les bases étaient dispensées par un Monsieur Jaloustre qui nous transmettait les bribes de ses connaissances : représentation en élévation, en plan, vues de gauche, de droite, de dessus, coupes, vues masquées, normes des traits. Il nous laissait beaucoup d'initiatives pressé qu'il était de se plonger dans la lecture de son journal et d'enfiler son imperméable dès que retentissait la sonnerie annonçant la fin du travail. Plus intéressantes étaient les séances de quatre heures de dessin industriel appliqué sous la direction de Monsieur Passet. C'était un homme discret, très lié par affinités politiques avec *Bébert*, notre prof principal. Il s'occupait de chacun de nous, et nous apprenait l'art de la représentation en serrurerie, le positionnement des profilés, des poutres, les entretoises, les chevauchements intégrés à un cadre, un châssis, un escalier métallique, avec des notions de résistance des matériaux.

L'éducation physique était le domaine de Monsieur Le Pévelen. Il disposait pour cela d'un gymnase avec matériel imposant : barres murales, tapis de sol, agrès, haltères, engins de

musclation... Ce professeur préparait les équipes sélectionnées aux compétitions d'athlétisme, aux tournois de football, aux concours de gymnastique. Le Pévelen, agile, mince, sympathique, avec le sourire un peu moqueur, était un sportif accompli, titulaire du chamois de bronze à skis, de la ceinture noire de judo. Il rencontrait, disait-on, quelques succès auprès de la gent féminine attachée au secrétariat de la direction du Centre d'apprentissage. Il fut secondé par Le Bitoux qui s'était fait un nom au sein de l'équipe nationale de basket ball.

Le cumul de toutes les activités, enseignement général et professionnel, sport, constituait un temps hebdomadaire de 44 heures dont cinq journées de huit heures en semaine et 4 heures le samedi auxquelles s'ajoutaient les heures d'étude et de colles éventuelles.

Les ruptures

Un matin du printemps de 1951, branle-bas de combat dans la cour du Centre d'Apprentissage de la rue Victor Bart où régnait une animation inhabituelle. Nous ne tardâmes pas à apprendre que notre Directeur, Monsieur Pierre Debord était remercié, pour tout dire débarqué de son poste et remis à la disposition de l'Enseignement technique. Quelle était la raison de ce limogeage ? Nous étions alors en pleine guerre froide, quand bien même la guerre bien réelle celle-là, faisait rage en Corée depuis près d'un an. Churchill avait déclaré quelques années auparavant qu'un rideau de fer s'était abattu sur l'Europe de l'Est, Staline « le Guide génial des peuples et de la classe ouvrière » à présent armé de sa bombe atomique se faisait menaçant, le sénateur Mc Carthy sévissait aux Etats-Unis et à son image, la chasse aux sorcières s'étendait en Europe, en France, et dans nos industries. Jean-Marie Louvel, l'inamovible ministre de l'Industrie des gouvernements éphémères Queille, Pléven, Mitterand ou Pléven, Mitterand, Queille ou Queille, Mitterand, Pléven, Louvel donc, rêvait de prendre sa revanche contre cette loi de nationalisation de l'électricité et du gaz qu'il n'avait pas votée en 1946, contre l'avis de son groupe parlementaire, le MRP, qui, lui, l'avait adoptée. A Paris, Louvel envoyait les CRS chasser, de la rue de Calais, Marcel Paul ancien ministre de l'Industrie sous le Gouvernement du général de Gaulle et président des œuvres sociales des électriciens et gaziers, le CCOS. Il le remplaçait par une délégation patronale et ainsi le CCOS-élu devenait le CCOS-patron. Dans le même temps, le ministre Louvel expulsait par décret les administrateurs CGT d'EDF-GDF, en particulier Pierre Lebrun, syndicaliste respecté, dont les idées penchaient plutôt pour de Gaulle que vers les communistes. Bref, la chasse aux sorcières s'installait partout en France, le summum étant atteint par le complot dit des « deux pigeons » imputé au truculent député communiste Jacques Duclos. Monsieur Debord fut une victime collatérale de cette ambiance de même que Madame Asher, l'infirmière qui fut remplacée par une dame corse, la Caciaguerra, tandis que le maître d'internat dit le *Caïman* disparaissait du paysage versaillais pour laisser la place à un nouveau Corse, Monsieur Muffraggi, un cousin de Pascual ou encore Pète-sec. Quelques enseignants portant la casquette Gaz de France disparurent eux aussi, tandis que les professeurs de l'Enseignement technique se scindèrent en trois groupes hostiles : les « rouges » proches de la CGT, les « jaunes » adeptes de FO, les neutres enfin. Tout ce monde se regardait en chiens de faïence.

Le nouveau directeur, Monsieur Inderbitzin, avait semble t-il exercé ces fonctions à Victor Bart, pendant l'Occupation, dans ce « Centre de regroupement de la jeunesse désœuvrée » créé sur une initiative de Ladmirand, un ministre de Pétain, dont Jean-Marc Huguét fait état dans son ouvrage cité, et de plus il exerçait une activité municipale au Chesnay, la commune voisine.

Avec Monsieur Inderbitzin, ce fut un nouveau style de « management » où dominaient la discrétion et disons-le, un certain goût du secret. Il avait sa formule : « Je ne dis rien, mais j'observe ». Il n'apparaissait pas au réfectoire des élèves prenant soin de prendre ses repas à l'extérieur. Il dirigeait son établissement dans le secret de son bureau et faisait remettre leur courrier aux internes par l'entremise des maîtres d'internat. Il connaissait cependant chaque élève par le système des permissions de sortie que lui présentait Monsieur Blacque, qu'il signait soit de sa main, soit en apposant sa « griffe » mentionnant son prénom : Romain. Je pense qu'il disposait d'un réseau de « taupes » au sein du collège, dans lequel La Caciaguerra, au demeurant sympathique, avait de l'influence, de même que quelques enseignants, surtout parmi les PTA, non compris les renseignements fournis par un ancien élève dit « le grand-père », un ancien élève resté à Victor Bart et rattaché à la Direction, on ne sait trop pour quelles raisons. Nous perçûmes le changement d'orientation lorsque, l'année suivante, les contrats de Maurice Guyonneau le musicien et de Charles Humbert, l'homme de théâtre, ne furent pas renouvelés. Ils disparurent du paysage culturel du Centre d'Apprentissage. Nous eûmes droit en compensation à des séances hebdomadaires de cinéma au *Cyrano*, avec le privilège d'apprécier quelques films du genre *Les trois loufquetaires* ou encore *Et moi j't dis quelle t'as fait d'l'œil*. Evidemment, la rupture culturelle fut plutôt rude.

Notre Directeur était porteur de deux casquettes : celle du Ministère de l'Education nationale,

Direction de l'enseignement technique et celle de Profor, le département de formation et de promotion d'Electricité et Gaz de France. A ce titre, il disposait d'un réseau de relations qui nous permit de bénéficier de l'accès aux installations sportives du Vert Bois et du château de la Jonchère, à Rueil-Malmaison où nous nous rendions par le train le jeudi et lors de certains week-ends. C'était une propriété gérée par l'Association sportive messine, du nom de la rue parisienne qui abritait les bureaux des hautes directions d'EDF, et dont les ingénieurs avaient constitué une sorte de club au stade du Vert Bois. Hormis les courts de tennis, nous pouvions disposer de toutes les installations sportives et, en signe de reconnaissance, nous portions un survêtement noir avec insigne de l'ASM, ce dont nous n'étions pas peu fiers. Nous prenions le déjeuner en horaire différé au pavillon des ingénieurs où la discrétion était de mise et où quelques attardés du premier service nous regardaient avec une curiosité et une certaine condescendance. Nous observions les jolies filles de ces messieurs, de cette bourgeoisie parisienne, évoluer sur les courts de tennis. Mais il faut reconnaître que le regard qu'elles jetaient sur nous était fait de plus d'indifférence que de morgue.

Monsieur Inderbitzin, soucieux du comportement de ses troupes, appréciait les promenades en rang par trois qu'il faisait organiser sous la conduite de chefs de groupe dont il espérait que je devienne l'un d'eux. Ces chefs de groupe étaient censés rendre compte du déroulement et de l'ambiance de ces sorties. Comme celles-ci ne correspondaient pas à nos aspirations, le directeur nous attribua un « coach » afin de nous inculquer quelques préceptes de morale et de posture collective. Ce coach, doté d'une forte personnalité nous faisait aligner devant lui et criait : « Gaziers ! » Nous devions répondre par trois fois : « Chaleur et clarté ». Cette pratique devait donner du sens à notre formation. Néanmoins, quelques expériences vécues pendant mon enfance et mon adolescence au patronage Saint-Michel où à Saint-Nicolas de Buzenval, réveillèrent mon esprit critique. A coup sûr, ce type qui avait un bureau dans le quartier Notre-Dame à Versailles, venait du scoutisme. Par la suite, je me suis demandé si cet homme mûr, eu égard à son âge, n'avait pas été formé à l'Ecole des cadres d'Uriage constituée dans les premiers temps sous l'Occupation et le régime naissant du maréchal Pétain. Il était heureux que le Centre d'Apprentissage Victor Bart fût sous statut laïc car notre coach nous apprenait à chanter quelques strophes qui n'étaient pas loin de me rappeler celles de ce cantique quelque peu oublié de nos jours :

*Parle, commande, règne
Nous sommes tous à toi
Jésus étend ton règne
De L'Univers soit Roi !*

Nos professeurs d'enseignement général, plutôt orientés à gauche, levaient les yeux au ciel lorsque naïvement nous leur relations nos propos et nos diverses postures. Notre coach était-il allé trop loin ? Fut-il remercié ? Je l'ignore. Un jour, il ne revint plus. Mais je ne veux pas m'étendre trop sur le sujet, l'ouvrage très documenté de Jean-Marc Hugué étant édifiant à cet égard. Pour résumer, les principes de l'autodiscipline chers à Monsieur Lambert, le Directeur de l'Ecole sœur de Gurcy-le-Chatel n'avaient pas cours à Victor Bart. Dans notre thébaïde versaillaise régnait non pas une discipline de fer, mais une discipline autoritaire classique teintée de faux-semblants de paternalisme, à l'image de celle des lycées et collèges d'une époque bien antérieure à mai 1968. Donc, à Versailles, pas de cérémonies initiatiques, pas d'hymne à la gloire de l'Ecole inventée par l'épouse du Directeur, que nous ne vîmes jamais, pas de bizutage électrique patronné par la Direction, pas d'uniforme, sinon le bleu de travail, aucune équipe d'élite reconnaissable par le port d'une cravate ou d'un écusson. En bref, le travail, le respect dû aux enseignants, l'application des horaires et du règlement.

Ceci étant dit et rappelé pour la mémoire collective, sur un plan plus personnel, après les vacances de Pâques, j'entrai comme apprenti à part entière dans la section de Monsieur Lallement afin d'y préparer le CAP de forgeron et serrurier, et j'entamai la formation pratique attachée à cet examen. Très vite, à l'aide des outils appropriés, j'appris à tourner des volutes sur la bigorne de l'enclume, à refouler le métal porté à chaud pour réaliser non plus des coudes au quart, mais des équerrres, des consoles, des torsades, des pointes forgées pour la défense des fenêtres, de petites grilles d'entrées, et à travailler les profilés de toutes sortes.

La première année s'achevait sans autres événements notables. Mais les vacances d'été 1951 restent pour moi inoubliables. Sous l'égide du CCOS patron qui s'était substitué au CCOS élu, je découvris pour la première fois de ma vie la montagne et la Côte d'Azur. Je participai avec une dizaine de camarades venus d'autres horizons à une caravane en ligne, à savoir un

parcours pédestre de 150 kilomètres entre Gap et Menton en franchissant le col de la Cayolle. Nous campions dans des camps aménagés, sous des tentes fixes, dans des gîtes ruraux plutôt sommaires, plus rarement chez des habitants. Le spectacle offert à nos yeux était magnifique. Nous découvriions la station de Valberg dans son paysage d'été, nous descendions par Guillaume aux gorges du Daluis. Mais la cerise sur le gâteau, ce fut notre séjour à Menton, à l'Hôtel Annonciata, au sommet d'une colline avec vue sur l'Italie. Pendant trois jours, nous profitâmes du confort de cet hôtel réservé jadis à une riche clientèle anglaise qui l'avait délaissé lorsque Menton fut abandonné aux troupes d'occupation italiennes par la convention d'armistice de juin 1940. Les lieux avaient conservé l'agencement et le mobilier de style britannique qui lui conféraient un charme désuet. Ah ! Si les riches bourgeois avaient pu voir de leurs yeux les « privilèges » exorbitants dont nous jouissions en nous vautrant sur les sofas et les canapés, tandis que l'un de nous, doué pour les études musicales, s'emparait du piano à queue pour nous interpréter « la petite valse » et faire gambiller les filles du groupe, alors ils se seraient étranglés de rage à la vue de ce triomphe absolu de la lutte des classes. Et vous vous rendez compte, les mécréants que nous étions n'ont même pas emporté la plus petite cuillère ni dérobé le moindre bibelot de cet hôtel. Cette équipée me donne toujours, soixante ans plus tard, une impérissable vision de paysages, de lumière, de couleurs, et je ne remercierai jamais assez Marcel Paul sans lequel nous n'aurions jamais pu passer ces vacances inoubliables loin de nos banlieues parisiennes. Dans le même ordre d'idées, aux vacances d'hiver, je participai à deux reprises à deux séjours à La Clusaz, avec apprentissage de la pratique du ski. Nous logions soit à l'Hôtel du *Lion d'Or*, rien de moins, ou encore au *Chalet du parc* à Saint Jean de Sixt, dont le directeur, Louis Le Baron était un alpiniste chevronné qui avait réussi l'ascension de l'aiguille Verte. J'aimai cet endroit où nous étions logés par chambrées de huit car, là, nous pouvions taper des parties de cartes jusqu'à une heure avancée de la nuit avec des étudiants en pharmacie, en médecine, ou des grandes écoles, monde lointain pour nous et dont la chambrée nous rapprochait.

Deuxième année

Le premier octobre 1951, j'abordai ma seconde année d'études, ce qui me valut ainsi qu'à mes condisciples, d'être logé au « château » de la rue Richard Mique où nous étions répartis par chambres de quatre tout comme nous le fûmes l'année suivante. Notre progression technique et générale se poursuivait normalement lorsqu'à la fin de l'année scolaire nous fûmes saisis par l'angoisse. La promotion qui nous précédait, celle de *Gégène*, fut confrontée lors de l'épreuve pratique du CAP à un problème insoluble. Je n'ai jamais su quel individu d'un genre vicelard avait eu cette idée de proposer au jury la confection d'un châssis somme toute assez classique mais qui présentait cette singularité d'imposer un angle droit à réaliser par pliage à chaud sans découpe préalable de métal et sans apport de soudure. Mission impossible. Essayez de couder à 90° un profilé en L sans déformer les ailes. J'offre une bouteille de veuve Cliquot à celui qui réalisera cet exploit. Le terrible père Rossi, représentant de la Chambre départementale des artisans serruriers au jury d'examen dut en convenir. Toutes les pièces étaient ratées et la promotion recalée en principe au CAP. *Gégène* et *Bébert* réconciliés en l'occurrence s'unirent pour convaincre le jury de modifier l'épreuve. On transigea et un compromis fut trouvé. Mais l'alerte avait été chaude. Nous, les cadets, répétâmes cet exercice en cours d'année afin de parer à toute surprise. Ce fut en vain. Nos deux PTA expérimentés s'y essayèrent sans y parvenir. Je jouissais à l'idée de voir l'initiateur anonyme de ce projet s'escrimer sur l'enclume pour forger ce profilé en L. Mais il ne se manifesta jamais.

Avec les deux cousins corses Muffraggi, nos maîtres d'internat, nous découvrîmes les secrets d'un nouveau genre de distraction : l'art des jeux de cartes. Ils nous demandaient d'aller solliciter à l'économat deux à trois kilogrammes de petits pois ou de haricots secs. L'économe, qui répondait au doux surnom de *Monsieur confiture*, qu'il attribuait de préférence au beurre du petit déjeuner, accédait volontiers à cette demande de prêt. Un simple mot sur *Monsieur confiture*. Il habitait un appartement de fonction dans le « château » à Richard Mique. Chaque matin son épouse partait à son travail Elle portait d'élégants tailleurs et avait une jolie silhouette, mais un menton en galoche. La manière dont elle parlait à son mari nous laissait entrevoir qu'elle ne manquait pas d'ambition. Mais que faisons-nous des légumes secs ? Ils nous servaient de jetons pour les jeux que nous enseignaient nos deux surveillants corses au cours de soirées avancées ou de week-ends de colle. Ceux-ci considéraient la belote comme vulgaire et ils nous apprenaient l'art du poker et surtout du bridge, le jeu préféré de Pascual. Les haricots étant répartis en parts égales, nous apprenions les règles. Inutile de préciser qu'ils nous ont toujours gagné nos tas et il est heureux que nous n'eussions jamais engagé d'argent, lequel d'ailleurs nous faisait défaut. Sous la férule de Pascual, j'ai appris toutes les règles du bridge. Les annonces et le jeu de la carte, valeurs des couleurs et du sans atout, trèfle Steimann, annonces Albarran, position vulnérable ou non vulnérable, contre et surcontre, bridge plafond et bridge contrat, annonce masquée et jeu de rôles. Bref je pouvais imaginer tenir une place honorable de quatrième au Club des ingénieurs du Vert Bois, lesquels ne m'auraient d'ailleurs jamais admis. Nos mentors nous ont enseigné nombre de choses que je n'ai guère mises en œuvre plus tard par manque de partenaires, sinon pendant un temps à la Promotion Ouvrière (formation diplômante pour devenir cadre). Il se murmurait que nos experts jouaient leurs salaires dans des clubs privés à chaque début de mois. S'ils gagnaient, l'un ou l'autre disparaissait pendant plusieurs jours. Si par hypothèse ils avaient perdu, alors ils se morfondaient tous les week-ends à Victor Bart et consacraient leur temps à perfectionner ces ignares que nous étions. Je n'ai jamais risqué un liard sur une table de jeu, mais vingt cinq ans plus tard étant entré par curiosité avec mon épouse au casino de Divonne-les-Bains, j'eus la surprise de rencontrer le sympathique cousin Muffraggi qui officiait en ce lieu en qualité de... croupier. Il me reconnut instantanément et ce fut un grand plaisir de pouvoir bavarder un moment, entre maître et élève, et d'évoquer des souvenirs. Il me confia que sa fonction lui imposait de couder les poches de son complet. Il est vrai qu'ici on ne jouait pas des haricots secs.

Pour préparer l'encadrement de colonies de vacances d'été, appréhender la psychologie enfantine et percevoir un salaire, certains d'entre nous s'engagèrent dans un stage de

formation organisé par le CCOS au château de Bouray-sur-Juine situé non loin d'Arpajon. Nous y retrouvions des étudiants de toutes disciplines et cette vie en groupe était fort enrichissante, l'atmosphère très conviviale. J'en ai conservé de nombreuses photographies. Quelquefois, un éducateur, un formateur, un Monsieur Espérandieu, venait donner une conférence axée sur la philosophie. Là, nous restions silencieux, car nous étions nuls en ce domaine, contrairement au parterre d'étudiants en rhétorique, déjà en Khâgne, ou en Taupe. La formation était diplômante. J'obtins le monitorat de colonies de vacances devenu plus tard le Bafa. Pour ma part, j'ai encadré sept ou huit colonies de vacances, la première pendant les deux mois de l'été 1952 au Jotty en Haute Savoie. Et j'ai convoyé un peu partout, dans de multiples trains de nuit, des kyrielles d'enfants pour les acheminer vers leur lieu de séjour. Monsieur Inderbitzin n'était pas opposé à cette démarche, bien au contraire. Il aurait désiré faire de nous des « chefs de groupe » sur lesquels il aurait pu exercer son emprise. Nous étions réticents. « L'esprit de Gurçy » qu'il chercha peut-être à instiller à Versailles, n'était pas à la mode ici, et ne correspondait ni à l'état d'esprit des plombiers ni à celui des forgerons.

Un matin de printemps à Richard Mique, chambardement général. Un curieux type fit irruption dans nos chambres, tapant à poings fermés sur les portes, tout en hurlant : « Debout ! Vite ! Rassemblement sur la pelouse ! Pas gymnastique ! ». Ce nommé Sonal, si j'ai bonne mémoire, venait tout droit de Gurçy « Pour nous reprendre en mains » affirmait-il. Comme il avait les cheveux en brosse drue, un menton en galoche, qu'il se brossait les dents à tous les moments de la journée et enfin qu'il nous promettait de « nous faire bouffer du verre pilé », il reçut sans tarder le surnom de *Gencives*. Tous les élèves se liguèrent contre lui. Il nous emmenait « aux sports » dans les bois de Fausses Reposes et il surveillait nos exercices assis sur le tronc d'un arbre abattu. Comme il portait des shorts outrageusement courts quelques promeneuses qui passaient en cet endroit s'en émurent. Ces dames que l'on n'appelait pas encore des joggeuses ont-elles déposé une réclamation auprès de la Direction ? Je n'en sais rien, mais ce dont je me souviens c'est que nous lui avons donné du fil à retordre au nommé *Gencives* : absences aux appels, courses poursuites dans les couloirs, dissimulation dans des placards, sous les lits, dans des recoins ignorés du château. Un soir, en échappant à cet énergumène, nous faillîmes nous blesser en tombant sur une verrière. Nous nous accrochâmes in extremis à un acrotère et nous eûmes la surprise de voir une petite porte entrouverte. Nous pénétrâmes dans un local assez vaste qui abritait un caravansérail fait d'un monceau de vêtements, de bérets, de foulards, d'uniformes dont la coupe et la couleur rappelaient étrangement celles des uniformes des camps de la jeunesse ou encore de la milice. Ce bric-à-brac était complété par des bons du Secours national, de la monnaie à l'effigie du maréchal Pétain, des insignes, des fanions, des affichettes de propagande, quelques boîtes de « biscuit à la caséine » et autres objets. Nous nous amusâmes de ces trouvailles et, après en avoir emporté quelques échantillons, nous en distribuâmes aux externes pour faire les malins. Le Directeur le sut et il nous fit appeler dans son bureau où nous reçûmes, avec un sérieux savon, la consigne de conserver la discrétion sur cette affaire. La fenêtre des combles fut cadénassée, mais *Gencives* continuait de sévir. Un matin, au réfectoire, il voulut faire taire la musique d'un poste à transistors, l'un des premiers, qu'un élève avait introduit subrepticement dans notre collège. Le gars se rebella et lança le poste à la figure d'un *Gencives* unanimement détesté. Ce fut la goutte qui fit déborder le vase. *Gencives* disparut pour toujours de notre horizon plus discrètement que lors de son entrée tonitruante.

Une troisième année cruciale

En cette année scolaire 1953-1954, il fallait se bouger pour affronter l'épreuve du CAP et, pour les « meilleurs », les sélectionnés, décrocher l'admission en quatrième année de spécialisation, laquelle était sanctionnée par un second CAP de fabrication, ou de distribution pour les plombiers. Ce cursus ouvrait la voie à une carrière au sein de Gaz de France qui, aux yeux du père Pradel, s'annonçait, souvenons-nous, comme devant être des plus brillantes. Donc révisions, bachotage, répétitions, exercices réitérés, épreuves pratiques « à blanc » de forge et de serrurerie, fignolages et trucs capables de convaincre le sévère Monsieur Rossi que nous avions atteint le niveau requis pour faire d'honorables apprentis dans la confrérie des artisans du département de Seine et Oise. Nous savions que le père Rossi porterait sur nous son regard oblique, d'autant qu'il avait un œil de verre. Joseph Staline, « le petit père des peuples » mourut le 5 mars 1953. Je me souviens que quelques numéros de *L'Humanité* mentionnant en grosse manchette « Staline est mort », furent affichés clandestinement dans les vestiaires et sous le préau de la grande cour. Bien entendu, la direction de l'école fit retirer ces placards en vitesse dans le plus grand affolement. Je soupçonnai notre camarade de quatrième année, Pierre Campagnac, un jovial Périgourdin qui animait avec quelques initiés une petite cellule des jeunesses communistes à Victor Bart, d'être à l'origine de cet affichage événementiel. La direction voulut nous tirer les vers du nez afin de connaître les auteurs de cet hommage posthume. Nous nous gardâmes de répondre aux questions insidieuses de Monsieur Inderbitzin, la délation n'étant pas de notre genre. Ce dont je me souviens, c'est que Pierre Campagnac, fut soumis plus que d'autres, au grill du jury d'admission au CAP de gazier de fabrication en fin de quatrième année et qu'il se tira de cette épreuve avec brio et à son honneur. Il m'est arrivé dans ma vie professionnelle et plus tard, à la retraite, de croiser le chemin de Pierre Campagnac. Il est toujours resté un homme de conviction. A Versailles, il eût été heureux de me recruter dans sa cellule. Il ne put y parvenir. Militant syndical à la CGT, j'éprouvai, j'éprouve encore, une méfiance instinctive à l'égard des mouvements politiques et de leurs obscures démarches et initiatives, d'autant que j'ai toujours conservé ce souci permanent de conserver mon libre arbitre.

Enfin, un jour de juin, vint l'épreuve du CAP; Saisi par l'émotion je faillis rater ma pièce qui consistait à construire un châssis très classique agrémenté d'une grille de défense faite de barres cylindriques forgées en pointes acérées aux extrémités. Je m'en tirai finalement grâce à une astuce suggérée par Monsieur Lallement et que l'œil valide de Monsieur Rossi voulut ignorer. J'ai souvent pensé, après réflexions, que cet homme était indulgent pour la jeunesse. Simultanément, mon camarade de promotion Dubois de Troyes et moi, étions admis en quatrième année. Nous serions donc deux forgerons en spécialisation. La vie était belle. Déjà à Pâques, j'avais encadré un groupe d'enfants à Biscarosse, dans les Landes. Cette fois, je pouvais partir en toute tranquillité à Andernach, sur le Bassin d'Arcachon pour une mission identique et pour un mois. Le retour fut mouvementé. J'allai rendre visite, à Saintes, à Jean-Claude Gaudin un camarade de promotion, plombier. Une grève générale des services publics me bloqua en cette ville en août 1953. Les trains ne circulaient plus. Je fus hébergé par la famille de mon camarade. Nous nous amusions en allant contempler le spectacle des rares trains conduits par des « jaunes » qui patinaient, en dépit des jets de sable, dans la rampe des Arcivaux, dont les rails avaient été largement enduits de savon noir par les cheminots grévistes.

Monsieur Gaudin père, un roulant, un mécanicien du dépôt de La Rochelle, s'échappait de son domicile en traversant la Charente sur sa barque, tandis que nous racontions « Il n'est pas là », aux deux pandores venus lui présenter un avis de réquisition. En Indochine, la situation était préoccupante, et Dien-Bien-Phu devait d'ailleurs tomber l'année suivante. Elisabeth II avait été couronnée reine d'Angleterre, François Mitterand donnait enfin sa démission d'un gouvernement Laniel, et le général de Gaulle vivait reclus dans sa propriété de Colombey-les-deux Eglises. Pour rester un instant dans le domaine politique, nous vécûmes un moment désopilant à Versailles au mois de décembre. Il ne fallut pas moins de treize tours de scrutin pour que le Congrès, réuni sous les ors du palais de Louis XIV, puisse enfin élire le président de la République, René Coty.

En quatrième année nous disposions de quelques privilèges, tels que celui de rejoindre seuls nos internats de Villeneuve l'Etang. Monsieur Inderbitzin, très libéral, nous accordait l'autorisation de nous rendre sur la place d'armes après les cours. Nous allions admirer les parlementaires de la Quatrième République sortant de leur hôtel pour rejoindre la salle du Congrès. Nous en reconnaissons quelques-uns en raison de leurs photos publiées dans les journaux plutôt que par les images de la naissante télévision à laquelle nous n'eûmes jamais accès au Centre d'Apprentissage. J'ai conservé la vision d'un plaisantin qui apparût sur le Boulevard de la Reine en brandissant un grand drapeau tricolore par dessus la capote d'une 2 CV conduite par un chauffeur en livrée. Il rencontra un vif succès. Monsieur Inderbitzin parût satisfait du résultat de l'élection : René Coty n'avait-il pas voté les pleins pouvoirs au maréchal Pétain en juillet 1940 ?

Quatrième et ultime année

Pour en revenir à la rentrée du 1er octobre 1953, nous formions à la Section « Fabrication » un groupe de quinze élèves. L'enseignement était dispensé dans un bâtiment spécialement aménagé et réservé qui comprenait une salle d'études, le laboratoire et l'usine à gaz expérimentale ainsi qu'un atelier. La présentation de nos professeurs fut très simple : ils n'étaient que deux. Monsieur Aribaud conduisait l'enseignement général : mathématiques, physique, chimie, français. Monsieur Henri Corcier était responsable de l'enseignement technique et professionnel, avec un appui des ateliers du Centre d'Apprentissage. Un Inspecteur de l'Association technique du Gaz, Monsieur Sibillot je crois, venait s'assurer par des visites périodiques que l'argent investi dans notre formation était utilisé à bon escient. Et il faut reconnaître que nous ne manquions pas de moyens. D'ailleurs, en quatrième année, nous percevions un salaire du niveau bas de l'échelle des rémunérations fixées par le Statut national du personnel des industries électriques et gazières. Cette allocation faisait bien les affaires de ma mère qui s'épuisait à faire des ménages dans les écoles publiques de la ville de Livry-Gargan ou chez des particuliers.

Le programme de cette année complémentaire était dense. L'enseignement général donné par Monsieur Aribaud était tel que le niveau atteint en fin d'année nous aurait permis, moyennant un soutien en anglais et en philo, de figurer honorablement dans une classe de terminale classique d'un lycée l'année suivante. Monsieur Aribaud, un homme affable, nous poussait à travailler ferme. Il nous incitait à préparer le concours d'entrée à la Promotion Ouvrière, la PO, qui se déroulait à L'Ecole Spéciale des Travaux Publics (l'ESTP) à Paris. Je dois dire que je suivis ses conseils et que l'enseignement reçu à Versailles contribua pour une grande part à me faire doubler avec succès les nombreux caps d'une formation prestigieuse et difficile.

Henri Corcier était un vrai professionnel de l'industrie gazière. Il nous en enseignait la technologie. Nous passions au laboratoire pour apprendre le maniement de l'appareil d'Orsat pour le contrôle des fumées ou des produits de combustion. Venait ensuite l'apprentissage de l'analyseur de gaz Hermann-Moritz. Nous savions contrôler la densité d'un gaz avec l'appareil de Shilling ou de Desmichel. Il fallait ensuite déterminer le pouvoir calorifique d'un gaz par l'emploi du calorimètre de Junkers. Nous dosions la teneur d'un gaz en ammoniaque et en naphthaline d'abord en piégeant ces composants avec des barboteurs Durand, puis en procédant à leur titrage. Nous savions préparer une solution acide ou basique normale ou décinormale. Nous passions alors à l'analyse des charbons venant de différents bassins miniers de France ou d'Allemagne, dont il fallait connaître la géographie : Contrôle du pouvoir gazier et cokéfiant, indice de gonflement, dureté, emploi de l'appareil Arnu-Audibert-Delmas. Dosage de la teneur en hydrogène sulfuré des matières épurantes par la méthode dite à l'acétate de zinc. En clair, cet enseignement pratique était le reflet du cours de chimie générale développé par Monsieur Aribaud. Mais ce n'était pas tout. Il convenait de connaître les principes de la distillation de la houille, les principes, les schémas, les circuits du traitement du coke par la vapeur en direct ou en « back-run » pour obtenir un gaz d'appoint, le « gaz à l'eau », enrichi le cas échéant par l'injection de carburants d'origine pétrolière.

Le cursus était complété par des visites d'usines. Celle qui me marqua le plus fut celle de Vierzon où nous avons été transportés par car. L'usine, résolument moderne, se situait au sud de la ville, non loin de l'embranchement de Vierzon-Forges des deux lignes de chemin de fer vers Limoges et Bourges. Le procédé dit au « Gaz intégral », consistait à introduire la houille au sommet d'une grande colonne verticale. La distillation du charbon s'opérait à l'étage immédiatement inférieur de la colonne. Cette distillation achevée, le coke obtenu était vidé par gravité dans un nouvel étage et traité par de la vapeur d'eau tout d'abord directement, ensuite en « back-run » pour utiliser la chaleur résiduelle de toute la masse, la réaction étant endothermique. Au besoin, une injection de produits pétroliers pouvait être réalisée aux fins d'un « cracking » destiné à relever le pouvoir calorifique du gaz. A la base de la colonne, il ne restait plus qu'à recueillir les scories. Le tout était contrôlé par un tableau central disposant d'un nombre impressionnant de signalisations et d'appareils de mesure, ce qui facilitait la

tâche du conducteur de cette unité de fabrication, dont les opérations de manutention étaient ainsi très limitées. Nous passâmes toute la journée à étudier le fonctionnement de cette unité de production, visite entrecoupée par un déjeuner pris en commun dans un petit restaurant du centre-ville où je suis revenu par la suite.

Deux stages d'application de deux semaines étaient inscrits à notre programme. Le premier à Compiègne sous la conduite de Monsieur Bailly, le directeur de l'usine. Celle-ci était classique et comportait des fours verticaux. Nous suivions le conducteur, Monsieur Delcroix, dans toutes les étapes et à tous les étages de l'installation. Il régnait là-dedans une chaleur d'enfer, et Monsieur Delcroix nous disait : « Pour survivre, ne buvez jamais que de l'eau ». Sa bouteille d'eau, dans la poche de son bleu de travail ne le quittaient jamais. Comme nous étions logés dans l'usine, dans un dortoir sommairement aménagé, rien ne nous interdisait d'assister aux tâches des équipes de nuit. Quand je suis revenu plus tard à Compiègne j'ai pu observer que ce local qui nous fut familier existait toujours. Pour prendre nos repas du midi et du soir, nous passions par la petite rue pavée de l'Arquebuse, en longeant la caserne du 5e Régiment de dragons et nous entrions au Lycée Pierre d'Ailly, actuellement collège Ferdinand Bac, pour gagner discrètement le réfectoire et déjeuner dans un silence absolu qui me rappelait l'époque de Saint-Nicolas à Buzenval. Mais pourquoi pendant ces deux semaines ne nous sommes-nous jamais intéressés au palais impérial qui se situait à quelques mètres du Lycée ? Pourquoi n'avons-nous pas fait quelques pas dans le parc impérial ? Désintéret pour l'art, manque de temps, préoccupations dues au CAP qui s'approchait ? Ce n'est qu'en revenant deux ou trois fois par la suite à Compiègne que je réalisai combien nous avions manqué une occasion, pourtant très simple, de découvrir ces lieux magnifiques et chargés d'histoire.

C'est à Chartres que s'effectuait le second stage. Nous pouvions voir la cathédrale en grimant au sommet du gazomètre. Vision émouvante, vision sublime. L'usine, dont le directeur était Monsieur Nerrières, était déjà anachronique pour l'époque. Un grand hall abritait plusieurs batteries de fours de distillation à cornues horizontales. Le charbon était introduit dans chaque four au moyen d'une machine mixte montée sur un portique qui se déplaçait par translation au long des batteries. La machine comportait une longue pelle portant le charbon et qui se retournait à l'intérieur du four par un mouvement de rotation. L'autre engin était une sorte de raclette articulée, dite déluteuse de Nerrières, en charge d'extraire le coke incandescent chargé dans des paniers métalliques mobiles roulés à l'extérieur pour le refroidissement. Tout cela était archaïque au possible. Les équipiers de Chartres, contrairement à Monsieur Delcroix, se laissaient volontiers aller à la dive bouteille, plus exactement à une consommation excessive de *Sénesclauze*, un affreux vin d'Algérie, en dépit des remarques sévères de Monsieur Piegts, le contremaître de fabrication. L'usine était complétée par un petit bijou industriel, à savoir une unité de production de gaz à l'eau carburé entièrement automatisée dont les cycles étaient commandés par un clavier d'arbres à cames. Le fonctionnement était intéressant à observer d'un point de vue mécanique. J'ai retrouvé ce type d'installation à une plus vaste échelle dans les grandes usines de la région parisienne.

Couronnement de notre formation, venait enfin la cerise sur le gâteau, à savoir la conduite en temps réel de notre micro-usine de Versailles. C'était la semaine la plus attendue. Eteinte pendant toute l'année, l'installation avait été allumée par Monsieur Corcier pendant nos périodes de stage. Rien ne manquait à cette usine expérimentale construite et perfectionnée au fil des années par les promotions d'élèves. Cornues horizontales pour la distillation, barillets, condenseurs, extracteur, épuration chimique des matières avec circuits de marche en direct ou en rétro, gazogène à gaz pauvre, extraction du coke pour la chaufferie du collège, poste d'émission, cadencement des opérations par une clepsydre à eau, de 24 litres, contrôle des produits depuis le laboratoire contigu. Nous faisons les « trois huit » pendant toute la semaine, et pour faire « vrais gaziers », nous avons introduit en douce quelques bouteilles d'un pinard qui n'était ni un Chiroubles, ni un Saint-Amour, encore moins un Château-Margaux. Toutes ces installations ont bien entendu disparu à l'occasion du transfert du Centre d'Apprentissage Gazier de Versailles à l'Ecole Nationale de Métiers de Nantes-Montluc. Mais elles correspondaient bien à l'esprit de ce temps-là.

Cette formation théorique et pratique nous rendait vite opérationnels. Je m'en suis rendu compte lors de ma première affectation à la grande cokerie gazière du Cornillon, à La Plaine Saint-Denis. Mon premier patron, Monsieur Pellieux, me dénicha dans l'immense atelier d'entretien où le « pointeau » du matin m'avait affecté par erreur. Je rejoignis le laboratoire central. Monsieur Pellieux avait besoin d'essayeurs en chimie, indispensables pour contrôler tous les process de fabrication. Nous partions au petit matin munis de nos caisses et de nos

carnets sur lesquels le contremaître principal relevait nos résultats. L'usine, c'était six batteries de quinze fours de distillation portant chacune vingt tonnes de charbon, un atelier de douze lignes de gaz à l'eau, un atelier de trois lignes de cracking cyclique, un autre de cracking auto thermique, un atelier de traitement des goudrons et benzols, un autre de grands gazogènes à gaz pauvre, un grand ensemble de classification des coques, une unité d'épuration liquide produisant du sulfate d'ammonium, des engrais azotés et de l'acide sulfurique revendus dans le commerce... Nous savions tout faire, ou presque tout, y compris le contrôle des températures au moyen de cannes pyrométriques ou avec des pyromètres optiques. Avec nos blouses blanches, nous étions appelés les « pharmaciens » par les chauffeurs de fours qui n'hésitaient pas à nous balancer quelques pelletées de poussier du haut des coursives. Bref, et sans me vanter, je crois ne pas avoir déçu mon chef de service qui nous accordait toute confiance, et aussi l'ingénieur en chef de la fabrication, Monsieur Descrozailles, qui me demandait de venir la nuit pour faire des essais, « puisque vous êtes célibataire ». Il me demandait de le rappeler vers trois heures du matin chez lui, un pavillon de fonctions, avec un numéro de téléphone à trois chiffres. Nous commentions les résultats. Parfois, il me demandait de réitérer, de le rappeler vers cinq heures avant de donner des instructions aux chefs de service. Cet homme infatigable- veste, bottes, et culotte de cheval sales- se rendait ensuite à la basilique de Saint-Denis entendre la messe de six heures, mais il revenait toutefois par l'autobus avant d'entreprendre sa visite de tous les postes de l'usine avant le « rapport » de onze heures des chefs de service au cours duquel nos résultats étaient examinés.

Pour en revenir à ma quatrième année d'études à Versailles, je me souviens que nous étions hébergés dans une grande propriété appartenant à Gaz de France, située avenue de Villeneuve l'Etang, près du carrefour de la Porte verte bénéficiant d'un grand parc ombragé, agréable. Nous étions logés par chambrées de trois. En ce lieu, nous pouvions nous intéresser à une petite unité de production d'air propané, procédé nouveau mis au point par Monsieur Pelvin pour l'alimentation des petites localités. Le gardien des lieux était un Monsieur Baclet dit « Edmond ». Jouissant de la confiance de Monsieur Inderbitzin et probablement l'une de ses taupes, sa mission consistait à entretenir la propriété et à nous empêcher de « faire le mur », ce qui ne nous séduisait guère, Villeneuve étant très éloigné du centre-ville et des lieux de plaisir versaillais. Comme chaque samedi matin, vers sept heures, Edmond criait : « Aux douches ». A plusieurs reprises, nous avançâmes l'appel de deux heures en criant « Aux douches » avant de nous remettre au lit. Les élèves se précipitaient pour être parmi les premiers et tambourinaient sur les portes fermées du local sanitaire, au grand désespoir du brave Edmond, réveillé en sursaut et obligé de quitter le petit pavillon où il résidait. Il ne connût jamais les auteurs de cette plaisanterie. Vint, à la fin de juin 1954, l'épreuve redoutée du CAP. Aucun problème pour les matières théoriques. L'examen comportait l'exécution d'une pièce d'atelier en trois parties distinctes. Comme l'année précédente, saisi par l'émotion, je ratai ma pièce de forge, celle que je savais le mieux faire : une équerre à angle droit. Mon équerre forgée était moche, hors des cotes. Elle ne pouvait manquer d'attirer l'attention du sévère Monsieur Puységur, l'ingénieur responsable des grands ateliers d'entretien du Landy, président du Jury. Par souci d'honnêteté, je refusai de la refaire au cours de la nuit, ce qui eût été possible. Mais je me rattrapai avec les épreuves orales. En technologie, j'étais incollable. Je connaissais par le menu toutes les ficelles des circuits de fabrication, de circulation des fluides : gaz, eau, vapeur, carburants d'appoint, oxydo-réduction, temps de réponse à une réaction chimique.... Je fus assez longtemps « cuisiné » par un Monsieur Merlet. Mais je m'en sortis bien grâce aux cours de Messieurs Aribaud et Corcier. J'obtins mon second CAP, sans mention toutefois, eu égard à cette satanée équerre forgée. Ces deux parchemins en poche, c'était la fin de ma belle aventure versaillaise, du moins le croyais-je. Aux vacances de Pâques, j'avais déjà encadré une colonie de vacances en Haute-Vienne, à Peyrat-le-Château. A l'été, je revins, en Corrèze, cette fois comme chef de groupe comportant quatre équipes d'enfants. J'y fis la connaissance de Colette, l'infirmière, de la colonie, qui allait devenir mon épouse. Je croyais avoir oublié Victor Bart pour toujours.

« Versailles, ville d'art et d'histoire, résidence idéale » ...et irremplaçable

Cette mention figura longtemps sur toutes les enveloppes postées depuis la cité du Roi-Soleil. Après une période de classes effectuées à la station maître radar de Romilly-sur-Seine, je me trouvai affecté en qualité de sous-officier appelé à l'Etat-major de la Défense aérienne du Territoire, auprès d'un commandant, chef du 3e Bureau (opérations). Cet officier supérieur entretenait une correspondance suivie avec des personnalités réparties dans le monde entier. Il exigeait que cette mention soit portée sur toutes les lettres qu'il expédiait, timbrées avec des pièces de collection. « Veillez-y, et demandez l'oblitération philatélique SVP », me rappelait-il, lorsque chaque jour, sur son ordre, je partais pour la Poste centrale.

Depuis mon bureau de la caserne des Petites Ecuries, j'apercevais la Place d'armes, le Palais, visité par d'innombrables touristes et parfois quelques hautes personnalités que j'entrevis, telles la Reine d'Angleterre ou bien le maréchal Tito, président de la République fédérative de Yougoslavie. Mais de temps à autre, après avoir salué la sentinelle du poste de garde, je m'échappai pour une heure afin de rendre visite à mes anciens professeurs, Messieurs Aribaud et Corcier. Monsieur Lallement avait pris sa retraite et je suis allé le voir deux fois à Paris dans son modeste appartement de la rue Lamartine. Ses yeux reflétaient toujours cette part de rêve que je connaissais bien. J'ai rendu deux ou trois visites de courtoisie à Monsieur Inderbitzin, notre ancien directeur. Il me recevait toujours dans son bureau, avec bienveillance, avec affabilité. Il semblait content de me voir et m'interrogeait sur mon service militaire, mes activités, mes projets. Il voulait savoir si je préparerais la PO en estimant que ce serait pour moi un objectif difficile à atteindre. Un rapide coup d'œil sur le Centre me permettait de voir que plus de deux années après mon départ rien n'avait vraiment changé à Victor Bart. Il était dit que décidément, je ne pouvais me passer de Versailles.

J'y revins en 1959 passer les épreuves du Brevet professionnel de gazier. Je retrouvai aux ateliers d'anciens professeurs comme Monsieur Buysse ainsi que Bonnal, l'Aveyronnais, mon ancien camarade de promotion. Cette fois, je réussis sans problème mon exercice pratique. Nous avons été préparés pour cela par Monsieur Boivin, un maître ouvrier des Ateliers du Landy, que la direction de l'usine détachait quelques heures chaque semaine auprès de nous afin de nous perfectionner. J'obtins le diplôme avec la mention « bien », et nous allâmes à Paris fêter ce succès dans un bistrot qui ne ressemblait en rien au Fouquet's.

De si belles années

C'est après avoir franchi, non sans difficultés, mais du premier coup, toutes les étapes, que je fus admis au cours préparatoire de la Promotion Ouvrière au Centre d'Instruction d'Asnières. Après quoi, étant admis, je pénétrai pour la première fois dans l'enceinte de l'Ecole Spéciale des Travaux Publics (ESTP). Quel chemin parcouru ! Quel bouleversement dans ma vie personnelle. Ici, nous étions au cœur du Quartier Latin. Quel choc culturel ! Par delà nombreux cours à dominante technique, j'ai conservé le souvenir vivace du Cours de Droit constitutionnel de Jacques Descheemaeker, qui nous ouvrait de nouveaux horizons. Après toutes les étapes, en années 4 ou 9 de ma carrière, je me suis dit qu'en devenant jeune cadre, chef de section, chef de division, chef de département dans un grand centre parisien, il n'était pas possible d'être parvenu à ce niveau sans une énorme somme de travail, des connaissances acquises par sacrifice, les samedis, les dimanches, les jours de fête, en faisant appel aux acquis de Versailles, aux apports inestimables de ses enseignants.

Bien des années plus tard, je suis revenu une nouvelle fois à Versailles pour suivre une session d'économie gestion. Les cours étaient donnés rue Pierre Lescot, mais nous étions hébergés à Villeneuve l'Etang. Quelle surprise, quelle émotion, et pourquoi le dissimuler, quel bonheur de retrouver à l'étage supérieur cette chambrée où nous étions trois, et qui avait été transformée en chambre individuelle. Je retrouvai tous ces lieux avec plaisir. Mais Edmond avait pris sa retraite.

Je voulus une fois encore retourner rue Victor Bart, devenu le Lycée professionnel Jean Moulin. Il ne restait plus rien de mon époque. Les bâtiments avaient été refaits à neuf et carrossés « en tôle ondulée ». Je ne reconnaissais rien. Et rien ne m'attachait plus à cette rue où nous marchâmes si souvent, où je n'avais plus l'intention de revenir. En rejoignant la gare Rive droite, dans l'étroit passage Pilâtre de Rozier, je croisai par hasard Monsieur Leboulleux, polytechnicien, ancien attaché technique Electricité « Paris », que je connaissais bien. Nous parlâmes un moment. Je lui fis se souvenir que lui aussi m'avait aidé en son temps à préparer la PO, en nous donnant, chaque samedi, un cours de géométrie supérieure. Monsieur Leboulleux se montra sensible à ce rappel. Versailles transposé à Nantes-Montluc, j'ai retrouvé là-bas, dans un stage pour chefs de subdivision -fonction que je n'ai jamais exercée- des « anciens », Corcier, Pralong, mon ami Michel Talbot, qui m'a hébergé chez lui parfois lorsque je revenais du côté de Nantes. Et je demeure en relation avec mes amis les plus chers, Michel et Claude Bansard, qui habitent Le Mans et que nous revoyons si souvent.

Alors, que reste t-il de ces années de notre jeunesse à Versailles ? Essentiellement deux clichés avec au verso des dédicaces que je conserve précieusement. Le premier est celui de notre promotion de 1953 des forgerons et serruriers, avec notre vénéré *Bébert*, si dévoué, si attachant. Sur le second cliché, la promotion 1954 des « fabricants », nous sommes-là, tous les quinze, avec Henri Corcier, notre prof ô combien sympathique, qui nous mena si loin.

Il serait présomptueux et vain de vouloir rapporter dans ce modeste opuscule, de coucher sur le papier, toutes mes impressions, tous mes états d'âme, mes angoisses parfois devant l'avenir, depuis ce moment où, pour la première fois, j'ai franchi le portail de Richard Mique. Mais je sais, intimement, que mes jours sont désormais comptés, que je ne dispose plus que d'un mince intervalle de temps, qui s'amenuise. Aussi, convenait-il que je rédige ce mémoire qui me fut souvent demandé, et que mes activités ne me permirent pas d'entreprendre.

Mais je voudrais conclure en évoquant très brièvement l'image de nos deux directeurs de Victor Bart qu'il me fut donné de connaître. Je crois sincèrement que tous deux aimaient la jeunesse dont ils avaient la responsabilité, mais chacun à leur manière. Du premier, Monsieur Pierre Debord, je conserve le souvenir d'un homme franc, direct, menant les promotions dans un souci de réussite collective, de service public. Le second, Monsieur Inderbitzin, discret, secret même, cherchant à discerner chaque personnalité avec l'objectif de lui assurer par une démarche individuelle, un cheminement solitaire, la réussite personnelle au bout du long chemin. Tels seront les mots de la fin.

Pierre LEPAGE
22 Mars 2012

Comprendre pour apprendre

Pascal Lecoq a témoigné dans cet ouvrage au sujet de son parcours de doctorant en Sciences de l'éducation. Au cours de ses recherches, il a abordé certaines problématiques corroborant en partie celles développées dans ce livre. Il nous a semblé intéressant qu'une place soit faite à Pascal pour faire part de ses réflexions.

La présente contribution est l'illustration d'un parcours que semblent baliser aphorismes et adages ayant trait au comportement :

- aide-toi et le ciel t'aidera : ce fut le cas dans au moins cinq situations ou circonstances majeures;
- tout être humain a des rêves; l'auteur évoque des clés pour les réaliser ou du moins en réaliser;
- les rêves changent : la vie et le vécu aussi.

Le dicton provençal : "la vieille ne voulait jamais mourir pour toujours apprendre" symbolise fort justement la trame de ce récit.

Identités, reconnaissance et engagement : les fondements de l'action

Ce texte proposé en complément à mon histoire (Cf Pascal Lecoq) constitue une réflexion, la vision tant du formé que du docteur en formation d'adultes que je suis.

Une formation ne relève pas uniquement de connaissances, d'éléments gestionnaires, organisationnels ou R.H. En effet la formation relève du domaine des sciences de l'éducation et des éléments théoriques, des composantes sont à prendre en compte pour optimiser les chances de mener à terme un projet. Je vais décrire succinctement les principales d'entres-elles qui sont liées à nos représentations, à notre personnalité.

Les trois ressorts

Les trois éléments, que sont identité, reconnaissance et engagement, sont interdépendants et constituent les ressorts de nos actions, de notre démarche. En fait, j'ignorais ces concepts et ne les ai découverts que tardivement, chemin faisant. Ils sont à la fois les révélateurs d'un mal-être, initiateurs d'une recherche d'évolution et en même temps ils reflètent parfaitement ce qui borne et « tire » un projet personnel. Les ignorer n'est pas critique, par contre lorsqu'on hésite à s'engager, une petite introspection autour de ces trois éléments permettra de valider le projet. Deux autres variables influent ces trois éléments, ce sont l'implication et la motivation. Je me propose de sélectionner et de simplifier les approches théoriques qui sont en lien avec un « engagement en formation ».

Identités - stratégies identitaires et image de soi

Pour Kaddouri (1996), toute demande de formation est en même temps une offre et une demande identitaire. Le projet formation est une anticipation de transformation sur soi et sur son environnement. Pour que le projet réussisse, l'image de soi doit être valorisée. François (1998) reprend la définition de Bandura sur le sentiment d'efficacité personnelle, lorsque celui-ci écrit que pour fonctionner cela suppose que l'on ait à la fois les compétences et les croyances relatives à sa propre efficacité qui permettent de les utiliser effectivement. L'engagement dans un processus de transformation identitaire est en fait un renoncement à l'identité familière qui a structuré son existence.

De Villers a noté que les sujets à faible estime d'eux-mêmes ont beaucoup de difficultés à surmonter ce passage. La transformation des connaissances engendre une transformation irréversible de sa manière d'être aux autres. L'individu ne peut s'engager dans cette voie que s'il dispose d'un cadre hors de l'espace-temps de la vie réelle, qui permette d'expérimenter ces nouvelles manières de façon réversible. Tajfel postule le fait que tout individu tend vers une identité sociale positive. Pour y parvenir, il est possible de développer des stratégies individuelles ou des stratégies collectives. Seules, deux parmi les premières nous intéressent dans le cadre de ce chapitre. La principale stratégie individuelle est celle de la mobilité. L'individu abandonne son groupe pour en rejoindre un autre plus valorisant. La mobilité est basée sur un processus en trois étapes, une comparaison entre vécu et espéré (auto-évaluation), puis une élaboration d'un nouveau rôle vers un groupe modèle et enfin une socialisation anticipatrice. Il est nécessaire d'adopter le nouveau groupe avant même d'en faire éventuellement partie. La mobilité vers un nouveau groupe nécessite aussi de mesurer et d'anticiper les conséquences affectives et émotives qu'il faudra gérer en quittant le milieu de départ.

Une seconde stratégie est celle du changement social qui consiste pour un individu à développer une action collective au sein de son groupe d'appartenance, afin que celui-ci lui reconnaisse une identité sociale positive. Ici, les inconvénients affectifs et émotifs sont moindres. Toutefois, il faut l'assurance de la future reconnaissance du groupe d'appartenance, sans quoi l'investissement pourra être vécu comme un échec, à moins de déployer alors une stratégie d'évitement. Pour condenser les notions d'identités, nous nous référerons à De

Ketele qui différencie identité sociale et identité personnelle qui, sur le lieu de travail, s'apparentent à une identité professionnelle. En ce qui concerne l'identité personnelle, l'auteur différencie l'identité héritée liée au passé, à l'histoire du sujet de l'identité agie qui est celle réelle. A cela, s'ajoute une identité projetée ou désirée qui est celle que le sujet pense de lui et qui est le moteur à être autant que possible ce qu'il voudrait être.

Reconnaissance des activités et reconnaissance des individus

En milieu professionnel, les deux termes sont intimement liés, car la reconnaissance des activités est assimilable à une reconnaissance professionnelle. Pour différencier ces termes, nous nous appuyons sur les écrits de Jorro et Wittorski (2013) où la reconnaissance professionnelle est une reconnaissance du travail réalisé, par opposition à la reconnaissance du professionnel axée sur la façon dont ce dernier s'engage et accomplit son activité. Toutefois, les deux termes sont difficilement dissociables, car la reconnaissance professionnelle sur le faire est assimilée par l'individu, lors d'un transfert interne, en une reconnaissance de sa personne. La reconnaissance est la projection et l'aboutissement de l'évaluation des compétences. Ces dernières étant limitatives et contraintes, la plupart des évaluations sont basées sur des attendus comportementaux figés qui n'intègrent pas la part d'intelligibilité et de réflexivité de l'individu.

Les travaux de Brun et Dugas distinguent quatre formes de reconnaissance : la reconnaissance existentielle (les liens avec les autres acteurs); la reconnaissance de la pratique du travail; la reconnaissance des résultats du travail; la reconnaissance de l'investissement dans le travail. L'individu vise une reconnaissance sur le faire, mais aussi celle de son être, celle de son appartenance. Tout se passe comme si la possibilité d'obtenir la valorisation sociale d'une activité constituait une condition préalable à l'engagement de l'individu pour mettre en oeuvre des capacités susceptibles d'être reconnues.

Honneth (2000) propose une classification de la reconnaissance en relation avec trois sphères : la sphère intime, la sphère du droit, la sphère collective. Chacun priorise donc la reconnaissance de l'une de ces sphères avant les autres. Tout ceci va nous permettre de clarifier de qui nous attendons et de qui nous attendons une reconnaissance, lorsque nous nous engageons en formation. Sur le registre sociologique, la reconnaissance, ou plutôt la non-reconnaissance, est revendiquée à chaque fois que l'individu subit une souffrance, quels que soient le type et le niveau de cette souffrance. Comme le précise Dubet (2010), la reconnaissance en appelle à la sollicitude et à l'amour dus à tout être humain. Un déficit de reconnaissance se traduit donc en premier lieu à un appel en une justice de traitement. Un sentiment de non-reconnaissance, c'est-à-dire de mépris, est vécu comme une injustice. Toutefois, tout n'est pas rationnel, la reconnaissance et la non-reconnaissance sont basées toutes deux, avant tout, sur un sentiment. Il n'y a donc pas d'échelle de valeur commune entre individus et chez un même individu; l'échelle varie selon les circonstances pour parfois devenir irrationnelle.

Engagement en formation

Il y a une multitude de types d'engagements et il nous faut différencier l'engagement en formation et l'engagement dans le métier. En ce qui concerne le premier, Bourgeois (2014) propose trois types d'indicateurs opérationnels :

- les indicateurs comportementaux que sont : le choix fait par l'individu; la persévérance pour mener à bien son projet; la gestion de l'effort, de l'environnement,
- les indicateurs cognitifs que sont les stratégies d'autorégulation; les stratégies d'apprentissage,
- les indicateurs émotifs que sont les manifestations des différentes émotions.

L'engagement n'est pas une qualité permanente, mais concerne une finalité qui peut être le métier, la vie professionnelle, la formation. Un individu peut avoir des positionnements différents selon cette finalité et l'intérêt qui y est porté. Au sens étymologique, engager, c'est mettre en gage, offrir une garantie. L'engagement professionnel peut être assimilé à l'idée de mettre en gage sa personne en échange de quelque chose. De Ketele fait un rapprochement entre engagement et investissement. L'individu investit une profession, une formation, s'y investit au sens où il donne de sa personne et y fait un investissement dans le sens où il entend en retirer un bénéfice. Mais l'engagement peut aussi avoir une dimension affective;

cette dimension qui donne du sens à la vie professionnelle, avec des conséquences sur l'identité professionnelle et, par là, sur l'identité personnelle.

Dans une démarche volontaire il y a, au départ de l'engagement, une poussée initiale, sorte de motivation émotionnelle souvent déclenchée par un besoin ou un désir de reconnaissance. Meyer et Allen déclinent l'engagement en trois dimensions : celle affective relevant de la sphère du désir, celle de la continuité relevant de la sphère du besoin et celle normative relevant de la sphère du devoir.

Implication

Mias et Dumont (2010) ont travaillé sur l'implication professionnelle, dont ils précisent les éléments structurants, qui sont le sens, les repères, le sentiment de contrôle. Le sens est directement lié aux finalités de l'action; d'ailleurs, c'est à partir des finalités visées que sont établis le sens et la signification de l'action.

Le sens constitue un cap, une constance; comme en marine la trajectoire pour y parvenir n'est pas forcément le parcours le plus court. Les repères servent à étayer l'action. Ce sont des représentations sociales et socioprofessionnelles qui vont évoluer au long du processus de professionnalisation. L'évolution, voire le changement de représentations, peut remettre en cause des certitudes. Les repères sont nécessaires au balisage du chemin parcouru et de celui qui reste à parcourir. Au cours de ces phases, l'affect de l'individu joue un rôle important. Le sentiment de contrôle, ou plutôt l'illusion du contrôle, est alors soit un levier qui va permettre la poursuite de l'action ou au contraire va générer des inhibitions, du désespoir. Il est fondé sur la recherche, dans une action, d'un lien entre un comportement adopté et le résultat de cette action. L'individu doit avoir le sentiment d'être pour quelque chose dans ce qu'il lui arrive. Toutefois l'implication est à double sens, le fait d'être « embarqué, engagé » dans une formation un peu malgré soi, peut ensuite provoquer une implication de l'individu.

Motivation

Pour François (1998), la motivation est à relier à l'image de soi; par une pensée anticipatrice, l'individu attend que tels comportements produisent tels résultats et, ce faisant, applique ses croyances. L'individu se fixe alors le but qu'il pense plus ou moins à sa portée et envisage les moyens pour atteindre ce but. Il est d'autant plus motivé à mettre en oeuvre ses compétences que le lien avec les résultats recherchés est fort. Il est d'autant plus motivé qu'il a la perception de posséder les compétences requises et les capacités à les mettre en oeuvre.

La motivation en formation

Comme l'engagement, la motivation est liée à une finalité; le métier, la profession, la formation... Elle est associée à des buts poursuivis que la plupart des auteurs classent en trois catégories : les buts d'apprentissage associés au besoin d'être compétent; les buts de performances associés au besoin de se sentir supérieur aux autres; les buts sociaux associés au besoin de lien avec les autres. Les buts de l'engagement sont généralement issus des besoins fondamentaux ou en relation aux notions de besoin, de désir, du devoir. De Ketele (2013) définit la motivation comme un potentiel d'action, lié aux perceptions et aux représentations de la situation par l'individu. Le point de départ de la motivation est émotionnel, en lien direct avec le résultat escompté et la reconnaissance qui en découlera.

En espérant que cette présentation rapide puisse vous aider à y voir plus clair dans votre recherche. Dans le texte figurent les principaux auteurs des théories auxquels il est possible de se rapporter.

Pascal LECOQ - Centre de Recherche sur la Formation d'Adultes du CNAM

Conclusion

Par Ruddy Racon, Président de l'Association Amicale Energies

Un livre vivant et authentique

L'objectif du projet LICO de regrouper des témoignages de salariés pour d'autres salariés qui veulent se former a été atteint. Ce livre, authentique et vivant, présente des parcours très variés, tant par les chemins suivis que par les temps y consacrés. Les témoignages des co-auteurs démontrent que ce qu'ils ont fait est accessible à d'autres, s'ils en ont la volonté et le courage. Ce peut être l'encouragement décisif pour ceux qui veulent évoluer par la formation, réfléchissent, cherchent et... doutent.

Pourtant, la tâche était ardue. A quoi ressemblerait ce livre au final ? Chaque co-auteur a dû raconter son parcours avec sincérité, comme il le ferait avec sa famille ou ses amis. Une telle liberté éditoriale aurait pu déboucher sur un manque de cohérence. Cela n'a pas été le cas. L'aide du Comité éditorial a été importante à ce titre.

LICO illustre l'étendue des possibilités offertes à qui souhaite changer de métier et de vie par la formation. Les témoignages comme ceux de Pascale devenue coach ou Laurence, Chrystelle et Claude devenues cadres grâce à la Promotion Ouvrière. En ce qui concerne Claude, administratrice et Vice-présidente de l'Association, j'ai été admiratif de découvrir son parcours acharné qui lui a permis de devenir la première femme cadre à la Direction commerciale d'EDF. S'agissant de parcours au féminin, celui de Mireille est tout aussi admirable, conjuguant vie professionnelle, vie familiale et des études.

La formation peut aussi déboucher sur un résultat non identifié au départ. En témoigne Dario, salarié depuis 16 ans dans son entreprise, qui crée une startup en découvrant sa vocation durant sa VAE. Dans le même temps, tous les témoignages ne sont pas « angéliques » puisque Laurence fait part de son expérience malheureuse du bilan de compétences ou encore Véronique formée aux collectivités territoriales pour qui l'histoire s'est bien passée finalement mais qui exerce dans un autre domaine. Il y a aussi le tempérament de Michel qui a appris le métier administratif à l'Ecole des Métiers EDF de Soissons-Cuffies et cela sans planification, en profitant de chaque occasion pour se révéler progressivement.

Au final, la formation apporte une expérience mais aussi une orientation de vie. On aurait pu imaginer que c'était plus facile avant. Et bien non. Les difficultés et contraintes pouvaient être différentes mais certainement pas plus simples à gérer. Nous avons une pensée pour notre ami Pierre Lepage dont le récit nous montre la découverte des métiers ainsi que le cheminement correspondant. Il est important de rester curieux et ouvert face aux surprises de la vie qui peuvent révéler subitement un chemin intéressant.

La leçon qui s'impose en cas de succès comme en cas d'échec, c'est de savoir prendre du recul. L'enseignement que nous livre Pascal Lecoq avec son analyse dans Comprendre pour apprendre est un gain de temps, en faisant prendre en considération la dimension humaine bien en amont de la décision de se former. Cela permet aussi de transformer son projet individuel en une aventure collective, notamment avec le soutien managérial comme en témoignent Laurence, Véronique et Chrystelle.

Le lecteur qui souhaiterait se former à son tour trouvera au sein de l'Association des amis qui le conseilleront et le mettront en relation avec des écoles. Le projet associatif que nous portons est justement d'aider. Certains disent que l'ascenseur social est en panne mais les témoignages de ce livre suggèrent le contraire. Il semble donc toujours fonctionner. Il s'agit de le trouver et d'oser y accéder avec détermination et courage. Nous avons de plus des partenaires qui proposent conseils, formations, accompagnement et auprès de qui tout ira plus vite afin d'éviter le tâtonnement inhérent à la décision de construire son avenir. Vous saurez donc par où commencer.

Ruddy Racon

Président de l'Association Amicale Energies